

L-4

SERMONS
DE
HUGH BLAIR.

TOME IV.

STIMONS

OF

HUGH BLAIR

TOM IV.

Rs 7n 7060

SERMONS
DE
HUGH BLAIR,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE,

MINISTRE de l'Église Cathédrale, et Professeur de
Belles-Lettres dans l'Université d'Édimbourg ;

TRADUITS DE L'ANGLAIS,

Sur la vingt-quatrième édition,

PAR M. FROSSARD, Docteur en Théologie dans l'Univer-
sité Royale de France, Docteur honoraire de celle d'Oxford,
ancien Doyen et Président de Consistoire, Professeur de Morale
et d'Éloquence sacrée dans la Faculté de Théologie Protestante
de Montauban, Membre de diverses Sociétés savantes. *etc etc*

TOME IV.



A MONTAUBAN,

DE L'IMPRIMERIE DE PH. CROSILHES, PLACE D'ARMES.

1823.



CHAPTER

THE

PROLOGUE

TO THE

POEM

OF

THE

POET

AND

THE

POETRY

OF

THE

POETRY

SERMON I.

SUR LA MORT.

ECCLÉSIASTE XII, 7.

L'homme s'en va dans la maison où il demeurera toujours, et ceux qui mènent le deuil font le tour des rues.

LE spectacle que nous offre notre texte frappe à chaque instant nos regards. Il n'existe aucune saison dans l'année, il ne s'écoule pas une seule journée, que nous ne voyons un convoi funèbre parcourir les rues et transporter un de nos semblables *dans la maison où il demeurera toujours*. Cependant, telle est la force de l'habitude, que nous parvenons à contempler ce lugubre tableau sans qu'il fasse, pour ainsi dire, aucune impression sur notre cœur. Si la mort ne nous

présentait son visage hideux que rarement et dans des occasions solennelles; si dans le cours entier de notre vie nous n'étions appelés qu'une seule fois à conduire un de nos frères au sépulcre, cet aspect mélancolique nous pénétrerait d'une insurmontable terreur; il nous arrêterait au milieu des dissipations auxquelles nous consacrons notre courte existence; et la secrète horreur dont notre cœur serait frappé, opérerait un changement subit dans toute notre organisation morale. D'un autre côté, ces impressions seraient incompatibles avec la nature de notre situation actuelle; leur violence nous enleverait la faculté de vaquer à nos occupations journalières; elles contrarieraient, par là même, le but pour lequel nous avons été placés sur cette terre. Adorons plutôt la sagesse de la Providence qui affaiblit la vivacité de ces sensations par la fréquence de leurs retours; qui les tempère par le mélange de nos autres affections, et nous permet, par cette sage combinaison, de remplir avec liberté les fonctions qu'elle nous a assignées sur cette terre.

S'il est avantageux que nous soyons familiarisés avec l'effrayant tableau de la mort, il est également utile qu'un événement d'une si

haute importance produise une sérieuse impression sur notre ame. Il ne doit point être de la mort comme d'une de ces circonstances ordinaires qui ne nous intéressent que faiblement, et ne nous inspirent aucune réflexion salutaire. Elles sont bien nombreuses, bien solennelles, les instructions que nous adressent les funérailles de nos semblables. Heureux si, loin de nous livrer sans relâche aux joies d'une vie dissipée, nous prêtions plus souvent une oreille attentive aux utiles préceptes de ce conseiller aussi éloquent que redoutable ! Sans doute, il n'en faudrait pas davantage pour nous arracher aux vanités du monde, et nous engager à prendre pour guides des principes plus raisonnables.

Dans les versets qui précèdent notre texte, le Sage emploie les expressions les plus énergiques ; il emprunte tout le luxe du style oriental pour peindre les infirmités de la vieillesse, qui vont sans cesse croissant, jusqu'à ce que l'époque arrive où elles doivent toutes prendre fin. Ecoutez son sublime langage : *Avant que la corde d'argent se rompe, que le vase d'or déborde, que la cruche se casse sur la fontaine, et que la roue se brise sur la citerne, l'homme s'en va dans la maison où il demeurera toujours, et ceux qui mènent*

le deuil parcourent les rues. Dans l'explication de ces dernières paroles, notre but n'est point de vous présenter les instructions qui découlent de la certitude de notre propre mort. Nous l'avons fait dans un autre discours (a). Nous nous bornerons à développer celles que nous adresse la mort de nos semblables ; et comme cet événement est en même tems un des plus fréquens et un des plus importans de la vie humaine, nous rechercherons successivement les impressions que doivent faire dans nos ames, la mort des personnes qui nous sont indifférentes, la mort de nos amis, enfin la mort de nos ennemis.

I. Voyons d'abord quels sentimens doit nous inspirer la mort des personnes qui nous sont indifférentes, s'il est permis de donner ce nom à des hommes auxquels tant de relations nous unissent, à nos frères par la nature, par la religion, par la mortalité. Apercevons-nous un char funèbre traverser lentement les rues qui conduisent au sépulcre ; visitons-nous cette enceinte couverte des monumens de la mort : la première réflexion qu'un spectacle si lugubre fait naître dans notre ame, c'est que ce redoutable

(a) Tome II, Sermon IV.

ennemi du genre humain frappe tous les hommes sans distinction, et qu'il les place sous un niveau commun. Une multitude presque incalculable est entassée dans le lugubre séjour du silence et de la nuit. Là, sont confondus tous les âges et tous les caractères, tous les rangs et toutes les conditions; là, le jeune homme est couché à côté du vieillard, le pauvre à côté du riche, l'esclave du plaisir à côté de l'humble artisan. Il y a peu de semaines, hélas! ceux que nous conduisons maintenant *dans la maison où ils demeureront toujours*, se promenaient encore sur cette terre, comme il nous est donné de le faire aujourd'hui. Alors ils étaient entourés de tous leurs amis; ils contemplaient avec ravissement la lumière du soleil; ils formaient des projets relatifs à leur bonheur futur; que sais-je? peut-être assistaient-ils aux fêtes les plus bruyantes; peut-être avait-on rassemblé, pour les réjouir, un cercle folâtre et nombreux; peut-être s'y distinguaient-ils par une aimable et spirituelle gaîté. Aujourd'hui, tout est accompli. Ce n'est plus pour eux que les saisons fournissent leur course périodique; ce n'est plus pour eux que le soleil éclaire la terre de ses rayons bienfaisans. La voix de l'âlégresse ne retentit plus à leurs oreilles;

leur cœur ne s'épanouit plus à la vue de leurs parens, de leurs amis. Ils sont maintenant aussi étrangers à ce monde, que s'ils ne l'avaient jamais habité. Ils ont été emportés comme par une ravine. *Le vent a soufflé sur eux ; ils ne sont plus.*

Lorsque nous voyons ce fléau frapper successivement toutes les générations humaines ; lorsque nous pensons que tel est le terme fatal de tant d'espérances déçues, et que notre ame frémit du morne silence qui environne ces hommes qui étaient, il y a peu d'instans, si occupés et si joyeux, nous ne pouvons nous défendre, à la fois, des plus sérieuses méditations et de la plus affectueuse sympathie. Et, je vous le demande, quel cœur pourrait alors ne pas se sentir embrasé de tous les feux de l'amour fraternel ? Quels yeux pourraient ne pas se remplir de larmes, en réfléchissant sur la destinée de tant d'hommes dont l'existence fut si courte, mais si orageuse ? Ces émotions sont tellement inhérentes à notre nature, qu'alors une sorte de bonheur se mêle toujours à notre tristesse. Nous nous plaisons souvent à rechercher la mélancolie des tombeaux. Il n'est même pas rare de voir l'homme de plaisir, après avoir assisté à un joyeux banquet, et dès que l'assemblée s'est

dispersée, s'égarer sous un épais bocage, parcourir le vaste séjour de la mort, et contempler avec une espèce de délice les tombes vénérables de ses ancêtres. La jouissance qui accompagne ces lugubres méditations est le résultat de deux impressions différentes qui frappent simultanément notre cœur : le sentiment de la brièveté de notre vie, si vaine, si orageuse, et l'intime persuasion que la partie spirituelle de nous-même doit survivre à la décomposition de notre mortelle dépouille ; ces deux sentimens se réunissent même dans notre ame, aussitôt que nous apercevons *la maison assignée à tous les vivans*. On l'a dit avec vérité : le tombeau est un monument placé aux confins des deux mondes. Sur l'une de ses faces, nous lisons que la mort est le terme des inquiétudes de la vie ; sur l'autre est tracée l'image d'un repos éternel. Là, nous apprend Job dans son sublime langage : *Là, le méchantne tourmente plus personne ; là, se repose celui qui a perdu toutes ses forces ; là, l'opprimé trouve du calme et n'entend plus la voix de son oppresseur ; là, le petit et le grand deviennent égaux ; là, l'esclave est délivré du joug de son maître*. Une chose bien remarquable, c'est que dans toutes les langues et chez toutes les nations,

le style employé pour peindre la mort présente constamment les mêmes couleurs; elle est toujours figurée sous l'emblème du sommeil, du repos, d'une retraite à l'abri des tribulations du monde. Ce langage s'accorde parfaitement avec la persuasion que l'ame est immortelle; mais il ne donne assurément pas une idée fort brillante des plaisirs de ce monde, si vantés par leurs partisans. Il démontre que tous les hommes se fondent sur leur propre expérience, pour considérer cette vie comme une scène de troubles et de privations, et pour reconnaître que c'est dans le tombeau seul qu'ils doivent s'attendre à jouir d'un repos inaltérable.

C'est là, dit Job, *que sont confondus les petits et les grands*. Là, le pauvre dépose le fardeau de sa pénible existence. Là, il cesse de gémir sous le faix de la misère et du travail. Là, il ne redoute plus les insolens appels d'un maître qui lui faisait payer si cher la plus chétive subsistance. Là, il n'est plus réveillé en sursaut au moment où il goûtait sur son lit de paille un sommeil que la fatigue lui rendait si nécessaire. Là, il n'est plus arraché à son repas grossier et frugal, pour reprendre des travaux qu'il était condamné à recommencer chaque jour. Tandis qu'on

creuse son humble fosse; tandis qu'un petit nombre des pâles compagnons de ses travaux et de ses misères le transportent dans sa dernière demeure, ne cessons de penser, et cela nous sera bien avantageux, que cet infortuné était aussi notre frère; qu'il laisse après lui une épouse infirme et sans ressource; que ses orphelins affamés déplorent à la fois et la mort de leur père chéri et la profonde misère où il les abandonne; qu'il était, il est vrai, l'objet du mépris d'un monde orgueilleux, mais qu'il possédait un jugement solide et un cœur droit; et que, pour prix de sa courageuse résignation, les anges le transportent maintenant *dans le sein d'Abraham*, pour y jouir d'une éternelle félicité. — A peu de distance de sa tombe, voyez ce superbe mausolée; il s'ouvre pour recevoir un riche fier et inhumain, car *le riche mourut aussi et fut enterré*, dit le Sauveur dans son admirable parabole. Il mourut *aussi*. Ses richesses ne purent le dispenser de partager le sort du pauvre; que dis-je? peut-être la sensualité accéléra-t-elle cette fatale époque. Sans doute, c'est pour lui faire honneur, *que ceux qui mènent le deuil parcourent les rues*. C'est pour persuader que leur douleur est sincère, que ses héritiers ont ordonné les plus magni-

fiques funéraires. Mais pendant qu'on les prépare, observez-les, ces hommes avides des dépouilles de la mort : comme ils sont impatiens de connaître les dernières dispositions de celui qu'elle vient de frapper ; comme ils s'observent d'un œil inquiet et jaloux ; comme ils préludent aux interminables procès que suscitera le partage de ses propriétés! — Non, nous ne saurions vivre un seul jour sans déplorer les ravages de la mort! — Hier, nous vîmes passer le convoi d'un enfant qu'elle venait de frapper, le sourire sur les lèvres. Cette fleur délicate a été moissonnée au moment où elle commençait à s'épanouir et à verser la félicité dans le cœur de ses inconsolables parens. Aujourd'hui, nous apercevons un jeune homme ou une jeune femme, brillans de grâces et de santé, que la faux du trépas couche prématurément dans le tombeau. Leurs dépouilles mortelles sont suivies par un nombreux cortège. Craignant d'être trop émus de cette scène lugubre, et cherchant à faire diversion à leur douleur, les assistans s'entretiennent, pendant la marche funèbre, des nouvelles du jour, de leurs affaires particulières, peut-être de leurs joies, de leurs espérances dans ce monde. Quant à nous, loin de nous livrer à ces folles distract-

tions, rentrons dans la maison du deuil et observons ce qui s'y passe. Nous y trouvons une famille plongée dans la plus sombre affliction. Un morne silence exprime, d'une manière bien énergique, les sentimens qui l'oppressent. Elle parcourt, en fondant en larmes, cette chambre maintenant vacante; elle examine chacun des meubles qu'affectionnait l'ami qui vient de la quitter pour jamais. Demeurera-t-elle infructueuse, cette tendre sympathie pour les douleurs de nos frères? Non; elle adoucira peu à peu l'égoïste dureté de nos cœurs; elle les embrasera de tous les feux d'une affectueuse et compatissante charité.

Un autre jour, nous suivons vers le *tombeau* un homme qui, ayant atteint l'âge de la caducité et fourni une longue carrière, est enfin tombé comme un fruit trop mûr, et repose maintenant en paix. En l'accompagnant dans la demeure de la mort, il est naturel que nous dirigions nos réflexions et nos entretiens vers les révolutions dont il a été le témoin pendant le cours de sa pénible existence. Sans doute, il a éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune. Il a eu des jours de félicité; il en a passé dans la douleur. Il a vu naître et s'évanouir un grand nombre de familles et de

génération. Il a vu se succéder et la guerre et la paix. Il a vu sa patrie éprouver maintes alternatives d'infortunes et de prospérités. Il a vu même la cité qu'il habitait, prendre, en quelque sorte, un nouvel aspect : il a vu de somptueux édifices élevés sur le sol qu'occupaient naguère de chétives cabanes. . . . Après avoir vu tout cela, ses yeux se sont fermés pour jamais. Dans ses derniers jours, il était devenu comme un étranger au milieu d'une nouvelle génération. Ceux qui le connaissaient, l'ont précédé dans la tombe. Une succession d'hommes, tout nouveaux pour lui, couvre maintenant la surface de la terre. Ainsi, le monde entier disparaît successivement. *Une génération passe, une autre génération lui succède.* Cette vaste hôtellerie est alternativement remplie et évacuée. Elle reçoit aujourd'hui de nombreux voyageurs; demain ils seront remplacés par d'autres pèlerins. — O monde inconstant et vain ! ô vie courte et fugitive ! Quand les fils des hommes vous considéreront-ils sous votre vrai point de vue ? Quand leur apprendrez-vous à être humains et compatissans ? Quand le sentiment de leur état passager leur inspirera-t-il la sagesse et la modération ?

— Mais , nous rapprochant de nous-mêmes , considérons ,

II. LES impressions que doit produire sur nos cœurs la mort de nos amis. Le défaut de réflexion , la longue habitude ou d'une vie très-occupée ou d'une continuelle dissipation , peuvent nous avoir rendus insensibles à tous les objets que nous venons de présenter. Un étranger , un inconnu , peuvent être tombés à nos côtés , sans que cet événement ait excité en nous une vive émotion et interrompu le cours de nos affaires , puisque son objet ne nous inspirait point un intérêt personnel. Mais la mort rompt-elle des liens cimentés par une intime familiarité ? détruit-elle une union qui ne cessa point de nous rendre heureux ? frappe-t-elle notre cœur dans sa partie la plus sensible ? cette famille , qui goûte depuis si long-tems les douceurs de la plus parfaite concorde , voit-elle tout-à-coup l'édifice de son bonheur s'écrouler par l'éloignement de la portion d'elle-même la plus respectée , la plus chérie ? cet époux est-il tout-à-coup arraché des bras de son épouse , compagne bien aimée , qui s'identifiait avec lui dans toutes les vicissitudes de la vie , qui adoucissait toutes ses privations , qui embellissait

toutes ses jouissances, qui n'existait que pour lui et par lui? ce père inconsolable donne-t-il un dernier baiser à l'enfant qu'il aimait si tendrement, le bénit-il pour la dernière fois, reçoit-il son dernier adieu, considère-t-il avec effroi cette physionomie qu'il contemplait naguères avec tant de délices, et qui maintenant lui offre le lugubre tableau de la pâleur, de la décomposition? Ah! c'est alors que le cœur boit jusqu'à la lie dans la coupe amère des misères humaines. — Mais loin de nous de rouvrir dans vos âmes des plaies à peine cicatrisées; loin de nous de vous rappeler tant de mélancoliques souvenirs! Nous nous plairons bien plutôt à diriger vos pensées vers les moyens de recueillir d'instructives et consolantes leçons d'un événement dont aucun de nous n'a la puissance de se préserver dans le cours de sa carrière terrestre.

Dans ces cruelles circonstances, sans doute, il est naturel de pleurer. Qu'un vain étalage de grandeur d'âme, qu'une austère exagération des devoirs religieux n'entreprennent point d'interrompre le libre essor d'une douleur si légitime. Que notre cœur cherche plutôt à se soulager dans les épanchemens d'une affliction si juste, si naturelle. Il est bienséant de montrer dans ces occasions mé-

lancoliques, que nous sentons comme il convient à des hommes de sentir. D'un autre côté, que la patience adoucisse les angoisses de l'honnête homme, du vrai chrétien. Il ne doit point s'affliger comme *ceux qui n'ont aucune espérance*; et puisqu'il est vrai qu'une vive exaltation des esprits n'est point proportionnée aux joies qu'on éprouve dans ce monde transitoire, il l'est également qu'une douleur continuelle et immodérée n'est point en rapport avec les peines qui sont ici-bas notre partage. L'affliction franchit-elle les limites que la nature lui a prescrites, elle devient une faiblesse indigne d'un homme; se prolonge-t-elle au-delà du terme qui lui fut assigné, c'est alors se désoler sans modération. Loin donc de rejeter les adoucissemens que le tems offre à toutes les maladies de l'ame, remplaçons, par degré, l'excès de notre douleur par un souvenir tendre et affectueux. Considérons qu'il est au pouvoir de la Providence de nous dédommager des avantages que nous venons de perdre, en nous accordant d'autres biens non moins précieux. Ou si notre cœur repousse maintenant jusqu'à la pensée d'une si douce consolation, puissions-en de plus efficaces dans l'espérance que nous retrouverons, dans un monde meilleur, ces dignes

objets de tant de larmes et de regrets. Voilà le plus délicieux soulagement que puisse goûter notre ame quand elle est profondément affligée ; voilà le baume le plus salutaire qui puisse être appliqué à ses cruelles blessures. Ne considérons donc la mort de nos amis que comme une séparation temporaire. Oui, oui, ceux que nous avons tendrement aimés sont encore vivans. Ils sont dans ce moment éloignés de nos yeux ; mais ils sont parvenus dans la céleste demeure de notre Père commun. Après avoir terminé les tems mauvais de leur pèlerinage, ils ont abandonné le séjour des ténèbres et de l'affliction, pour se fixer à jamais dans les riantes régions du repos et de la paix. Là, ils sont devenus membres de la grande assemblée des justes. Là, ils habitent dans le foyer de l'éternelle lumière. Là, ils se retrouveront auprès de nous ; et ce sera pour ne plus nous quitter. Mais jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de réaliser cette consolante réunion, établissons par la foi un commerce intime avec nos vrais amis ; et comme tous les principes de notre sainte religion nous engagent à entretenir avec eux la correspondance la plus affectueuse, par l'intermédiaire de la foi et de l'espérance, méritons de les rejoindre un jour ; méritons

de bénir, dans de communs cantiques, la source intarissable de la vraie, de la permanente félicité.

En attendant cette heureuse époque, respectons les vertus, chérissions la mémoire des amis dont nous déplorons la perte. Jetons un voile de charité sur leurs faiblesses. Rappelons à notre esprit toutes les aimables qualités qui embellissaient leur caractère; recueillons tout ce qu'ils possédaient d'estimable, et faisons-nous une loi de marcher sur leurs traces. C'est ainsi que nous tournerons à notre avantage le souvenir de ceux que nous avons aimés. C'est ainsi qu'ils contribueront à notre perfectionnement moral, et qu'ils deviendront pour nous des objets également utiles et sacrés. Dans ce but, représentons-nous-les assis encore à nos côtés; nous entretenant de nos devoirs; nous exhortant à l'amour de Dieu et à la recherche de la sagesse; fortifiant notre ame pour le moment où notre vertu sera mise à l'épreuve; nous animant par leur exemple; élevant nos cœurs par le respect que nous leur portons; nous empêchant enfin, par le sentiment de leur présence, de rien faire dont nous puissions rougir à leurs yeux.

La mémoire des amis que la mort nous

a enlevés, doit encore fortifier notre affection pour ceux que Dieu a jusqu'à présent laissés auprès de nous. Plus le cercle des personnes que nous aimons se rétrécit, plus nous devons nous serrer les uns contre les autres. Que notre cœur, adouci par l'affliction, ne respire désormais qu'indulgence, que bonté. Offrons de généreux sacrifices aux infirmités de nos frères; et triomphons des futiles préventions qui, avant cette épreuve, nous tenaient éloignés d'eux. Plus la mort fait de dégâts dans les rangs des amis que nous avons sur cette terre, plus nous devons consolider les nœuds qui nous unissent à Dieu, au ciel, à la vertu. Que les nobles idées que doit inspirer à tous les vrais chrétiens la certitude de l'immortalité, purifient, exaltent nos âmes; et comme nous ne sommes que des voyageurs, errant sur la surface de ce globe, élevons fréquemment nos pensées vers ces célestes contrées que l'Évangile nous indique comme la véritable patrie des enfans de Dieu. Là, nous formerons des liaisons que rien ne pourra détruire. Là, nous retrouverons des amis qui ne mourront jamais. Tandis que tout ce qui rampe sur cette terre change, décline, se décompose, c'est au milieu des objets célestes que nous trouverons la vraie, la constante, l'éternelle

immutabilité. — Voilà quelques-uns des fruits des affectueux sentimens que nous inspire la mort de nos amis. Mais ils ne sont pas seuls condamnés au trépas; nos ennemis s'en iront aussi dans la maison où ils demeureront toujours. Rechercho ns donc,

III. COMMENT nous devons être affectés quand le tombeau engloutit ceux que le noir soupçon, l'aveugle rivalité, des injustices vraies ou supposées, enfin, d'interminables dissensions tinrent pendant leur vie éloignés de notre cœur. Qu'elles nous paraissent futiles dans cette circonstance, ces contestations qui nous absorbaient alors exclusivement! Qu'elles sont frivoles aujourd'hui, ces querelles, ces inimitiés auxquelles notre imagination irritée n'assignait aucun terme! L'épouvantable événement qui éteint ces ferments de discorde, suffit pour nous démontrer toute leur vanité. S'il reste alors dans notre cœur la plus légère étincelle d'humanité, ne doit-elle pas se ranimer à la pensée que nous allons incessamment prendre place à côté de ceux que la haine tenait ici-bas éloignés de notre présence? Lequel d'entre nous, s'il est appelé auprès du lit de mort du plus acharné de ses ennemis, s'il devient le témoin de cette doulou-

reuse agonie qu'éprouve la nature humaine lorsqu'elle approche de sa dissolution, ne se hâte pas d'oublier tous ses torts et de lui tendre la main de la réconciliation, avant que la mort le frappe de son dernier coup? Qui de nous, voyant déposer dans la tombe les dépouilles inanimées de son adversaire, n'éprouve pas quelques remords au souvenir des animosités qui empoisonnèrent réciproquement leur existence? « Il repose » donc ici cet homme que je combattis avec » tant d'acharnement? Le voilà condamné à » un silence éternel. Il vient de tomber; je » tomberai bientôt moi-même. Quel mépris- » sable avantage, que celui que je remporte » aujourd'hui sur lui! Qu'ils sont amers les » fruits de tant de contestations! Encore » quelques instans, et je serai transporté dans » la même enceinte; encore quelques instans, » et personne, sous le soleil, n'apercevra les » vestiges de notre existence. Combien d'er- » reurs ne nous ont pas tenus séparés? Car » enfin cet homme ne possédait-il pas aussi » un cœur bon? ne manifestait-il pas aussi de » vertueux sentimens? Quand nous serons » cités, l'un et l'autre, devant le tribunal de » notre Juge suprême, serai-je proclamé » innocent? Serai-je trouvé exempt de blâme

» dans l'irréconciliable inimitié que je lui
» avais vouée? » — Mes amis, pénétrons-
nous par anticipation de ces dispositions à
l'indulgence, à l'oubli des injures. Elles dis-
siperont nos préventions les plus enracinées ;
elles tempéreront la violence de notre colère ;
elles adouciront l'acrimonie de nos senti-
mens. Il n'est point dans la nature que de
vaines animosités poussent dans le cœur des
faibles mortels, des racines tellement pro-
fondes, qu'elles ne puissent être extirpées
que par la main glacée du trépas. Elle est si
bornée, la carrière de notre vie ; elle est
semée d'une si grande quantité de maux, que
ce serait une folie de nous attacher à en
augmenter le nombre par d'inutiles débats,
par d'interminables discussions. A peine le
soleil fournira-t-il deux ou trois fois sa course
majestueuse, qu'amis, ennemis, nous serons
tous réunis dans les voûtes silencieuses du
tombeau. Il engloutira avec nous, et toutes
nos haines et toutes nos affections. Ainsi
donc, puisqu'il nous reste si peu de jours
à passer sur cette terre, faisons en sorte
qu'ils s'écoulent dans la paix. Puisque nous
voyageons tous de conserve vers les confins
de la mort, *portons les fardeaux les uns des
autres*. Au lieu de nous harceler pendant la

route, au lieu de couvrir la vallée de notre pèlerinage des monumens de nos haines, de nos débats, de nos dissensions, adoucissons, égayons, autant que nous le pourrons, ce pénible passage; en un mot, que ce soit avec un cœur plein de charité que nous nous présenterons devant le trône des miséricordes divines.

TELLES sont les méditations que doit nous inspirer la mort d'un étranger, d'un ami, d'un ennemi. Gardons-nous de les regarder comme inutiles, parce que les événemens qui les font naître se présentent fréquemment à nos yeux. Au contraire, il est d'une absolue nécessité que nous nous les rappelions sans cesse, que nous en alimentions nos âmes, que nous les fortifions par les plus saintes résolutions. L'instruction religieuse et morale serait bien stérile, si on la bornait à une vaine théorie. Qu'elle est puissante, d'un autre côté, quand elle est vivifiée par le sentiment ! Ce n'est point la stérile connaissance d'une vérité, c'est la profonde impression qu'elle produit sur le cœur, qui conduit à une salutaire pratique. Et ne regardez point ces réflexions, vous qui jouissez de tous les bienfaits de la santé, de l'aisance, du contentement, comme une di-

version tout-à-fait hors de saison. Il n'y a pas de danger qu'elles produisent une émotion trop profonde ou trop pénible. L'orage qu'elles exciteront ne sera que passager; et trop tôt, peut-être, sera-t-il dispersé par le tourbillon des affaires et des plaisirs. La sagesse ordonne à l'homme de se former de justes idées de la nature et des devoirs de son état actuel; et il ne peut se promettre de jouir avec délices des plaisirs de la vie, qu'autant qu'il parviendra à les tempérer par de sérieuses réflexions. *Il est un tems pour pleurer, dit le Sage, comme il en est un pour se réjouir. Il est une affliction vertueuse qui est préférable à un rire turbulent. Il est une tristesse du visage qui contribue à rendre le cœur joyeux.*

SERMON II.

SURL'INFLUENCE DES MAUVAISES
COMPAGNIES (a).

I. COR. XV. 33.

*Ne vous laissez point séduire : les mauvaises
compagnies corrompent les bonnes mœurs.*

QUOIQUE la nature humaine soit maintenant déchuë de sa dignité primitive, elle a conservé néanmoins quelques principes qui peuvent la diriger dans les voies de la justice et de la piété. Il est peu d'hommes, si même il en existe, qui ne soient pénétrés de respect pour l'Auteur de leur être; il en est peu dont le cœur soit inaccessible à la bienveillance et à l'affection; il en est peu dont la conscience ait abjuré tout sentiment du bien et du mal. Ces principes de vertu sont sus-

(a) L'Auteur intitule ce Sermon : *les Progrès du Vice.*

ceptibles d'un continuel perfectionnement ; et , quand les circonstances parviennent à les développer , ils peuvent exercer la plus heureuse influence sur les mœurs. Mais elle est si grande , la fragilité de notre nature ; ellesont si nombreuses , les tentations qui nous incitent au mal , que ces principes courent le risque ou d'être totalement effacés , ou du moins de s'affaiblir au point de devenir incapables de produire désormais aucun fruit. Ces précieuses semences , la miséricorde céleste les a jetées originellement dans nos ames. Mais il n'y a qu'une culture soigneuse et vigilante qui puisse les conduire à leur maturité ; et , à moins que nous ne fassions des efforts continuels pour les fortifier , elles seront incessamment étouffées par cette foule de plantes parasites qui se multiplient autour d'elles.

Entre les causes qui insinuent dans le cœur d'abondans germes de corruption et en accélèrent le développement , aucune ne surpasse en activité celle que notre texte désigne sous le nom de *Mauvaises compagnies*. Il n'est point , en effet , de contagion plus funeste que celle que répandent les mauvais exemples , fruits amers des liaisons intimes qu'on contracte avec ces hommes dont les principes sont relâchés et les mœurs dissolues. C'est

dans leur licencieuse société que prennent leur source, ces désordres qui déshonorent les grandes cités; ce sont ces perfides amis qui font tant de victimes dans les cercles des jeunes gens qui se confient témérairement à leur direction; ce sont eux qui consomment la ruine de tant d'inconsidérés devant lesquels s'ouvrait le plus brillant avenir. Ce sera donc diriger votre attention vers un objet vraiment utile, que de suivre avec vous les progrès de ces principes de corruption, et d'examiner par quels moyens les *mauvaises compagnies*, après avoir affaibli par degrés le sentiment du bien et du mal, finissent par détruire entièrement les *bonnes mœurs*. C'est un spectacle bien douloureux, sans doute, que celui de la nature humaine, lorsqu'elle est plongée dans une si honteuse dégradation. Mais, n'est-il pas toujours très-avantageux de connaître les infirmités auxquelles on est exposé et les dangers que l'on court? — Signalons donc, en premier lieu, les périls auxquels on se soumet en fréquentant les *mauvaises compagnies*; cela nous conduira, en second lieu, à rechercher les moyens les plus propres à prévenir leurs funestes influences.

I. PUISQU'IL existe, ainsi que nous l'avons déjà observé, des principes vertueux inhérens à la nature humaine, on peut en conclure qu'il est peu d'hommes qui n'entrent dans le monde avec de bonnes dispositions. L'ardeur, par exemple, qui caractérise la jeunesse, se manifeste par des mouvemens généreux et d'honorables sentimens, par les tendres attachemens de l'amitié et les émotions d'un cœur disposé à l'indulgence, à la bonté. Presque tous les plans que les personnes qui ont reçu une éducation libérale forment en commençant leur carrière, sont pleins d'honneur et de probité. A cette époque, avec quelle indignation ne repoussent-elles pas tout ce qui est honteux ou méprisable? Avec quelle satisfaction ne se flattent-elles pas d'inspirer de l'estime et d'acquérir une bonne réputation? Mais, hélas! avec quelle promptitude elle se dissipe cette trop douce illusion. L'attrait du plaisir se transforme en tentation; il accélère les progrès des passions les plus désordonnées. Le vice a toujours sous ses ordres de nombreux ministres qui s'attachent à irriter, à alimenter les désirs des jeunes gens. Ceux-ci sont environnés d'inférieurs qui cherchent à s'insinuer dans leurs bonnes grâces par une servile condes-

ceendance à toutes leurs fantaisies. Flattés de trouver de toute part des apologistes de leurs goûts favoris, ils ne se montrent que trop disposés à prêter l'oreille aux perfides insinuations de ceux qui leur disent qu'il n'est plus de mode, qu'il est même honteux d'entretenir dans son cœur les saintes idées de la religion, de l'ordre, de la vertu; que ce serait plier la tête sous un joug servile, et obéir à une odieuse contrainte qu'on a tout au plus le droit de leur imposer dans les premières années de leur minorité; que ces notions religieuses n'ont d'autre but que de commander le respect du vulgaire et le retenir dans les bornes étroites de la soumission; qu'ils ne sauraient donc trop se hâter de s'affranchir de la sévère discipline de leurs parens et de leurs instituteurs; et qu'ils seront amplement justifiés de cette émancipation, par la bonté de leur caractère et la générosité de leurs sentimens.

Quelque douces que soient ces insinuations à l'oreille d'un jeune inconsidéré, ses premiers pas dans la carrière du vice sont néanmoins timides et circonspects; ils sont même ralentis par les sévères influences du remords. Mais bientôt il se répand dans le monde; il s'introduit plus librement et avec

plus de hardiesse dans les cercles où brillent la joie et le plaisir. Et encouragé par la pensée qu'une pratique très-générale sanctionne ces maximes relâchées, il devient tous les jours moins scrupuleux ; et chaque exemple de scandale qui frappe ses yeux, l'enhardit, le détermine à l'imiter. Etait-il habitué au travail, il ne tarde pas à s'en fatiguer, et à regarder avec dédain cette classe de la société qui se livre à d'utiles occupations. Est-il né dans un rang supérieur, jaloux de ressembler à ses égaux, il adopte cette liberté de manières, cet air de fatuité, ce langage évaporé, cette nonchalante aisance qu'étaient ceux qui ont la prétention de donner le ton dans le beau monde. Une grande fortune lui permet-elle, malheureusement, de s'abandonner à la fougue de ses passions, il multiplie ses amusemens, et les varie à l'infini ; il confond la nuit avec le jour ; le jeu remplit les vides du plaisir ; il passe sa vie entière dans les lieux publics ; il se plonge dans tous les excès ; il pousse même la complaisance au point de se livrer à des vices désagréables en eux-mêmes et qui ne lui procurent aucun plaisir ; il ne se les permet même que parce qu'il craint, en s'en éloignant, d'être tourné en ridicule par les compagnons habituels de ses débordemens.

Cesont toujours, en effet, les plus audacieux et les plus déterminés qui se placent au haut bout; les autres les suivent avec une aveugle soumission; de sorte que les progrès qu'ils font dans ces écoles d'iniquité, sont dans une exacte proportion avec la faiblesse de leur entendement ou la violence de leurs passions.

Combien de jeunes gens consomment, de la manière la plus répréhensible, les années les plus précieuses de leur vie, plongés dans un tourbillon qu'on peut beaucoup moins appeler du plaisir, que de la folie et de l'étourderie! Quel est le résultat de cette imprudente et perpétuelle association de la licence avec l'oïveté? Elle rend l'ame incapable de toute réflexion sérieuse; elle circule d'une tête vide de sagesse dans une autre également dénuée de vertu; elle emprunte les formes les plus ridicules; elle inspire les fantaisies les plus extravagantes; elle étale en public la débauche la plus effrénée; elle se précipite enfin dans tous les excès, tantôt par l'ivresse de l'ame, tantôt seulement par la légèreté de l'esprit.

Au milieu de tant de puérides extravagances, nous aimons à le croire, jeunes gens qui nous écoutez, beaucoup d'entre vous

conservent un cœur sensible et généreux ; beaucoup entretiennent et fortifient les sentimens d'une fidèle piété ; beaucoup perpétuent les nobles caractères qu'une éducation religieuse grava dans leur ame , dès les premières années de leur vie. Nous sommes donc loin de désespérer de vous. Oui , il est encore possible de vous ramener aux bons principes ; il est possible de vous disposer à remplir ici-bas un rôle également utile et honorable. Mais pour y parvenir, un grand sacrifice devient absolument nécessaire : il faut qu'une société vertueuse et digne d'estime vienne promptement remplacer cette tourbe de désœuvrés avec lesquels vous avez contracté une funeste association ; il faut que vous vous prescriviez d'importans travaux ; il faut que vous vous prépariez à remplir dans la société un emploi également utile et respectable ; peut-être faut-il enfin que , dans sa miséricorde infinie , Dieu vous frappe de la verge de l'affliction , pour vous rappeler à vous-mêmes , et réveiller dans vos ames des pensées graves et courageuses. Mais , si le feu de la jeunesse , si la fougue de votre tempérament , si une brillante fortune et les mêmes compagnons de plaisir , vous font persévérer dans votre délire ; s'ils continuent à vous faire

perdre votre temps, à enflammer vos passions, à vous pousser à tous les excès : — Ah ! prenez-y garde, — le jour de l'arrêt irrévocable s'approche à grands pas. Votre fortune est dissipée, votre santé est ruinée, vos vrais amis sont offensés, ils sont abreuvés d'affronts; ils s'éloignent de vous. Et ces vieillards qui vous donnèrent le jour : ils ont été transportés au tombeau, escortés de toutes les afflictions dont vous abreuvâtes leur ame.

Le vice a divers degrés. Tant qu'il est resserré dans d'étroites limites, il se borne à rendre le caractère ridicule et digne de mépris. Les franchit-il, il le rend odieux et même exécrationnable. Qu'un jeune cœur ajoute aux semences de corruption dont les développemens lui deviennent déjà si funestes, l'influence des doutes qu'on lui inspire sur les dogmes et les devoirs religieux, le plus dangereux des conseils que de *mauvaises compagnies* puissent lui donner : dès - lors, c'en est fait de ses *mœurs*; tout espoir est perdu pour lui; sa conscience parvient incessamment à atténuer tous ses crimes; elle rompt toutes les digues qui le prémunissaient contre leurs épouvantables débordemens. Celui qui, dès son entrée dans la carrière, s'était fait illusion au point de se flatter qu'en satisfaisant ses

désirs il ne causait le malheur de personne , va plus loin maintenant. Il éprouve le besoin de réparer les pertes énormes auxquelles ses plaisirs coûteux l'ont exposé. Il se livre sans remords à la fraude , à l'oppression. Il devient dur et cruel. Il ne redoute plus de manquer à sa parole ou de trahir son ami. Il ne frémit plus de répandre le sang, persuadé, ou du moins s'efforçant de se persuader que les circonstances suffisent pour l'excuser ; qu'il a été entraîné par une fatale nécessité ; et qu'en se livrant à toutes les passions que la nature avait allumées dans son ame, il n'a fait que céder aux impulsions de la nature.

Malheureux jouet des plus funestes illusions ! à quelle extrémité t'es-tu enfin réduit ? Quoi ! tu prétends ne suivre que l'instinct de la nature, tandis que tu méprises les lois de son divin Auteur, tandis que tu étouffes au dedans de ton cœur cette voix céleste qui te reproche tes crimes, tandis que tu effaces les plus beaux caractères de ta nature, tandis, en un mot, que tu foules aux pieds tous les préceptes de la religion, de la justice, de la charité ? Avoue-le nous : obéis-tu à la nature, en te condamnant à vivre comme un animal inutile à tout ce qui l'entoure ? Que dis-je, inutile ? et ne deviens-tu pas le fléau de la

société à laquelle tu appartiens; son fléau, puisque tu en es l'opprobre et le tourment; son fléau, par les mauvais exemples que tu donnes; son fléau, par les crimes que tu commets; son fléau, en sacrifiant l'innocence à tes plaisirs scandaleux, en portant la honte et le désespoir dans les demeures de la paix et du bonheur, en ravissant à celui qui se livre à toi sans défense ce qui lui appartient légitimement, en précipitant dans ta ruine des familles auparavant si considérées, en réduisant l'homme actif et industrieux à la misère et à l'indigence? Peut-être as-tu échappé jusqu'à ce jour au glaive de la justice humaine. Mais tu as accumulé sur ta tête le ressentiment et les malédictions de tout ce qui est digne d'estime et de respect sur la terre. — Tremble donc à la vue du gouffre que tu viens de creuser sous tes pas; frémis d'horreur en mesurant le précipice sur les bords duquel tu es suspendu; et s'il te reste un moment pour faire retraite, cherche à prévenir une si fatale destinée; fuis, et tu seras sauvé.

II. Ces douloureux pressentimens nous conduisent à vous indiquer les moyens d'arrêter les progrès de cette funeste corruption,

et à vous proposer quelques remèdes contre la contagion des *mauvaises compagnies*. Ce sera le sujet de notre seconde partie.

Le moyen qui se présente le premier, celui dont le succès est le plus assuré, c'est de rompre toute association avec les méchants, c'est-à-dire, avec ceux dont les principes sont licencieux ou les mœurs dérégées. Nous avons fait voir combien sont funestes les conséquences auxquelles entraînent tôt ou tard ces dangereuses liaisons. Il est donc bien important pour vous, jeunes gens, car c'est principalement à vous que je m'adresse, que vous mettiez beaucoup de circonspection dans le choix de vos amis et même de vos compagnons. Vous le faites, ce choix, avec trop peu de discernement; il vous arrive même souvent de vous en remettre au hasard. Cependant, combien n'influe-t-il pas sur toute votre destinée? Quelles sont les circonstances qui forment ces liaisons que vous honorez du titre d'amitié? un caractère plein de vivacité et de bonne humeur, des manières prévenantes et un aimable enjouement. Sans doute, ces qualités sont bien attrayantes; elles sont même utiles, estimables. Mais je vous conjure de vous rappeler qu'elles sont

loin d'être suffisantes pour fonder une solide affection. Il faut que votre ami possède de *bien plus importantes* : un entendement sain, une ame ferme, un sincère attachement aux principes religieux, à la probité, à l'honneur. Ainsi que les corps durs donnent seuls le vrai poli, ainsi les vertus solides de l'ame ont seules le pouvoir d'ajouter un lustre permanent aux qualités aimables de l'esprit. Privées de ces avantages essentiels, celles-ci ne répandent qu'un éclat passager. Elles peuvent briller un instant dans des cercles frivoles et superficiels ; mais elles n'exercent aucune influence sur l'opinion des hommes judicieux. Rarement le monde se trompe-t-il sur le caractère, quand il est soumis à une courte épreuve. Vous pouvez être assurés que le vôtre sera formé d'après celui des personnes que vous fréquentez ; et quelqu'agréables qu'elles puissent être, si elles ne présentent que des vertus hypocrites et des talens extérieurs, on les rangera bientôt dans la classe des hommes inutiles, peut-être même, des hommes méprisables. Dès-lors le public vous confondra avec eux ; et vous jugeant d'après le caractère de vos prétendus amis, il vous traitera avec le même mépris.

Permettez-moi de vous avertir que les

compagnons les plus gais et les plus agréables, sont souvent les plus perfides, les plus dangereux. Cette observation peut s'appliquer aux personnes des deux sexes. Souvent elles s'attachent à vous par des motifs d'intérêt; et si le soupçon plane sur leur caractère, si elles ont besoin d'être justifiées aux yeux du public, elles se font un rempart de votre rang, de votre fortune ou de votre bonne réputation. Portez donc autour de vous un œil observateur, attachez-vous à sonder le cœur des personnes qui recherchent votre société, et ne formez de liaison avec elles, qu'autant que vous reconnaîtrez qu'elles en sont dignes. *Celui qui fréquente les sages deviendra sage; mais le compagnon des fous sera accablé. N'entre donc point dans les sentiers des méchans, et ne mets point ton pied au chemin des pervers; détourne-t-en, ne passe point par là; éloigne-t-en et passe outre (a).*

Pour vous garantir de l'influence des *mauvaises compagnies*, nous vous exhortons, en second lieu, à vous proposer de sages principes de conduite, et à prendre la résolution de ne vous en écarter dans aucune occasion. Mettant de côté, pour un instant, toute

(a) Prov. XIII. 20. IV. 14.

considération tirée de la religion et de la vertu, ne fixons votre attention que sur ce qui peut augmenter votre fortune et vous valoir une bonne réputation. Si vous entrez dans le monde sans vous être prescrit un plan régulier, ou si vous ne donnez point à vos recherches une sage direction, soyez assurés que vous n'obtiendrez aucun succès dans le cours entier de votre existence. Mais si vous considérez votre conduite sous un point de vue religieux et moral, c'est alors que vous découvrirez à quels dangers vous vous exposez, en n'adoptant aucun principe d'action et en ne vous proposant pour modèle aucun caractère louable et vertueux. Telle est la raison pour laquelle le jeune homme et l'inconsidéré aspirent si facilement le poison des *mauvaises compagnies*, et deviennent la proie du premier séducteur. Privés de ce guide intérieur dont ils avaient l'habitude de suivre les sages directions, et ne trouvant rien dans leur cœur qui puisse les affermir dans la carrière de la vertu, ils deviennent les victimes d'un goût et d'un caprice qui ne devraient durer qu'un moment. Religieux et bons par intervalles, les principes de vertu répandus dans leur ame dirigent leurs actions tant qu'ils se tiennent éloignés de la tentation

et du tentateur; mais ils ne persévèrent pas long-tems dans cet état; ils changent et flotent en raison de la passion qui les gouverne ou des insinuations des personnes qui forment leur société. Ils voguent sur un océan semé d'une multitude de brisans, sans boussole pour orienter leur marche, sans gouvernail pour diriger leur frêle nacelle. Ah! qu'ils seraient plus heureux, si leurs mœurs annonçaient qu'ils ont adopté un système sage et régulier, qu'ils obéissent à des règles, à des principes solides. Alors, non-seulement, ils échapperaient à d'innombrables dangers, mais ils forceraient l'homme licencieux à les respecter; car le méchant cesse de dresser des embûches devant celui qu'il voit se mouvoir dans une sphère très-élevée, et fournir sa carrière d'un pas ferme et régulier.

UN troisième moyen de corriger l'influence des *mauvaises compagnies* et de fortifier les principes que vous devez prendre pour règle de votre conduite, c'est de rechercher sérieusement ce qui donne du prix aux jouissances et ce qui constitue le vrai bonheur. Vous ne sauriez passer vos journées entières dans des sociétés agréables et à poursuivre le plaisir. En vain, de *mauvaises compa-*

gnies vous tiennent-elles comme assiégés , comme séquestrés du reste du monde : il restera néanmoins quelques instans dans le jour où elles vous abandonneront à vous-mêmes ; et après que le tourbillon du plaisir sera dissipé , votre ame reprendra naturellement une assiette plus grave et plus réfléchie. Ces intervalles seront bien précieux , si vous savez en faire un bon usage ! Employez donc utilement ces heures de silence et de solitude ; entretenez ces méditations auxquelles votre ame commence à se livrer. Reportez-vous vers les événemens qui sont déjà plongés dans l'océan du passé , et dirigez vos regards vers ceux que l'avenir produira probablement. Fixez votre attention sur le rôle que vous jouez maintenant et sur celui qu'il vous reste à remplir. Que dis-je ? calculez tout ce que vous aurez à souffrir avant votre départ de ce monde. Il est bien tems de former un plan de bonheur , et qu'il n'ait pas seulement pour objet le jour de demain , mais le cours entier de votre existence. N'oubliez point que ce qui vous charme à vingt ans cessera de vous être agréable à quarante , à cinquante ; et que ce qui plaît le plus long-tems est toujours le plus estimable. Retraced les sensations que vous éprouvâtes dans les différentes si-

tuations de la vie. Recherchez dans quelles occurrences vous jouîtes de la plus complète satisfaction ; et dites si les jours que vous avez passés dans la sobriété et dans d'utiles occupations, n'ont pas laissé dans votre ame des souvenirs plus délicieux que les nuits que vous avez consumées dans la licence et la débauche. Regardez ce qui se passe autour de vous , réfléchissez sur les différentes sociétés que vous avez été à portée d'observer ; celles qui paraissent éprouver les jouissances les plus délicates et les plus solides. Vous conviendrez alors que ce ne sont pas celles qui, sans cesse entourées d'un tourbillon de gaité, de dissipation, s'épuisent en recherchant chaque jour de nouveaux plaisirs ; mais, que ce sont plutôt celles qui trouvent le plaisir où l'on s'avise si rarement de le chercher , c'est-à-dire, dans le cours d'une vie active et vertueuse. Comparez ces deux classes d'hommes, et demandez à votre cœur à laquelle il désirera d'appartenir. Vient-il l'heureux moment où la lumière de la vérité commence à poindre sur vos têtes, ah ! n'en refusez point l'entrée à ses rayons bienfaisans. Votre cœur vous reproche-t-il secrètement le mauvais choix que vous avez fait , soyez dès-lors convaincus que le mal n'est

point irréparable. Il est encore tems de se repentir et de faire retraite. Le retour vers la sagesse est toujours honorable.

Si vous vous livrez souvent à ces pieuses méditations, si vous y cherchez vos plus doux plaisirs, la *compagnie des pécheurs* cessera dès-lors d'exercer sur vous ses malignes influences; la vivacité de leur poison s'affaiblira; le monde prendra à vos yeux une forme plus gracieuse, un aspect plus riant. Ne dédaignez donc point de recueillir, dans ces heures solitaires, ce que les hommes les plus sages ont dit et écrit sur la nature du bonheur et sur la vanité des choses de ce monde. Ne regardez point leurs opinions comme les pensées d'une ame livrée à la mélancolie ou au mécontentement; mais soyez assurés qu'elles sont le résultat d'une longue expérience et d'une profonde étude du monde. Considérez avec quelle rapidité s'écoule la saison de la jeunesse. Il est bien tems que vous vous occupiez à former un établissement solide pour cette vie : la sagesse vous impose même la loi de travailler de bonne heure à vous assurer une vieillesse honorable et paisible, car il n'est aucun de vous qui ne désire de prolonger son existence jusqu'à une époque reculée. Mais que vous serez malheureux, si vous y

parvenez, de ne trouver dans l'avenir qu'amertumes, que privations, et de n'apercevoir, dans le passé, que le souvenir d'une jeunesse irréfléchie et déshonorée.

Il me reste un dernier conseil à vous donner : c'est de porter vos regards au-delà des limites de la vieillesse, et de les diriger vers ce monde éternel auquel sera appelée toute l'humanité. Au milieu même des *mauvaises compagnies*, recherchez si *vo*tre foi et vos *mœurs* vous rendent dignes de l'honorable titre de Chrétien. Pensez à ce nom sacré que vous avez reçu avec le Baptême. Pensez à ce Dieu, auquel vos parens offraient l'hommage de leur vénération et de leur amour ; à ce Sauveur, *en qui ils croyaient*, pour la rédemption de leurs péchés ; à cette religion, dont ils vous ont ouvert le sanctuaire ; à ces saintes cérémonies qu'ils vous invitaient à célébrer à leurs côtés. Leurs soins paternels ont pris fin. Vos pères ont terminé leur pèlerinage ; et le tems approche où vous serez appelés à les suivre. Car enfin, vous savez que vous n'êtes pas destinés à ramper à jamais sur cette terre, et vous ne croyez certainement pas que votre existence prendra fin avec cette vie. Ainsi donc, dans quel monde allez-vous être

transportés? Quels seront les amis que vous y rencontrerez? Devant quel tribunal serez-vous sommés de comparaître? Qu'il sera douloureux pour vous de n'avoir alors à offrir à celui qui vous a créés, que le honteux tableau d'une conduite frivole et irrégulière? — Vous regardez peut-être des pensées si sérieuses comme des intrusions tout-à-fait hors de saison; et vous cherchez à les éloigner de vos méditations, de peur d'en être trop attristés. Mais que vous leur fassiez un bon ou un mauvais accueil, elles s'empareront tôt ou tard de votre ame, elles la contristeront, elles la bouleverseront. Faites donc mieux : accueillez-les favorablement quand elles se présentent, et considérez, avec franchise, à quoi elles peuvent vous être utiles. Vous avez sans doute assisté aux derniers momens d'un de vos semblables, ou du moins vous avez appris la mort d'un de vos parens, de vos amis. Eh quoi! n'est-il jamais entré dans votre esprit de rechercher quelles furent les dernières réflexions qui les occupèrent dans ce moment solennel, ou de pressentir quelles seront les vôtres, lorsque vous serez couchés dans votre lit de mort? Ne vous êtes-vous jamais demandés : comment souhaiterais-je d'avoir vécu? Quelles

seront alors mes espérances et mes craintes, et sous quel aspect le monde et ses vanités se présenteront-ils à mes regards mourans ?

Voilà, mes amis, des réflexions trop importantes pour que vous cherchiez sans cesse à les écarter. Elles sont trop solennelles, trop effrayantes, pour que vous les traitiez comme des bagatelles. Elles sont au-dessus de tous les ridicules de la folie. C'est dans son propre cœur que l'homme sage doit établir leur séjour; c'est là qu'elles doivent exercer leur plus active autorité. Elles sont très-convenables à des créatures raisonnables, à des mortels; elles leur fournissent un salutaire antidote contre les *mauvaises compagnies* et contre les funestes effets d'une pétulante raillerie. Lorsque le vice et la folie empruntent, pour nous tenter, des formes riantes, mais mensongères, détruisons leurs malignes influences en adoptant ce caractère sérieux et réfléchi qui convient à des hommes, à des chrétiens jaloux de conserver leur dignité et de s'élever au-dessus des frivolités de ce monde; et puis-ent les énergiques exhortations par lesquelles nous terminons ce discours, faire dans nos cœurs la plus vive impression : *Mon fils, si les méchans veulent t'attirer à eux, ne te*

46 *Influence des Mauvaises Compagnies.*
laisse point entraîner. S'ils te disent viens
avec nous, entre en société avec nous, ne
te mets point en chemin avec eux; retire
tes pieds de leurs sentiers, car leurs pieds
courent au mal (a). Sors du milieu d'eux et
t'en sépare (b). Souviens-toi de ton Créateur
pendant les jours de ta jeunesse (c). Crains
l'Éternel et détourne-toi du mal. Mon fils, que
ces leçons ne s'écartent point de devant tes
yeux. Le chemin de la vie élève l'homme sage;
et celui qui garde les commandemens du Sei-
gneur garde son ame (d).

(a) Prov. I. 10. 11. 15. 16. (b) II. Cor. VI. 17. (c) Eccl.
XII. 1. (d) Prov. III. 7. 21. 22. XV. 24.

SERMON III.

SUR LE SENTIMENT DE LA PRÉSENCE DIVINE.

Ps. LXXIII. 23.

Je suis continuellement avec toi.

LE monde que nous habitons est rempli de la présence de l'Éternel. Tout annonce son pouvoir infini; tout retrace le caractère de cette suprême bonté qui anime et conserve l'univers. *Un jour en parle à un autre jour; et une nuit l'enseigne à une autre nuit.* En vain, cependant, sommes-nous environnés des perfections de notre Dieu; en vain le rencontrons-nous à chaque pas que nous faisons; en vain la nature entière nous somme-t-elle de reconnaître son auguste présence,

la plupart des hommes sont plongés dans un aveuglement si malheureux et en même tems si criminel, qu'ils peuvent naître et vivre dans ce monde, sans s'occuper jamais de l'Être bienfaisant qui y établit leur demeure. Exclusivement occupés de leurs intérêts et de leurs plaisirs, ils traversent cette terre comme si Dieu ne l'habitait point. C'est cependant ce sentiment habituel de la présence divine, qui rend l'homme religieux et réfléchi fort supérieur à ces mondains exclusivement occupés des vanités du siècle et de ses frivoles avantages. Il est persuadé que rien ne saurait exister que Dieu ne le vivifie par sa présence. Il contemple ses perfections dans les œuvres de la nature ; et tous les événemens de la vie lui retracent l'intervention de sa Providence. Se retire-t-il du monde, Dieu est l'objet habituel de ses méditations. Est-il appelé à agir, Dieu exerce une influence tutélaire sur toute sa conduite. En un mot, où que se trouve l'homme pieux, et quelles que soient ses actions, il est *continuellement avec Dieu*.

L'heureux effet que ce sentiment produit sur le cœur, est pleinement développé dans les paroles qui précèdent notre texte. Nous y remarquons qu'il adoucit toutes les inquié-

tudes que le Psalmiste éprouvait à la vue de la prospérité du méchant. Quelle est en effet la première réflexion qui rend le calme à son ame? c'est le sentiment de la présence Divine. Il s'écrie : *je suis continuellement avec toi; tu m'as pris par la main droite.* Et, bien persuadé que, quelles que soient les souffrances auxquelles le juste est temporairement exposé, il en sera magnifiquement dédommagé par ce Protecteur tout-puissant qui l'environne incessamment de son adorable présence, il exprime sa joie et sa confiance par ces mémorables paroles : *Tu me conduiras par ton conseil, et tu me recevras ensuite dans ta gloire. Quel autre ai-je au Ciel que toi? Je ne prends plaisir ici-bas à nul autre qu'en toi.*

Le sentiment de la présence divine doit produire sur le cœur humain deux effets essentiels. Il le garantit du vice; il l'encourage à la vertu. Quelle crainte ne doit-il pas inspirer au pécheur quand il s'empare de son ame au milieu de ses égaremens? Et quelle plus terrible considération pourrait se présenter dans le cœur de celui qui vit dans le désordre, que celle qu'il est continuellement sous les yeux d'un témoin aussi puissant que respectable? En faut-il davantage pour dé-

truire toute la sécurité que le secret de ses crimes aurait pu lui inspirer? Réfléchissant que ses désordres deviennent d'autant plus odieux, qu'il les commet sous les yeux du Monarque de l'Univers, cette pensée n'est-elle pas bien propre à glacer son cœur d'épouvante, fût-il même un grand criminel, et à l'arrêter au milieu de ses forfaits? Mais ce principe de notre sainte religion ne borne point ses effets à effrayer le pécheur et à interrompre le cours de ses débordemens. Il fait mieux encore, il console l'homme de bien et le fortifie dans la pratique de ses devoirs. C'est cette dernière influence de la présence divine que nous nous proposons d'établir avec le Psalmiste; car enfin, il n'est donné qu'au juste de jouir des précieux avantages et des ineffables consolations attachés à la continuelle présence d'un Dieu de clémence et de bonté. Pour y parvenir, recherchons d'abord l'état intérieur de son ame; nous indiquerons ensuite les sentimens que lui inspirent, sous ce rapport, les diverses situations extérieures de son existence.

CONSIDÉRANT d'abord notre état intérieur, nous reconnâtrons que le sentiment de la présence divine agit premièrement sur nous

comme un encouragement à la vertu. La présence d'une personne à laquelle nous avons voué la plus haute estime, et dont nous vénérons l'éminent caractère, d'un souverain, d'un père, d'un ami, dont nous sommes jaloux d'obtenir l'approbation, parvient toujours à exalter nos facultés, à purifier nos sentimens, à perfectionner notre conduite. Les anciens moralistes nous ont indiqué un moyen très-efficace de nous disposer à la pratique de toutes les vertus : c'est de supposer que nous avons sans cesse à nos côtés une personne d'un mérite distingué, et de nous habituer à nous conduire comme si elle assistait à tous les conseils de notre cœur. Il n'est aucun homme qui soit tout-à-fait insensible à l'estime de ses semblables et à leur approbation. Il n'en est aucun qui ne remplisse ses devoirs avec honneur, avec régularité, s'il est persuadé que le public a l'œil fixé sur ses actions pour les blâmer ou lui en faire un mérite. Mais de quelle importance peut être l'approbation du public, celle même du plus grand, du plus sage des hommes, comparée au jugement de Dieu, et à la persuasion que nous sommes sans cesse environnés de sa divine majesté? Réalisant dans son cœur cette anguste présence, le

Chrétien se sent constamment encouragé à se conduire avec dignité. La pensée qu'il a le Tout-Puissant pour spectateur, pour témoin de sa conduite, le frappe d'une terreur bien plus efficace, que si le monde entier était assemblé pour observer ses actions. Les hommes d'ailleurs jugent souvent avec partialité et toujours d'une manière imparfaite, les événemens dont ils sont les témoins. Ils sont trompés par de spécieuses apparences; l'astuce leur arrache des éloges qui ne sont dus qu'au vrai mérite; et quand leurs jugemens seraient dictés par la justice, nous nous trouvons rarement dans des circonstances assez favorables pour leur présenter notre caractère sous le jour le plus avantageux, et les prévenir en notre faveur. L'obscurité de notre situation dérobe à leur connaissance des talens, des vertus qu'ils ne pourraient contempler sous leur vrai point de vue, sans nous accorder la plus haute estime. Mais Dieu qui est présent à toutes les actions de l'homme de bien, juge de son mérite d'une manière impartiale et exempte d'erreur. Aucune illusion ne peut le séduire. La vertu la plus secrète cesse d'être un mystère pour lui. Il veille sur le plus obscur comme sur le plus illustre des hommes; et son approbation de-

vient déjà une éternelle récompense. Oui ! celui qui *a constamment le Seigneur auprès de lui*, se sent entraîné à la vertu par des motifs qui lui sont particuliers ; il est encouragé à l'accomplissement de ses devoirs et par son honneur et par ses intérêts les plus précieux. *J'ai gardé tes préceptes et tes témoignages ; car toutes mes voies sont devant toi (a).*

Nous le supposons maintenant : ils sont sincères, les efforts que nous faisons pour nous maintenir dans les routes de la vertu. Mais de combien d'imperfections ne sont-ils pas accompagnés ? Une conduite constamment irréprochable est au-dessus de nos forces morales. Tantôt les passions nous dominent ; tantôt nous sommes entraînés au mal par l'ambition, par l'intérêt, sur-tout quand nous sommes sans défiance. Alors nous rougissons de nous-mêmes ; nous sommes tourmentés par le sentiment de nos égaremens ou de nos crimes. Dans cet état d'angoisse où nous plonge souvent la faiblesse de notre nature, quelle douce consolation ne verse pas dans notre ame la certitude de la présence continuelle de notre Dieu ? Avant que nous agissions, elle était pour

(a) Ps. CXIX. 168.

nous un principe de vie ; maintenant elle est un principe de consolation. Nous sommes exposés à des imperfections, hélas ! trop nombreuses ; mais nous appelons Dieu en témoignage de la sincérité de nos intentions. Nous invoquons l'appui de celui qui *sait de quoi nous sommes faits* ; et nous le conjurons d'agréer la garantie que nous lui offrons, que notre constante étude sera d'observer ses commandemens. Les lois humaines sont rigoureuses dans leur nature ; elles sont inflexibles dans leurs jugemens. Il n'est donné à aucun de leurs ministres de sonder le cœur de ceux qu'il cite devant son tribunal. En vain considère-t-il, avec une scrupuleuse impartialité, la cause soumise à son examen ; aucune situation intérieure ne l'autorise à adoucir ses arrêts. La rigueur de ses fonctions l'oblige à prescrire les mêmes obligations à tous ceux qui sont sous sa dépendance. Il est forcé de les juger sur leurs actions extérieures. Il n'en est pas de même de celui qui a le pouvoir de lire dans le fond des cœurs. Il connaît les plus légères nuances du caractère, de l'humeur, de la situation de chacune de ses créatures. Ce n'est pas seulement sur ce qu'elles font qu'il établit son jugement, mais sur ce

qu'elles cherchent à faire. Aucune des circonstances qui rendent l'épreuve de leur vertu particulièrement difficile, n'échappe à sa connaissance. Il entend les soupirs de la dévotion, à l'instant même qu'ils s'élèvent dans l'ame; il voit les larmes du repentir, bien qu'elles coulent en secret. Il juge les bonnes intentions dès leur naissance; il les suit dans leurs progrès, à travers les divers obstacles qui s'opposent à leur exécution. C'est ainsi que, même dans l'état le plus humble, le plus abject, les gens de bien puisent une douce consolation dans la pensée que Dieu connaît leur cœur. Ils avouent qu'ils ne s'écartèrent que trop souvent des sentiers de la vertu; mais ils portent leurs regards vers celui qui est toujours auprès d'eux, et ils répètent ce qu'un apôtre disait un jour à son Maître, après l'avoir grièvement offensé : *Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime!* (a)

L'appel que fait l'homme pieux à son Juge dont la science est infinie et la clémence inépuisable, verse dans son cœur les plus douces consolations et les plus puissans encouragemens. Ce sentiment de la présence divine lui offre un nouvel avantage : il

(a) Jean XXI. 17.

l'empêché d'entretenir un espoir trop flatteur, ou de se livrer à une aveugle présomption. En effet, tout en l'encourageant, cette certitude tend à l'humilier. Elle l'encourage par la pensée que toutes ses bonnes dispositions sont connues de Dieu et qu'il lui en tient compte ; elle l'humilie en lui rappelant que ses *iniquités les plus secrètes* sont toujours *devant la clarté de sa face* (a). De sorte que cette vérité : Dieu est continuellement à nos côtés , nous inspire tous les sentimens qui doivent animer le vrai chrétien : une humilité sans abjection ; une crainte adoucie par l'espérance. Nous sommes encouragés sans être enorgueillis. Nous sommes effrayés en pensant que toute notre conduite est soumise aux regards observateurs de la justice divine ; mais nous sommes consolés par la pensée de cette miséricorde, qui est le prix du sacrifice de Jésus-Christ, le Scrutateur de tous les cœurs, et qui deviendra le partage de l'homme vraiment sincère et pénitent. — Tels sont les heureux effets que le sentiment de la présence divine produit sur l'état intérieur de l'homme de bien. Considérons maintenant,

(a) Ps. xc. 8.

EN second lieu, les circonstances extérieures du juste, et recherchons comment ce sentiment influe sur son bonheur, dans les diverses situations de sa vie.

PLAÇONS-LE d'abord dans cet état que le monde nomme prospérité; supposons qu'il jouit d'une douce aisance; accordons même que tous les avantages temporels sont maintenant son partage, que le fleuve de sa vie coule dans un lit paisible, et que rien ne trouble la limpidité de ses eaux. On pensera peut-être que le sentiment de la présence de Dieu n'exerce sur lui d'autre influence que de lui inspirer la tempérance, et de le soustraire aux désordres inhérens à un état prospère. Voilà sans doute un précieux résultat; cette modération contribue même efficacement à la vraie jouissance de tout ce que la vie offre d'agréable. Mais la présence de Dieu ne borne point là ses salutaires influences. Non-seulement elle préserve de tout danger la vertu de l'homme de bien, lorsqu'il est environné des tentations du plaisir, mais elle lui garantit une félicité durable; elle le doue même d'une grâce particulière qu'elle refuse à celui qui ne voit point l'Eternel devant lui. Celui-ci

n'aperçoit, dans les affaires de ce monde, qu'une perpétuelle fluctuation, qu'une vicissitude d'événemens successifs. Il se sent environné de causes inconnues, qui travaillent en secret à sa destruction. Il ne peut s'empêcher de contempler, levé sur sa tête coupable, le bras irrésistible de cette Providence dont il ne chercha jamais à suspendre les coups ou à calmer l'indignation. Mais celui qui, dans les jours de la prospérité, habite avec Dieu, sent son cœur soulagé de ces alarmantes sollicitudes. Tous les biens dont il jouit, il les attribue à la générosité de cet ami, de ce protecteur, auprès duquel il se trouve sans cesse placé. Tout l'invite à s'approcher de lui, à le prendre à témoin de la reconnaissance avec laquelle il reçoit ses bienfaits, et des efforts qu'il multiplie pour en faire un emploi convenable. Il est plein de confiance en ce Dieu qu'il adore. Il sait qu'il ne l'abandonnera jamais; que cette intarissable bonté qui l'a comblé de tant de faveurs, n'interrompra, dans aucun tems, le cours de ses bénédictions; et s'il n'ose se flatter qu'il le mettra à l'abri de toutes les vicissitudes du monde, il espère, du moins, que quand il l'y exposera, son Père céleste ouvrira devant

lui les intarissables trésors de ses consolations et de ses félicités.

Ajoutons que les plaisirs purs qu'il goûte ici-bas sont considérablement augmentés par la présence du Dieu de bonté qui les lui accorde. La reconnaissance, ce délicieux sentiment qu'inspire le bienfaiteur, s'identifie avec la jouissance du bienfait. Tandis que l'homme qui ne vit que pour le monde, n'aperçoit, sur toute la face de la nature, qu'un vaste et irrégulier mécanisme, et dans les affaires humaines qu'une succession confuse d'événemens fortuits, celui qui voit Dieu par-tout, contemple la nature sous l'aspect le plus magnifique. Toutes ses révolutions s'animent, s'embellissent à ses yeux. De là, cette variété de sensations agréables, qui remplissent ses heures solitaires, et auxquelles sa prospérité extérieure n'ajoute aucune satisfaction. Dans les scènes ravissantes de la nature, il contemple la bienfaisance de son Auteur. Dans ses sublimes tableaux, il admire sa majesté. Dans ses objets terribles et solennels, il adore son pouvoir. Ce monde est pour lui comme un temple majestueux. Il voit la nature entière brûler, sur mille autels, un encens de louanges et d'adorations à la gloire de son divin Créateur.

Ah! comme ces idées exaltent son ame ;
comme elles l'ennoblissent ; quel lustre elles
ajoutent à l'éclat de sa prospérité!

NE nous bornions cependant pas à considérer l'homme de bien dans la prospérité, et supposons qu'il est maintenant plongé dans la douleur. Car s'il lui est donné de goûter quelques-unes des douceurs de la félicité, il n'est que trop certain que l'affliction deviendra aujourd'hui ou demain son funeste partage. L'affliction forme une partie de l'épreuve à laquelle la vertu est soumise. Elle est, d'une manière ou d'une autre, le partage de toute l'humanité. Mais, dans ces pénibles situations, il n'existe aucun soulagement comparable à celui que l'homme saint et vertueux puise dans la persuasion que Dieu est continuellement auprès de lui.

Est-il jeté, par exemple, dans une condition obscure, sans ami qui daigne le secourir, sans consolateur qui prenne part à son infortune et cherche à en alléger le poids, il jouit de la satisfaction de penser que si les hommes le négligent, son Dieu ne l'oublie point. Quelle que soit son obscurité, il sait que le Tout-Puissant, loin de

le regarder avec mépris, lui a assigné une place dans l'infinie succession des êtres qu'il a créés. Il est pauvre, mais il n'est pas moins encouragé que le riche à élever les yeux vers le ciel et à s'écrier : *ô Dieu! je suis continuellement auprès de toi. Tu me prends par la main droite.* Oui, l'Être suprême honore tous les hommes de sa gracieuse présence; et sans avoir égard ni au rang ni à la fortune, il se communique également à tous ceux qui sont intègres et vertueux. Semblable au soleil, sa glorieuse image, il éclaire de ses rayons bienfaisans l'humble chaumière du pauvre comme le superbe palais des rois. Tous ces vains titres qu'imagina l'orgueil pour établir des distinctions entre les hommes, disparaissent en la présence du Maître souverain des cieux et de la terre. Devant lui tous les rangs prennent le même niveau. Le riche, le pauvre se rencontrent; ils n'obtiennent à ses yeux d'autre préférence que celles que méritent les qualités du cœur et la pureté des intentions. Combien ce sentiment place le pauvre au-dessus du mépris! comme il soutient son courage, lorsqu'il est prêt à s'abattre! et quelle dignité il répand sur les fonctions qu'il est appelé à exercer! Celles-ci

peuvent paraître méprisables , lorsqu'elles sont appréciées par un monde inconsideré. Mais , comme elles sont ennoblies lorsque la vertu préside à leur exécution ; et combien ne sont-elles pas respectables , puisque l'auguste témoin honore le pauvre de sa divine approbation ! Il peut soutenir avec indifférence les mépris de l'orgueilleux , tant qu'il demeure persuadé que celui qui est plus grand que le plus grand de l'Univers , l'honore de ses regards protecteurs. Il est heureux dans sa modeste demeure , parce qu'il sait que Dieu l'habite avec lui. La présence divine l'égaie dans la retraite la plus solitaire ; elle l'accompagne dans les régions les plus éloignées de la terre ; et s'il est condamné à l'exil , s'il est séparé de tous ses amis , s'il est obligé de *fuir dans les parties les plus éloignées de la mer*, là même, *la main de Dieu le conduit ; là, sa droite le saisit* (a). Peu lui importe d'être délaissé par ses compagnons , par ses amis ; il ne se croit point abandonné , puisqu'il peut s'écrier : *Je suis continuellement avec Dieu.*

MAIS en vain le serviteur de Dieu s'élève-t-il au-dessus de la misère et de l'obscurité ,

(a) Ps. 139. 9. 10.

la calomnie et la censure du monde deviennent souvent son partage. Ses bonnes intentions peuvent être malignement interprétées, et son caractère injustement défiguré; aux outrages publics de ses ennemis peuvent se joindre les mauvais procédés de ses amis, encore bien plus amers à son ame. Dans cette situation, le cœur profondément blessé, et sans moyens, peut-être, de faire éclater son innocence, à qui aura-t-il recours pour se justifier? à qui en appellera-t-il du jugement des hommes, sinon à ce Dieu, qui est sans cesse auprès de lui et qui lit dans le fond de son ame? Combien de fois l'innocence accablée par l'injustice et l'oppression des hommes, se voit-elle enlever toutes ses consolations temporelles? Mais qu'elle se rassure, il lui reste encore celle-ci: « Dieu est mon témoin; Dieu est mon vengeur. Il connaît les angoisses de mon cœur » et il va mettre un terme à mes maux. » Une bonne conscience est sans doute en elle-même une puissante consolation. Mais Dieu est le maître de notre conscience; et ce n'est que quand elle est unie au sentiment de la présence de Dieu et de son approbation, qu'elle devient pour l'ame un principe de vie, et qu'elle la fortifie au milieu

des plus grands découragemens. C'est ainsi que l'homme vertueux se rend entièrement indépendant et des louanges du monde et de ses censures. Quand il est exposé aux amers reproches que Job essayait de ses amis qui le jugeaient si mal, il n'en est nullement affecté, s'il peut dire avec ce saint homme : *Voilà, j'ai maintenant mon témoin dans les Cieux, mon témoin est dans les lieux élevés (a)*. Il ne fait point un pompeux étalage de ses bonnes œuvres. Peu lui importe même que le monde les connaisse ou les ignore. Il lui suffit de savoir que son Père qui est dans le Ciel les voit en secret, que ses prières et ses aumônes sont montées devant lui et qu'il s'en est souvenu. Pour moi, dit-il avec l'apôtre, je me soucie fort peu d'être jugé par vous ou par aucun jugement des hommes ; mais celui qui me juge, c'est le Seigneur. Il manifestera ma justice comme la clarté, et mon bon droit comme le milieu du jour (b). Dans la conscience de son intégrité, il regarde avec indifférence et comme d'une région fort élevée, l'amère censure d'un monde ignorant et corrompu. La certitude qu'il est constamment avec Dieu répand dans son ame un calme sacré, que les plus

(a) Job xvi. 19. (b) 1 Cor. iv. 3. 4.

injustes reproches ne sauraient troubler. Placé sous la protection d'un Témoin si auguste, si vénérable, bientôt les clameurs du monde s'évanouissent, bientôt elles sont étouffées comme le murmure d'une tempête qui éclate fort au loin.

SUPPOSONS enfin que l'homme de bien est parvenu à garantir son caractère de tout reproche ; plaçons-le dans l'opulence ; ajoutons qu'il jouit d'une distinction justement acquise : tous ces avantages le mettent-il à l'abri des inquiétudes et du malheur ? Peut-être son cœur est-il déchiré par de secrets chagrins ; peut-être s'abreuve-t-il en silence de larmes et d'amertumes ; peut-être éprouve-t-il toutes les étreintes d'une maladie dangereuse ; peut-être s'aperçoit-il que sa dépouille terrestre tombe insensiblement en poussière ; peut-être est-il privé de ces parens, de ces amis qui faisaient sa plus douce consolation ; peut-être est-il appelé à leur dire incessamment un éternel adieu ? Au milieu de ces déchirantes vicissitudes de la vie humaine, il lui reste la plus puissante des consolations ; c'est la certitude de la présence d'un *Protecteur* tendre et vigilant, qui connaît parfaitement

et son état actuel et les chagrins qui en sont inséparables. *C'est à lui que j'adresse ma plainte, dit le Psalmiste. J'expose ma détresse en sa présence. Je considérais à ma droite et je regardais; mais il n'y avait personne qui me reconnût : tout refuge me manquait, et personne n'avait soin de mon ame. Eternel, j'ai crié à toi, je t'ai dit : tu es ma retraite. Quand mon esprit tombait en défaillance, alors tu as connu mon sentier (a).*

Personne n'ignore qu'il est un moyen d'adoucir les peines et les angoisses de l'ame; c'est de les épancher dans le sein d'un fidèle ami. Mais à qui sommes-nous le plus encouragés à faire ces communications? à qui pouvons-nous recourir avec plus de confiance pour obtenir les consolations de l'amitié, qu'à ce Dieu qui *abonde en miséricordes* comme en amour? Peut-être n'avons-nous sur cette terre aucun ami auquel nous puissions confier nos peines; peut-être encore les termes nous manquent-ils pour les exprimer. Mais Dieu sonde tous les cœurs; il entend toutes les prières. C'est un témoin constamment attentif aux secrètes angoisses de l'ame. Les soupirs qui s'exhalent d'un cœur oppressé ne sont

(a) Ps. CXLII. 2. et suiv.

peut-être entendus par aucune oreille humaine ; mais chacun d'eux s'élève jusqu'à son trône. Comme il *connait notre constitution*, il se rappelle *que nous ne sommes que poussière* : et c'est ainsi que la lumière sort des ténèbres pour éclairer l'homme droit. Il est donc naturel que nous espérons que cet Être bienfaisant aura pitié de nous, *comme un père a compassion de ses enfans* ; et qu'au milieu des afflictions que nos circonstances rendent inévitables, il nous enverra *des secours du haut de son sanctuaire*. Environnés de la présence de ce Protecteur aussi miséricordieux que puissant, ne dites donc jamais, hommes de bien, que vous êtes abandonnés à vous-mêmes dans cette vallée de larmes, condamnés à soutenir seuls et sans appui tout le poids de la misère humaine. Dans les jours des ténèbres, comme dans ceux de la lumière, Dieu est auprès de vous. Lors même que vous seriez *dans la vallée de l'ombre de la mort*, où aucun ami, aucun consolateur ne pourra venir vous soulager, il est encore avec vous ; et fussiez-vous relégués aux derniers confins de la nature humaine, *le bâton et la houlette du Berger d'Israël vous soutiendront*.

TELS sont les avantages que les gens de bien puisent dans le sentiment habituel de la présence Divine ; et combien ne sont-ils pas au-dessus de la froide énumération que nous venons de vous présenter ! Cette persuasion anime , elle fortifie leur vertu. Elle donne un nouvel éclat à leur prospérité ; et sous quelques formes que le malheur se présente à eux , elle les soutient , les console. — Quel puissant argument en faveur d'une solide piété et d'une conduite irréprochable ! Beaucoup de gens regardent sans doute ces considérations comme purement idéales et chimériques ; ils pensent même qu'elles ne sauraient exercer quelque influence que sur les imaginations exaltées et les cœurs disposés à l'enthousiasme. Nous devons l'avouer : au milieu des embarras et du tumulte du monde , il est difficile de présenter les sentimens religieux sous un jour assez frappant , pour qu'ils fassent une forte impression sur l'ame. Pour produire ces effets , il faut toute la puissance d'un esprit intelligent et sensible ; et ces qualités ne sont pas l'apanage du commun des hommes. La multitude ne réfléchit point. Elle ne voit de réel que ce qui frappe ses sens ; ce qui est invisible à ses yeux , est pour elle

comme s'il n'avait aucune existence. Mais qu'est-ce qui l'autorise à mesurer l'intelligence des autres sur la grossièreté de la sienne? En vain affecte-t-elle de regarder toutes les considérations résultant du sentiment de la présence Divine, comme les rêveries d'un esprit visionnaire et enthousiaste, on peut démontrer jusqu'à l'évidence que cette vérité est fondée sur les principes les plus solides et les plus sacrés. Elle est du ressort non-seulement de la religion révélée, mais encore de la religion naturelle. Contester sa réalité, c'est nier, *en même tems*, et que Dieu existe et qu'il gouverne l'Univers par sa providence. Car, si Dieu existe, il doit remplir de sa présence tout le monde qu'il a créé, afin de le soumettre à sa vigilante inspection. Il doit connaître ce qui se passe dans toute son étendue. Il doit sur-tout lire dans les cœurs, puisqu'il les a faits, et qu'il doit les juger un jour. La toute présence Divine : voilà l'attribut de son essence le plus nécessaire à l'administration de l'Univers. Toutes les religions l'ont professé d'une voix unanime. Toutes les nations l'ont admis. Toutes les sociétés en appellent à lui dans la solennité du serment destiné à terminer les différens. Et, puisque cet

76 *Sentiment de la présence Divine:*

attribut est regardé comme inhérent à la nature divine, toutes les conséquences que nous avons indiquées en découlent pleinement et naturellement. L'homme vertueux est donc bien fondé à s'écrier, avec le Roi Prophète : *O Éternel, je suis continuellement avec toi !*

SERMON IV.

SUR LA SENSIBILITÉ.

ROM. XII. 15.

Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie , et pleurez avec ceux qui pleurent.

CET esprit de perfection qui distingue si éminemment le Christianisme, brille du plus vif éclat, dans le soin qu'il prend de diriger le cœur de l'homme vers l'amour et l'observation de tous les devoirs de la vie sociale. Ce caractère présente même une des preuves les plus évidentes de sa céleste origine. En effet, une doctrine qui procède du Père des miséricordes, doit essentiellement respirer la bienveillance et

l'amour fraternel. Tel est le but des deux exhortations que renferme notre texte : *Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent.* L'une a pour objet d'augmenter le bonheur de notre prochain, l'autre, d'adoucir l'amertume de ses chagrins. Sont-elles réunies, elles nous disposent à prendre une vive part à tout ce qui intéresse nos frères, à sentir ce qu'ils sentent, à partager et leurs joies et leurs peines. C'est cette qualité du cœur que nous désignons sous le nom de *sensibilité* ; mot que toutes les bouches prononcent dans ces tems modernes ; vertu que chacun affecte de posséder ; sentiment aussi aimable en lui-même que digne d'estime, mais dont on abuse tant, dont on prend si aisément les dehors, dont on se sert comme d'un masque pour cacher, tantôt une humeur capricieuse, tantôt un égoïsme révoltant. Pour dissiper ces funestes illusions, recherchons d'abord la nature de la vraie sensibilité ; considérons ensuite ses avantages ; et terminons ce discours par le tableau de l'abus qu'on fait de ce sentiment et des fausses apparences dont on parvient si aisément à le revêtir.

LA constitution originelle de notre nature, cette admirable combinaison de nos affections particulières et de nos relations sociales, manifeste ici, comme dans tout ce qui compose notre essence morale, une profonde sagesse et une intarissable bonté. Chaque individu a été préposé par son Créateur pour prendre soin de lui-même et veiller à sa propre conservation. Il est mieux en état que tout autre de travailler efficacement à son bien-être, et d'éloigner tout ce qui pourrait lui nuire. Il était donc convenable, il était même nécessaire que l'amour de soi fût, dans chaque individu, l'instinct le plus actif, le plus puissant. Si nous étions condamnés à vivre dans la solitude et l'isolement, cet amour serait suffisant pour pourvoir à notre conservation et à notre félicité. Mais ce n'est point là notre véritable destination. Nous sommes placés au milieu d'un grand nombre d'êtres, dont la nature est semblable à la nôtre, et qui sont doués des mêmes facultés. Dans cette multitude d'individus rassemblés en société, si chacun n'aimait que lui, et ne s'occupait que de ses intérêts particuliers, le conflit perpétuel de l'amour personnel et des intérêts du prochain produirait une foule d'oppositions

et de calamités. Il était donc nécessaire de donner un contre-poids à l'amour personnel ; et Dieu l'a établi en nous inspirant cet instinct social, cette douce bienveillance qui nous arrachent, pour ainsi dire, à nous-mêmes, pour nous porter à travailler au bien-être de nos semblables. La force de cet instinct est en général proportionnée à l'influence qu'il exerce sur le bonheur social. Aussi cette sensibilité qui nous dispose à *pleurer avec ceux qui pleurent*, est-elle plus puissante que celle qui nous engage à être dans *la joie avec ceux qui sont dans la joie* ; pourquoi ? parce que celui qui gémit sous le poids du malheur a un besoin beaucoup plus pressant de notre commisération et de nos secours, que celui qui est environné de toutes les jouissances de la prospérité. Il était cependant nécessaire que dans chaque individu l'amour de soi conservât une grande supériorité, à cause de son extrême importance sur la conservation de son existence et l'amélioration de son bien-être. Mais comme l'homme n'est que trop disposé à porter à l'excès ce sentiment ; comme loin de le conduire au but qu'il se propose, cet amour personnel parviendrait ou à occuper toute son attention,

ou à l'entraîner à des excès criminels, la perfection de sa nature demande qu'il existe un exact équilibre entre ces principes sociaux qui, tempérant la force de ses affections personnelles, les rendent également utiles à lui-même et à ceux avec lesquels il vit en société. C'est sur ce fondement que sont établis la perfection et les avantages de cette sensibilité que nous vous recommandons aujourd'hui.

QU'ELLE constitue une partie essentielle du caractère du vrai chrétien, c'est ce qu'on ne saurait révoquer en doute. Non-seulement les paroles de notre texte expriment formellement ce sentiment; mais le Nouveau Testament est plein de passages qui nous enjoignent de le cultiver avec le plus grand soin. *Comme nous sommes tous un même corps, et les membres les uns des autres, il nous recommande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, de ne pas regarder seulement à notre intérêt particulier, mais d'avoir aussi égard à celui de notre prochain; d'être remplis de compassion, nous aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux, portant les fardeaux les uns des autres, et accomplissant ainsi la*

loi de Jésus-Christ (a). Les dispositions opposées à la sensibilité sont la cruauté et la dureté du cœur, l'amour excessif du monde et un attachement exclusif à nos intérêts temporels; et l'on conviendra que ces vices sont directement opposés au caractère du fidèle chrétien. Les hommes, même les plus vertueux, n'éprouvent qu'un degré de sensibilité proportionné à la chaleur constitutive de leurs affections. Tous ne reçoivent pas de la nature la même délicatesse, la même énergie de sentiment. Le cœur de l'un s'émeut plus facilement; il épanche, avec plus de promptitude que l'autre, les douces émotions qu'il éprouve. Mais quiconque aspire au titre d'homme de bien, doit être disposé à la plus douce compassion, à la plus active bienveillance. Il doit éprouver au dedans de lui quelque chose qui l'entraîne à sentir, en quelque sorte, avec le cœur d'un frère; et lorsqu'il voit un de ses semblables couler des jours heureux ou gémir sous le poids de l'affliction, il doit mettre ses émotions à l'unisson de celles de son frère. Voilà l'état de son ame lorsqu'il *est dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et qu'il*

(a) Ephés. iv. 25. Luc x. 27. Philip. ii. 4. 1 Pierre iii. 8. Galat. iv. 2.

pleure avec ceux qui pleurent. Combien cette disposition contribue à la perfection de notre nature ; c'est ce que nous apprend celui qui la porta au degré le plus éminent. Quand Notre Seigneur Jésus vint au tombeau de Lazare, de cet ami que son cœur chérissait tant ; quand il vit ses parens plongés dans le deuil et l'affliction, toutes les impressions de leur douleur passèrent soudain dans son ame : *il frémit en lui-même, il fut ému.* Il n'ignorait point qu'il allait tarir la source de leurs larmes, en rappelant Lazare à la vie. Cependant, témoin de leur profonde tristesse, son cœur sympathisa avec le leur ; Jésus s'unit à ces fidèles amis qui déploraient la mort prématurée de Lazare : *Jésus pleura* (a).

II. CONSIDÉRONS en second lieu les heureux effets de cette vertueuse sensibilité sur notre caractère et sur notre état, et présentons-la sous deux points de vue : son influence sur notre conduite morale, et son influence sur notre bonheur personnel.

EN premier lieu, cette vertu contribue puissamment à l'accomplissement de tous nos

(a) Jean xi. 35.

devoirs relatifs et sociaux. Si nous ne les observons pas, loin de rencontrer ni douceur ni sécurité dans la société de nos semblables, nous ne formerons que des hordes de sauvages se harassant, se combattant sans cesse les uns les autres. Il est donc absolument nécessaire que les grands devoirs de la vie sociale soient remplis avec exactitude. Il faut que les hommes s'unissent par une active coopération et par des secours réciproques. Cette vérité est généralement reconnue. Mais on peut être conduit à l'observation de ces devoirs par des principes différens, et même par des voies opposées. On les pratique souvent par bienséance et par respect pour son caractère. On le fait encore par crainte ou par intérêt; il arrive même qu'on ne témoigne de l'affection que dans l'espoir d'une juste réciprocité. Alors on peut conserver les dehors d'une conduite régulière. Mais tous les hommes sont d'accord sur ce point : que quand la seule contrainte conduit à l'observation des devoirs d'une bonté factice, il ne faut attendre aucun avantage de leur accomplissement, il ne faut sur-tout leur attribuer qu'une très-faible importance.

D'autres remplissent ces devoirs par la

raison seule qu'ils leur sont prescrits. Dans ce nombre, nous plaçons ceux dont le cœur n'éprouve aucune chaleur, ou dont le caractère n'est mu que par un sordide intérêt. Mais effrayés par un sentiment religieux, et convaincus que Dieu leur a imposé l'obligation d'être bienfaisans, ils observent ces devoirs réciproques avec une régulière exactitude. Ils agissent d'après des principes sûrs et une conscience bien réglée. Jusqu'ici on ne peut rien leur reprocher ; ils méritent même des éloges. Ils rendent service à leurs amis ; ils secourent les pauvres ; ils sont justes envers tous les hommes. Mais quel plus noble caractère ne présentent pas les mêmes actions, et qu'il est supérieur l'éclat dont elles brillent, quand elles ont pour mobile la sensibilité d'un cœur plein d'affection pour ses semblables ! Si vous n'êtes point embrasés du feu divin de la charité, fussiez-vous d'ailleurs animés par le principe le plus respectable, vous n'irez point au-delà de ce qu'il vous prescrira rigoureusement, vous n'avancerez dans les voies de l'amour fraternel qu'à pas tardifs et forcés. Et comme ce sera la justice qui vous donnera cette impulsion plutôt que la générosité, vous regarderez comme une tâche pénible ce

devoir que vous prescrit votre conscience. Tandis que si vous êtes déterminés par une vertueuse sensibilité, tous les devoirs de la bienfaisance deviennent pour vous un véritable plaisir. Vous donnez, vous soulagez, vous consolez, non parce que vous êtes obligés de le faire, mais parce que votre cœur éprouverait une grande peine à le refuser. Les plus petits dons que vous distribuez acquièrent une grande valeur, quand l'affection du bienfaiteur est empreinte sur le bienfait. Alors vous parlez selon votre cœur; et l'expression d'un bon cœur est bien plus éloquente que tout ce que la libéralité peut offrir de plus généreux. Un affectueux *sourire*, un *signe* même d'approbation, parviennent aisément à réjouir le cœur humble et à relever celui que le malheur réduit à l'abjection. Que de consolations, en effet, le regard d'une tendre sympathie ou la larme qui coule involontairement de nos yeux, ne répandent-ils pas dans l'ame de l'infortuné? Combien cette douce correspondance des cœurs rend plus avantageux l'accomplissement des grands devoirs qui nous lient à nos semblables; combien elle jette d'agrément sur leur exécution! De la vraie sensibilité découlent mille bons offices;

ils paraissent peu considérables en eux-mêmes; mais ils influent très-efficacement sur la félicité de notre prochain : néanmoins ils échappent tout-à-fait à l'observation de cet homme froid et insensible, que la dureté de ses manières rend insupportable, même quand il fait du bien. De quel bonheur le genre humain ne jouirait-il pas, si cette disposition à la tendresse réciproque exerçait dans le monde un empire plus puissant ! Combien la vertu, la félicité publique seraient augmentées, si les hommes étaient toujours disposés à *se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et à pleurer avec ceux qui pleurent !*

CETTE aimable disposition à la bienveillance ne se borne pas à exercer l'influence la plus puissante sur la vertu et le bonheur en général ; elle produit encore les plus heureux effets sur le bonheur de celui qu'elle anime, et sur les divers plaisirs dont elle inonde son ame. Est-il riche, puissant, élevé en dignités, la sensibilité multiplie ses jouissances, soit qu'il soulage les besoins de ses subordonnés, soit qu'il augmente leur bien-être. Est-il privé de ces avantages, toutes les douceurs que goûtent ceux qui s'en rendent dignes,

il se les approprie en quelque sorte, il s'identifie avec le bonheur qui est leur partage. Contemple-t-il la nature, elle lui offre des jouissances que l'homme insensible ne connut jamais. Admire-t-il l'inépuisable bonté répandue dans tout l'Univers, son cœur se dilate à la pensée de la multitude des êtres qui participent à cette abondance, à cette félicité. Voit-il les travaux de ses frères près d'atteindre au succès ; voit-il sa patrie fleurir par ses richesses, son industrie et les bénédictions de la paix ; voit-il le printemps, brillant du plus vif éclat, revivifier *la face de la nature morte et stérile* ; voit-il l'été couvrir les champs de riches moissons, et l'automne mûrir les fruits dont les arbres sont chargés ; son ame reconnaissante s'élançe jusqu'au Père bienfaisant de tous les hommes ; elle se réjouit de la félicité générale.

On objectera peut-être que cette sensibilité ouvre le cœur à toutes les blessures auxquelles l'exposent les nombreuses calamités qui affligent cette terre, et qu'elle le soumet à des souffrances d'autant plus pénibles, qu'il partage alors toutes les souffrances de l'amitié, aussi bien que toutes ses joies. Sans doute,

l'homme sensible verse des larmes ; mais la tendre mélancolie qu'inspire cette sympathie est accompagnée d'un sentiment que ceux qu'il anime ne changeraient point contre toutes les jouissances de l'égoïsme. Le cœur est-il ébranlé dans ses plus tendres affections ; éprouve-t-il une des angoisses que cette vertu fait naître dans l'ame, il sent en même tems un charme secret, mais indéfinissable, adoucir cette pénible émotion ; il goûte une sorte de joie au milieu même de sa tristesse ; de sorte que les peines que lui causent sa sensibilité sont bien balancées par les plaisirs qui émanent de la même source. D'ailleurs, la sensibilité donne un noble essor à nos facultés morales, et une nouvelle délicatesse à toutes nos sensations. Elle augmente, il est vrai, notre susceptibilité pour quelques émotions pénibles ; mais aussi, celles qui sont agréables, elle les rend et plus vives et plus animées. L'égoïste parcourt avec langueur la sphère étroite de ses jouissances ; il ne s'attache fortement qu'à celles qui l'intéressent d'une manière spéciale ; et comme il est obligé de se repaître sans cesse des mêmes plaisirs, il ne tarde pas à les trouver insipides et fatigans. Mais l'homme

qu'une douce sensibilité conduit à toutes les vertus sociales, se place dans une sphère de félicité et plus vaste et plus sublime. Ses facultés sont plus souvent mises en jeu par d'actives et douces occupations. Chaque instant lui offre l'occasion de satisfaire ce penchant favori qui l'entraîne à travailler au bonheur de ses semblables, à adoucir les douleurs de celui qui souffre, à porter la consolation dans la maison de l'affligé. La cordialité de ses affections lui présente mille charmes, mille jouissances, dans les événements de la vie domestique, dans l'exercice de ses devoirs réciproques, dans son commerce avec ses frères. L'image, la description même d'un bonheur innocent, répandent dans son cœur les plus pures délices. Tout ce qui exprime la bonté, l'affection, l'élève à une douce sympathie, bien qu'il n'en soit pas l'objet immédiat. Vit-il dans un cercle d'heureux amis, son bonheur n'est pas moins grand que le leur. Il habite un monde bien supérieur à celui de l'égoïste. Il possède un nouveau sens, à l'aide duquel il contemple des objets que l'homme insensible ne saurait même apercevoir. Aussi, ses jouissances ne sont-elles pas de la nature de celles qui ne font qu'effleurer la surface

de l'ame. Elles pénètrent jusqu'au fond de son cœur, elles le dilatent et l'élèvent, elles le purifient et l'ennoblissent, elles ajoutent enfin aux délicieuses émotions du sentiment, la noble conscience de la vertu. Enfans des hommes, formés par la nature et par la religion, pour sentir, pour aimer comme des frères! jusques à quand vous tiendrez-vous séparés les uns des autres par de folles jalousies et de futiles rivalités, tandis que vous pourriez goûter une si douce joie en vivant dans une sincère union? Jusques à quand chercherez-vous la félicité dans les seules jouissances de l'égoïsme? Jusques à quand négligerez-vous de la puiser dans ces sources si pures et si saintes, d'où émanent toutes les tendres affections dont le cœur est susceptible?

III. APRÈS avoir exposé la nature de la vraie sensibilité, et développé ses avantages, dévoilons quelques-unes de ses illusions, et signalons l'abus qu'en font ceux qui la bornent à une vaine apparence.

Si les siècles modernes peuvent s'enorgueillir de quelque perfectionnement moral, c'est principalement sous le rapport des sentimens d'humanité. Sans doute il règne

encore beaucoup d'égoïsme parmi nous; mais la sensibilité est la vertu favorite et distinctive de notre siècle. Elle exerce une puissante influence sur les mœurs publiques et sur le bonheur des diverses classes de la société. Elle a étouffé le feu de la persécution; elle a tempéré les horreurs de la guerre; et l'homme aurait aujourd'hui honte de lui-même, il rougirait bien plus qu'autrefois, s'il se conduisait avec la barbarie d'un sauvage à l'égard de ses semblables. La sensibilité est même devenue une qualité si estimable, qu'on emprunte souvent ses apparences, quand on n'en éprouve pas la réalité. Gardons-nous néanmoins de confondre l'aménité des manières avec la véritable sensibilité. Celle-ci tend, il est vrai, à les rendre plus douces, plus attrayantes; et lorsque la douceur procède d'une affection naturelle, elle est digne d'estime et d'amour. Mais c'est à l'école seule du monde qu'on peut apprendre l'art de régler ses manières extérieures; et souvent, trop souvent même, elles ne sont qu'un masque destiné à déguiser la dureté du cœur. Ces protestations de sensibilité, qu'on prodigue dans les occasions même les plus frivoles, qu'on unit à l'apparence d'une excessive douceur, qu'on

fortifie par la vaine, la ridicule exagération d'un langage sentimental, inspirent à l'homme franc et ouvert la défiance la mieux fondée. Il n'y voit avec raison que le pompeux étalage d'un caractère hypocrite. Tandis que des manières, en apparence négligées ou grossières, cachent souvent un cœur sensible et bienfaisant. La sensibilité est même si loin d'être incompatible avec la fermeté d'ame, que le vrai brave se montre, pour l'ordinaire, humain et généreux; tandis que l'homme faible, efféminé n'est susceptible d'aucune affection vigoureuse et habituelle.

COMME la sensibilité suppose une grande délicatesse dans les sentimens que nous inspirent nos semblables, ceux qui prétendent posséder cette vertu au degré le plus éminent, ne sont que trop disposés à exagérer cette délicatesse et à la porter au-delà de ses justes limites. Peut-être sont-ils incapables d'éprouver une amitié vive et désintéressée; cependant ils élèvent toutes leurs sensations à un tel degré de raffinement, ils se font des idées si extrêmes du sentiment qu'ils doivent inspirer à leurs amis, afin qu'il corresponde à celui qu'ils leur ont voué; ils

sont si vivement blessés , quand ceux-ci ne réalisent pas les idées chimériques qu'ils se forment d'une affection réciproque, qu'ils deviennent, pour tous ceux auxquels ils sont chers, une source intarissable d'inquiétudes et même de tourmens. De là , les injustes soupçons qu'ils entretiennent à leur égard ; de là , les plaintes sans fondement et les reproches amers de froideur et d'insensibilité qu'ils leur prodiguent ; de là , cette susceptibilité qui exagère avec une extrême promptitude les torts les plus légers. Examinant leurs amis avec un verre microscopique, les défauts qui ne présenteraient rien de difforme à un observateur moins exigeant, deviennent pour eux un objet désagréable et même dégoûtant. Si l'on sondait le fond de leur cœur, on n'y trouverait qu'un orgueil poussé à l'excès, que l'opinion d'eux-mêmes la plus exagérée. Voilà certainement une fausse sensibilité. Elle provient de ce qu'on substitue une délicatesse irascible et capricieuse à cette tendresse franche et naturelle, qui porte les hommes à regarder le prochain d'un œil d'indulgence ; et à lui pardonner en considération des faiblesses qui ternissent quelquefois l'éclat des plus aimables qualités.

D'AUTRES, sans porter la sensibilité à cet excès, se font un grand mérite de l'intérêt qu'ils prennent au bonheur de leurs semblables. Quoique leur sensibilité ne puisse présenter aucun avantage à ceux qui en sont les objets, ils pensent néanmoins qu'elle leur donne des droits à un généreux retour. C'est ce qui arrive souvent aux personnes qui possèdent un caractère fin et délié, qui tantôt les séduit elles-mêmes, tantôt fait concourir leur sensibilité à masquer leurs vues intéressées. Au contraire, celui qui est inspiré par une affection franche et cordiale, quand il s'identifie avec ses frères dans leurs joies et dans leurs douleurs, ne présume point qu'il acquière par là aucun titre à leurs récompenses. Il suit les nobles impulsions de son cœur; il obéit aux ordres de la nature, exactement comme la vigne produit des fruits en sa saison, comme d'une source pure jaillissent des eaux rafraîchissantes. Mais, aussitôt que la sensibilité allie à ces sentimens délicats et tendres des vues d'intérêt et des espérances de réciprocité, elle cesse d'être une vertu; elle ne donne plus que de faibles droits à l'estime et à l'affection de ceux qui l'inspirent.

Nous le supposons maintenant, notre sensibilité est complète et désintéressée. Mais ce n'est point une raison de croire qu'elle suffit pour rendre notre caractère irréprochable. Elle nous dispose, il est vrai, à l'accomplissement de beaucoup de devoirs ; elle nous environne de nombreux, d'innocens plaisirs ; elle nous recommande à la protection divine et à la bienveillance de nos frères. Mais jusqu'ici ce sentiment ne ressemble que trop à de l'instinct ; il ne forme même qu'un caractère imparfait. Pour qu'une vertu soit complète, il faut qu'elle soit d'une nature plus sublime, plus excellente. Elle exige de la sensibilité, un bon naturel, de bienveillantes affections ; ces qualités constituent même son essence. Elle va plus loin : elle veut que ces dispositions soient fortifiées par de solides principes ; elle demande qu'elles soient soutenues par la justice, la tempérance, la grandeur d'ame, et toutes les autres qualités propres à régler convenablement notre conduite dans les situations les plus critiques de la vie.

Il n'est que trop possible qu'un homme possède au premier degré ces affections douces et aimantes, et qu'il soit en même tems entraîné aux excès les plus criminels

par la fougue de ses passions, ou son amour extrême pour le plaisir. Il n'est aucun de nous qui ne se vante de posséder cette vertu sous quelqu'une de ses formes, et qui ne s'attribue cette qualité, puisqu'elle peut le rendre estimable, soit à ses propres yeux, soit à ceux de ses semblables. C'est pourquoi il est si commun de voir un grand nombre d'hommes, sur-tout dans les classes les plus élevées de la société, louer sans mesure leur sensibilité, quoiqu'elle soit certainement de l'espèce la plus méprisable. Ils s'attendrissent à l'aspect de la misère, lorsqu'elle frappe fortement leurs regards. Souvent même une pathétique description les affecte-t-elle péniblement. Ils éprouvent une plus vive douleur au récit d'un malheur de pure imagination, que d'une infortune réelle. Les larmes qu'ils répandent alors, ils les considèrent comme des preuves incontestables d'une grande sensibilité. Ils s'applaudissent de la bonté de leur cœur; ils finissent même par se persuader que des sentimens si affectueux ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu. Toutefois ces émotions sont si passagères, qu'elles n'exercent qu'une légère influence sur leur conduite. Elles ne produisent que peu de bonnes actions; peut-

être même aucune. A peine ont-ils versé des larmes amères à l'ouïe d'un événement tragique, qu'on les voit disposés à étendre une main d'oppression sur le malheureux, à dissiper une fortune injustement acquise, ou à se plonger dans un torrent de criminels plaisirs. Leur sensibilité factice n'offre que les dehors trompeurs de cette excellente vertu ; elle ne les autorise donc nullement à concevoir une opinion trop favorable d'eux-mêmes. Il en résulte que quand nous voulons connaître le véritable caractère d'un homme, nous ne devons pas seulement nous attacher à découvrir s'il est fort sensible, mais si sa sensibilité le conduit à faire beaucoup de bien.

TERMINONS ce discours par cette observation, que la sensibilité, quand elle est naturelle et pure, présente la plus intime liaison avec la piété. Cette chaleur des affections et cette tendresse du cœur qui portent les hommes à sympathiser avec leurs frères, à partager et leurs joies et leurs chagrins, les disposent naturellement à s'attendrir au souvenir de la bonté de Dieu, à s'enflammer d'admiration pour sa suprême majesté, à entonner des hymnes de louanges

et d'adoration en l'honneur de cet Être excellent qui appelle toutes ses créatures au bonheur, et de ce charitable Sauveur qui *a compati à nos maux, qui a été aussi un homme de douleur, qui sait de quoi nous sommes faits, et qui, ayant été éprouvé lui-même par ses souffrances, est disposé à secourir ceux qui sont affligés.* Celui qui se vante d'une exquise sensibilité à l'égard des hommes, sans en manifester aucune pour les sublimes objets de la religion; celui qui n'a point de cœur pour admirer, pour adorer le Père bienfaisant de cet Univers, et le Christ dont le sang innocent a coulé pour la rédemption de ses péchés, permet qu'on doute de la sincérité, de la délicatesse de sa sensibilité. Il autorise à soupçonner qu'il existe dans son cœur quelque repli secret qui recèle une criminelle dépravation, une dureté naturelle, une froide indifférence, et que ces vices souillent son caractère. — Etudions-nous donc à réunir en un seul faisceau toutes les vertus chrétiennes, et à en composer un tout vraiment digne de son divin Auteur. Que notre bonté soit constante et uniforme. Soyons justes et intègres, en même tems qu'affables et miséricordieux. Soyons à la fois pieux à l'égard

de notre Bienfaiteur suprême, et sensibles aux maux de notre prochain. Conjurons celui qui a formé nos cœurs de les remplir des plus généreuses dispositions; de rectifier leurs erreurs; de les rendre, en un mot, l'heureux séjour de l'intégrité personnelle et de la tendresse sociale, de la justice, de la bienveillance et de la solide dévotion.

SERMON V.

SUR LA FERMETÉ D'AME.

Ps. xxvii. 3.

Quand toute une armée camperait devant moi, mon cœur ne serait point effrayé.

Ce monde est une région hérissée de dangers; nul de ses habitans ne peut se mettre entièrement à l'abri de leurs atteintes. En vain notre tranquillité paraît-elle établie sur un fondement solide; en vain n'avons-nous aucune raison d'appréhender qu'une armée, dans le sens littéral de notre texte, vienne camper devant nous, il n'existe pas un seul mortel qui n'ait quelque péril à redouter. Les richesses se font souvent

des ailes et s'envolent. Il ne faut qu'un instant pour ruiner à jamais la plus vigoureuse santé. Cette famille maintenant si florissante, un cruel revers peut la plonger dans la misère et la douleur. Notre sécurité est si souvent trompeuse, qu'il suffit d'un léger échec pour dissiper ses prestiges. En ce moment notre horizon présente un aspect calme et serein; mais un léger nuage que nos yeux n'avaient point aperçu, s'annonce dans le lointain, il grossit, la tempête fermente dans son sein, la foudre éclate, elle fond sur nos têtes. Telle est la véritable situation de l'homme tant qu'il habite sur cette terre. Et s'il se flattait de former une exception à cette règle générale, on ne pourrait attribuer qu'à sa folie les jouissances qu'il goûterait dans ce chimérique paradis.

Dans cette situation, quelle est la qualité que nous devons essentiellement rechercher? C'est la constance ou la fermeté d'ame; et nous voyons dans notre texte que le Roi-Prophète possédait cette disposition à un éminent degré. C'est à juste titre que la force d'ame a été rangée, par les anciens philosophes, dans la classe des vertus les plus sublimes. Elle est en effet une des colonnes sur lesquelles sont assises toutes les autres vertus, et nous

devons nous efforcer de l'acquérir, si nous voulons remplir avec fidélité les devoirs qui nous sont imposés sur cette terre. Voilà l'armure qui rendra notre ame invulnérable lorsqu'elle sera appelée à combattre les tentations qui l'assaillent, et les dangers qui la menacent dans la carrière de la vie. Gardons-nous, au reste, d'attribuer cette qualité à notre constitution physique, à notre force nerveuse, à la vigueur de nos esprits animaux. Nous avouons que ces dispositions peuvent influer sur notre caractère : mais l'expérience nous démontre que nous pouvons sur-tout acquérir la fermeté de l'ame en adoptant de bons principes, et la fortifier en faisant un sage emploi de nos facultés intellectuelles. Ce n'est même que quand nous l'avons obtenue et consolidée par ces moyens moraux, qu'elle devient digne du nom de vertu. La fermeté est opposée à la faiblesse et à la timidité, à l'inconstance et à l'irrésolution. Elle est placée, comme toutes les autres vertus, à une égale distance et d'une imprudente témérité et d'une crainte pusillanime. Quels sont ses avantages; quels sont les principes sur lesquels elle doit reposer; quelles sont les considérations qui peuvent en faciliter l'exercice? C'est l'examen

de ces trois questions qui formera tout le plan de ce discours, pour l'exécution duquel nous sollicitons et les bénédictions de l'Esprit Saint, et les encouragemens de votre attention religieuse.

I. Nous nous convaincrons de la haute importance de la fermeté d'ame, si nous considérons combien elle influe et sur notre bonheur dans cette vie, et sur l'observation des devoirs qui nous y sont imposés.

L'homme dont l'ame est privée de fermeté ne saurait être heureux, puisqu'il ne peut jouir d'aucune tranquillité au milieu des mille et mille vicissitudes dont sa carrière est semée. Faible et pusillanime, il est en butte à de continuelles alarmes. Il réalise les dangers les plus éloignés; et la crainte d'en être atteint, le fait frissonner d'horreur. Il parcourt les vastes régions des possibles pour découvrir les maux qui peuvent le menacer. Souvent il en crée d'imaginaires; toujours il exagère ceux qui ne sont que trop réels. Semblable à cet homme qui, dans son délire, se voit sans cesse poursuivi par des spectres, sa faiblesse le rend incapable de jouir de la prospérité, même la plus solidement établie. Au premier choc

de l'adversité, il pâlit, il chancelle, il succombe. Loin de mettre à profit les ressources qui peuvent lui rester, plein de l'idée que tout est perdu pour lui, il s'abandonne à une lâche, à une indolente résignation. — La fermeté, au contraire, est la mère de la paix de l'ame; par elle, nous jouissons du présent sans inquiétude; par elle, nous envisageons dans le sein du calme, et le danger quand il s'approche, et les maux dont notre avenir est menacé. Elle ouvre notre cœur aux plus douces espérances; elle nous offre les plus abondantes ressources; elle nous permet de nous posséder nous-mêmes; elle nous rend vainqueurs de toutes les vicissitudes de la fortune. Pénétrez en effet dans le cœur de l'homme ferme, vous le trouverez plein de calme, de contentement, de magnanimité. Pénétrez dans le cœur de l'homme pusillanime, vous n'y verrez que confusion, qu'anxiété, que terreur. L'un est semblable à cette forteresse fondée sur le roc, qui brave le courroux des flots dont elle est environnée. L'autre peut être comparé à cette cabane placée sur le rivage de la mer, que chaque coup de vent ébranle, que chaque vague submerge.



AUTANT la fermeté d'ame est essentielle aux jouissances de la vie, autant elle influe sur l'accomplissement de nos devoirs les plus importans. L'homme pusillanime doit être l'esclave du monde, et il le devient réellement. Il règle sa conduite entière sur ses craintes ou sur ses espérances. Il sourit, il flatte, il trahit, suivant que sa sureté personnelle le commande à son ame vile et abjecte. Il est incapable d'exécuter, de concevoir même rien de noble, de généreux. Il n'a point assez de courage pour braver les clameurs de la multitude et les dédains de l'orgueilleuse puissance. La vanité de la faveur populaire ou les menaces de l'autorité suffisent pour ébranler ses résolutions les plus réfléchies. Il apprend au monde comment il faut s'y prendre pour le dominer. Il peut prétendre au titre d'homme à principes; mais dans toutes les occasions décisives, il fait voir que ces principes prétendus sont toujours subordonnés à ses convenances ou à sa conservation. — Qu'il est différent, celui que dirige une vertueuse fermeté! Il suit les inspirations de son cœur, sans être restreint par aucune des entraves qui captivent la timidité. S'est-il déterminé sur ce qu'il lui convient de faire, nulle menace

ne peut ébranler sa résolution, nul danger ne le fait pâlir d'effroi. Il se repose sur lui-même, soutenu par la conscience de sa dignité intérieure, et par la protection de son Dieu. Sans doute, cette disposition ne suffit point pour le garantir de toutes les faiblesses. Peut-être l'orgueil fascinera son ame; peut-être le plaisir séduira ses sens; peut-être une passion violente l'entraînera au-delà des limites de la modération. Mais du moins son cœur conservera un côté invulnérable; aucune crainte abjecte ne le plongera dans le gouffre du vice.

Allons plus loin, et affirmons que tant que nous serons privés de cette disposition de l'ame, nous ne saurons être de véritables Chrétiens. Cette sainte profession exige, en effet, que nous nous montrions supérieurs à cette crainte de l'homme qui nous tend un piège. L'Évangile nous ordonne de braver tous les dangers, pour conserver une conscience irréprochable; il nous impose même l'obligation de sacrifier notre propre vie, s'il le faut, pour défendre les droits de la religion et de la vérité. Tous ceux qui se sont distingués comme de fidèles serviteurs de Dieu, comme de généreux bienfaiteurs du genre humain; tous ceux qui, dans un



imminent danger, ont rempli leurs devoirs d'une manière assez honorable pour illustrer leurs noms, et transmettre leur gloire jusqu'aux générations futures, ont sur-tout brillé par la fermeté de leur ame. L'Écriture nous offre un exemple très-remarquable de cette vertu en la personne de St. Paul; et ce sera travailler à votre instruction que de vous présenter cette circonstance si digne d'éloges de la vie de cet infatigable serviteur de Jésus-Christ. Après avoir rempli long-tems les fonctions d'apôtre des Gentils, le Saint Esprit l'appelle à Jérusalem. St. Paul sait qu'il sera en butte, dans cette ville, à toute la violence de ses ennemis acharnés. A l'instant de son départ, il rassemble autour de lui les anciens de son église d'Ephèse, qu'il chérissait si tendrement; et, dans un discours vraiment pathétique, qui fait le plus grand honneur à son caractère, il leur dit un éternel adieu. Profondément affligée à l'ouïe des dangers auxquels l'apôtre allait s'exposer, toute l'assemblée verse un torrent de larmes. Un spectacle si attendrissant était bien propre à plonger dans le découragement l'ame la mieux affermie, et par conséquent à ébranler ses résolutions, si elles eussent été faibles et sans solidité. *Tous*

fondaient en larmes , et se jetant au cou de Paul , ils le baisaient , pénétrés sur-tout de douleur de ce qu'il avait dit qu'ils ne verraient plus son visage. Quels sont alors les sentimens , quel est le langage de cet homme si bon , si courageux ? Ecoutez les paroles qui sortent de son cœur ferme et intrépide : *Voici , je vais à Jérusalem , étant lié par l'Esprit , sans que je sache ce qui doit m'y arriver ; si ce n'est que le Saint Esprit m'annonce , de ville en ville , que des liens et des tribulations m'attendent. Mais je compte tout cela pour rien ; ma vie même ne m'est point précieuse , pourvu que j'achève ma course avec joie , et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus , qui est d'attester l'Evangile de la grâce de Dieu (a). Tels sont les accens , telle est la résignation d'esprit de l'homme ferme et vertueux. Il ne sait ce que c'est que de reculer à la vue du danger. Quand sa conscience lui ordonne de se porter en avant , n'importent les conséquences , il poursuit sa route et rien ne peut l'en détourner. Tant que je vivrai , s'écrie-t-il avec le saint homme Job , je n'abandonnerai point mon intégrité. J'ai maintenu ma justice , et je ne*

(c) Act. xx. 22. 23. 24. 37. 38.

marcherai point sans elle. Mon cœur ne me reprochera rien tant que je vivrai (a). « Je » me suis prescrit un plan de conduite ; » je l'accomplirai fidèlement. Je ferai au- » jourd'hui mon devoir, *et le jour de de- » main prendra soin de ce qui le concerne.* » — Après avoir présenté les avantages de la fermeté, recherchons maintenant ,

II. *LES fondemens* sur lesquels cette vertu est assise. Nous en indiquerons deux principaux : une conscience sans reproche, et une entière confiance en Dieu.

L'homme corrompu et coupable ne saurait posséder un cœur vraiment ferme et courageux. Il s'est proposé un but déshonorant, il le poursuit dans des voies tortueuses, et mille objets l'épouvantent dans sa marche. Non-seulement il craint que ses projets ne soient déconcertés par un de ces accidens auxquels tous les hommes sont exposés ; mais il redoute par-dessus tout et la trahison de ses complices, et la révélation *de ses complots*, et les reproches amers du monde, et les justes punitions du ciel. Il fait, il est vrai, tout ce qu'il peut pour cacher ses terreurs ; mais en vain prend-il

(a) Job xxvii. 5. 6.

le masque de l'intrépidité pour en imposer au public, il frissonne au dedans de lui, et l'œil pénétrant de l'homme intègre l'épouvante jusque dans le fond de son cœur. Il existe, il est vrai, une sorte de courage qui appartenant à sa constitution physique, lui inspire quelquefois assez d'audace pour exécuter les complots les plus atroces. Mais que cette audace du téméraire et cette effronterie du scélérat, sont différentes de la fermeté du vrai Chrétien. Prenant leur source dans l'effervescence du sang, dans l'irréflexion de l'ame, dans l'oubli du danger, loin d'imprimer aucune force au caractère, elles ne se manifestent que quand l'occasion les développe; elles n'agissent jamais d'une manière uniforme; elles ont besoin qu'un appui étranger vienne les soutenir; et quand l'épreuve arrive, il faut nécessairement qu'elles succombent. Certes ce n'est point là ce courage raisonnable et constant qui marche avec régularité à l'exécution de son but. Celui-ci est établi sur des principes plus solides; il est fondé sur la conscience de plus droites intentions. Lui, mais lui seul, nous environne d'un mur d'airain propre à résister à toutes les attaques de l'ennemi. Il nous revêt d'une cuirasse contre laquelle

tous les traits de la fortune viennent s'é-mousser. Alors tout demeure sain au dedans de nous; il n'existe dans notre ame aucun poste susceptible d'être surpris. Nous dédaignons d'arborer des couleurs étrangères. Nous n'avons besoin d'aucun déguisement; nous désirerions même que l'Univers entier pût lire dans le fond de nos cœurs. D'ailleurs, qu'avons-nous à redouter? Non-seulement, nous exécutons un plan que notre conscience approuve, mais nous savons qu'il suffit à l'homme sage et impartial, de connaître nos intentions, pour justifier, pour approuver *notre conduite.*

L'HOMME vertueux sent son courage redoubler par l'idée rassurante qu'il est constamment sous les yeux protecteurs du Tout-Puissant. Aussi s'écrie-t-il avec le saint homme Job : *Oui! mon témoin est aux cieux, mon témoin est dans les lieux hauts* (a). Voilà donc une nouvelle source de courage pour le juste. La certitude de la présence de l'Être le plus parfait, l'anime, le vivifie. Il est persuadé, non-seulement que l'Eternel, l'ami de la justice, le contemple et l'honore de son approbation, mais qu'il le soutient

(a) Job xvi. 19.

et l'encourage ; qu'il ne permettra point qu'il soit injustement opprimé ; qu'il récompensera sa constance, et lui décernera, quand l'épreuve sera terminée, la couronne du triomphe, de l'honneur, de l'immortalité. Une conscience sans reproche, quand elle est fortifiée par une si brillante espérance, donne à l'ame cette intrépidité qu'elle ne saurait éprouver sans une telle persuasion. Celui qui se repose sur un Protecteur tout puissant, quoiqu'invisible à ses yeux, sent sa force redoubler ; il agit avec une vigueur qu'il ne saurait puiser en lui-même. C'est cette confiance en Dieu qui inspirait au Psalmiste la fermeté d'ame qu'il exprime dans notre texte, et dans les versets qui le précèdent : *L'Eternel, s'écrie-t-il, est ma lumière et ma délivrance ; l'Eternel est la force de ma vie : et quelle conséquence tire-t-il de cette vérité ? De qui donc aurais-je peur ? Ah, quand toute une armée camperait devant moi, mon cœur ne serait point effrayé !* Il nous reste

III. A vous présenter quelques considérations propres à favoriser le développement de ce vertueux courage, lorsque vous serez assaillis par le danger.

Ce que nous venons de dire indique premièrement qu'il est de la plus haute importance, si nous voulons remplir nos devoirs avec cette fermeté qui n'appartient qu'aux belles âmes, de nous nourrir des solides principes de la religion, et d'être constamment inspirés par une sincère confiance en Dieu. Les imperfections des justes sont si nombreuses, que leurs vertus ne sauraient en elles-mêmes leur donner aucun droit à la protection du Ciel. Mais la foi nous enseigne que Dieu *sait de quoi nous sommes faits*, et qu'il nous comblera de tous les dons de sa miséricorde, si nous sommes sincères et droits; que sa providence veille sans cesse sur les amis de la vérité et de la vertu; que l'homme estimable et religieux pourra bien être exposé à quelques humiliations, quand il s'engagera dans une cause juste et honorable, mais qu'il trouvera tôt ou tard dans le ciel un protecteur, un appui. Plus cette croyance est profondément enracinée dans le cœur, plus elle a de puissance pour surmonter les craintes qui naissent de notre faiblesse, et des dangers auxquels nous sommes exposés. Les annales de toutes les nations offrent mille exemples remarquables de l'heureuse

influence des principes religieux, et sur les individus et sur la société. Animé par la ferme persuasion qu'il soutient une juste cause et que Dieu le protège, *le faible devient fort*, il méprise les dangers, les persécutions, la mort même. Des poignées de soldats ont défié *les armées qui campaient devant eux*. Ils se sont élancés pour conquérir et ils ont conquis. *L'épée du Seigneur et de Gédéon* a inspiré une valeur qui a étonné le monde; mais elle n'a pu être le partage que de ceux qui combattaient sous la bannière de l'Eternel.

VOULEZ-VOUS vous conduire avec fermeté dans les situations les plus difficiles? cherchez, en second lieu, à vous former de justes idées de ce qui constitue le véritable honneur. Il ne repose ni sur la multitude des richesses, ni sur l'élévation du rang, car l'expérience nous démontre que ces avantages peuvent être l'apanage de l'homme méprisable comme du vrai mérite. Cet honneur consiste à n'être effrayé par aucun danger, quand le devoir appelle à combattre, et à remplir sa tâche, quelque difficile qu'elle puisse être, avec fidélité, avec persévérance. Ces qualités honorent toujours le caractère.

Elles donnent à celui qui les déploie une supériorité si éclatante, qu'elles forcent jusqu'à ses ennemis à la reconnaître, à la respecter. Quand nous voyons le danger s'approcher, disons-nous donc : la voici l'heure de l'épreuve, l'heure qui va décider si je me concilierai l'estime de ceux qui m'environnent, ou si je la perdrai pour jamais. Sommes-nous soumis à cette épreuve ; si nous ne mettons aucune fermeté à conserver le champ de bataille, si nous ne montrons aucun courage pour soutenir le premier choc, nous perdons dès-lors tous nos droits à la gloire et à l'honneur. Nous nous exposons au mépris général ; et, ce qui est bien plus affreux encore, nous rougissons de l'avoir mérité. Nous éprouvons enfin, de toutes les misères humaines, la plus sévère, la plus accablante ; nous nous rendons méprisables à nos propres yeux.

Pour acquérir l'habitude de la fermeté, il est de la plus haute importance que nous employons un troisième moyen, dont le succès ne saurait être douteux ; c'est d'apprécier à leur juste valeur les biens et les maux de la vie ; que dis-je ? la vie elle-même. Les illusions que nous nous faisons à cet égard, sont la source

principale de notre faiblesse, de notre pusillanimité. Nous nous exagérons les avantages de la fortune et du rang, de l'aisance et de la tranquillité. Egarés par des opinions mensongères, nous regardons ces jouissances comme le suprême bonheur. Elles captivent toutes nos affections; nous les désirons par-dessus tout; et perdre tout espoir d'avancement, essuyer le plus léger affront de la part du monde, passer d'un état brillant à une disgrâce soudaine, en voilà bien assez pour nous plonger dans le découragement et la consternation. De là, mille tourmens qui oppressent notre ame, qui énervent notre courage, qui nous imposent les plus viles, les plus déshonorantes complaisances. Quelle fermeté peut-il posséder, quels projets nobles et généreux peut-il former, cet homme qui considère l'affaiblissement de son pouvoir ou la perte de sa fortune, comme le plus grand des maux qu'il puisse endurer? Plaçons ces avantages dans un des bassins de la balance; mettons dans l'autre le véritable honneur, une conscience sans reproche, la paix de l'ame, l'estime du sage, la faveur du Roi de l'Univers, l'espérance enfin d'un bonheur éternel; alors, je vous le demande, la crainte

de perdre ces vains avantages suffira-t-elle pour nous détourner de nos devoirs? Ne nous arrêtons donc point à la surface des objets, pénétrons jusqu'au centre du mouvement. Ne nous laissons point éblouir par ce faux brillant, par cet éclat mensonger que le monde présente au vulgaire. Considérons combien d'hommes savent être contents sans jouir de ces biens temporels, auxquels nous attachons un si haut prix; considérons encore qu'il nous est impossible d'être heureux dans leur possession, si nous sommes obligés de leur sacrifier tout ce qui est digne d'estime et de respect. Nous redoutons peut-être de perdre, ou la faveur d'un grand, ou la popularité de la multitude, frêles fondemens sur lesquels nous avons follement bâti l'édifice de notre avancement. Hélas! qu'ils sont précaires, les moyens que nous mettons en oeuvre pour l'exécution du plan de bonheur que nous désirons d'accomplir! ce plan lui-même, est-il vraiment digne de notre ambition? Cette faveur que nous poursuivons avec tant d'ardeur, ne nous offre-t-elle pas un avantage fort douteux; et quand nous l'aurons acquise, ne la perdrons-nous peut-être pas par une servile complaisance?

Sans doute ; car la pusillanimité, l'abjection ne tardent point à être démasquées ; elles deviennent bientôt l'objet du mépris de ceux dont elles briguaient les suffrages ; tandis que l'homme, ferme dans ses résolutions, s'élève enfin aux mêmes honneurs que le lâche et le pusillanime avaient poursuivis si vainement.

PORTONS les choses au pire, et voici notre quatrième considération : supposons que c'est, non-seulement votre fortune, mais votre sûreté qui sont exposées ; et que votre vie court un danger imminent, parce que, refusant d'agir contre votre conscience, vous n'écoutez que la sainte voix de la religion, de la vertu. Mais dans quel état de bassesse et d'ignominie ne plongerez-vous pas votre existence entière, si vous craignez d'en faire le sacrifice quand le devoir vous le commande, et si vous vous efforcez de conserver quelques heures de honte et de misère, en violant lâchement les plus saintes obligations ? Cette vie, dont la conservation vous cause tant d'anxiété, vous ne sauriez la prolonger au-delà d'un petit nombre d'années ; et peut-être seront-elles des années de peines et de tribulations. Celui qui redoute la

mort, quand sa conscience lui ordonne de combattre ce formidable ennemi, n'est point digne de vivre. — Considère donc, mon frère, en ta qualité d'homme et de Chrétien, dans quel but le Ciel t'a donné l'existence. T'a-t-il accordé ce bienfait pour que tu passes un petit nombre de jours dans des plaisirs méprisables, ou dans une ignoble indolence, fuyant de lieu en lieu quand le plus léger danger te menace? Non, ce n'est point pour cela que tu as reçu la vie; c'est afin que tu puisses jouer un rôle utile et honorable, sur le théâtre où la Providence t'a placé. Glorifie donc celui qui t'a donné l'être; et mérite enfin de t'élever à cette glorieuse immortalité, brillante couronne du fidèle qui persévéra courageusement dans la vertu.

Fils de l'homme! souviens-toi de la noblesse de ton origine. Conserve la dignité de ta nature. Repousse toute crainte pusillanime de la mort, et remplis avec fermeté le but que t'a fixé ton bienfaisant Créateur. — Quel est le sentiment qui vivifie un cœur noble et courageux? c'est celui qui lui inspire de s'écrier avec Saint Paul : *Ma vie ne m'est point précieuse, pourvu que j'achève ma course avec joie.* Dirigeons donc tous nos

regards vers *le terme de notre course* ; apprécions notre vie à la même valeur que nous le ferons, lorsqu'arrivés à son déclin nous serons appelés à récapituler notre conduite passée. A cette époque, toutes les choses seront placées dans le creuset de la vérité. De folles apparences peuvent jusqu'alors nous servir à égarer le monde ; elles peuvent nous tromper nous-mêmes. Mais au lit de mort, toutes nos illusions s'évanouiront. Notre caractère se montrera tel qu'il est réellement. Nous estimerons le bonheur à son véritable prix ; et nous reconnaitrons, avec ce sage de l'antiquité, qu'il est impossible de déclarer si un homme est grand ou heureux, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son heure suprême. A cette époque décisive, quels sont les biens qui nous offriront le plus de satisfaction ? quels sont ceux qui nous environneront de plus de dignité ? Ce sera la certitude que nous avons soutenu avec fermeté toutes les disgraces du monde, et que nous avons continué jusqu'à la fin à marcher dans les sentiers de la fidélité, de l'honneur. Nous avons déjà admiré le courage de Saint Paul, au moment où il courait au-devant des persécutions et des malheurs dont il allait être la victime. Écoutons en-

core cet homme de Dieu, peignant ses vrais sentimens aux approches de son martyre, et remarquons avec quel calme, avec quelle majesté il envisageait la mort. *Quant à moi, disait-il à son fidèle disciple Timothée, je vais être immolé, et le tems de mon départ approche. J'ai combattu dans le bon combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi; la couronne de justice m'est réservée* (a). Combien d'années d'une vie malheureuse, une si belle mort ne parvient-elle pas à racheter? Qui ne préférerait la satisfaction de descendre du théâtre du monde, en entonnant cette hymne de triomphe, à l'avantage de prolonger ses jours jusqu'à une vieillesse languissante, souillée par le crime, couverte de honte et déchirée par le remords?

ENFLAMMÉS par ces considérations, entretenons cette fermeté d'ame qui sied si bien à un homme, à un Chrétien. Que nul découragement, nul danger ne nous empêchent de faire ce qui est droit. *Dans l'honneur ou dans l'ignominie, dans la gloire ou dans le mépris, demeurons fidèles à notre Dieu, à notre Sauveur. Quand toute une armée*

(a) 2 Tim. iv. 6. 7.

camperait devant nous , ne craignons point de remplir notre devoir. Dieu nous soutiendra dans les combats que livrera notre vertu ; et quand nous aurons vaincu , une couronne de gloire sera notre éternelle récompense. Sois donc fidèle jusqu'à la mort , et je te donnerai la couronne de vie. Celui qui vaincra , dit notre divin Sauveur , je le ferai asseoir avec moi sur mon trône , comme aussi j'ai vaincu , et je suis assis avec mon Père sur son trône (a).

(a) Apoc. II. 10—III. 21.

SERMON VI.

SUR LA PATIENCE.

LUC XXI. 19.

Possédez vos ames par votre patience.

C'EST une expression bien énergique, que celle dont se sert le Sauveur, lorsqu'il nous exhorte à *posséder nos ames*. Pouvait-il, en effet, peindre d'une manière plus frappante l'état de l'homme qui réunit le double avantage de commander à son ame et d'en jouir sans amertume; bien différent, en cela, de ceux dont une agitation intérieure décompose toutes les facultés morales, et qui sont asservis à tous les caprices des événemens? Il suffit, en effet, d'une légère réflexion

pour reconnaître combien cet état de l'ame influe sur le bonheur. Oui, il n'appartient qu'à celui *qui possède son ame* de tirer avantage de la possession de tous les autres biens ; et pour s'assurer cet empire sur soi-même, rien ne lui importe plus que de s'habituer à la patience.

Je sais qu'un grand nombre d'hommes regardent la patience comme la plus humble, la plus obscure des vertus. Ils pensent qu'elle est le partage exclusif de l'infortuné qui gémit sur un lit de douleur, ou du captif qui languit dans une étroite prison. Sont-ils placés dans une situation prospère, ils s'imaginent qu'ils n'ont nul besoin qu'on leur prêche la nécessité de cette disposition de l'ame. Mais nous espérons de leur démontrer que dans toutes les circonstances de la vie, nulle vertu n'exerce une plus haute influence, et sur l'observation de leurs devoirs et sur la jouissance du bonheur ; qu'il n'en est même aucune qui réussisse mieux à leur donner un caractère courageux et respectable. La patience ne se borne point à consoler ceux que l'adversité tourmente par de continuelles rigueurs. Elle s'attache principalement à prévenir les circonstances qui pourront nous menacer, pour nous

armer d'avance contre leurs atteintes. En effet, tant de revers menacent notre frêle existence, qu'il n'est aucune condition qui puisse nous dispenser de cette vertu. Sans elle, il nous serait tout aussi difficile de jouir d'un état prospère, que de supporter les disgrâces de l'adversité. Il faut même qu'elle forme une partie constituante de notre caractère, il faut qu'elle devienne l'état habituel de notre âme, si nous voulons fournir la carrière de la vie avec tranquillité, avec honneur. Persuadé des immenses avantages de cette disposition, nous nous attacherons à vous indiquer les principales occasions où vous serez appelés à exercer votre patience ; et nous vous exhorterons à en contracter l'habitude, afin qu'elle parvienne à posséder vos âmes. Dans ce but, nous vous recommanderons,

I. LA patience dans les provocations. La vaste enceinte de la société humaine renferme une innombrable variété de caractères et de talens, de goûts et de passions. L'uniformité n'est sous aucun rapport le génie du monde. Chaque homme présente quelque signe particulier qui le distingue de son semblable ; et l'on ne rencontre ja-

mais deux individus qui se ressemblent parfaitement. Puisqu'il règne une si grande diversité parmi les hommes, est-il étonnant que dans le commerce que la nécessité établit entr'eux, leurs humeurs se conviennent si peu, qu'ils soient si rarement d'accord, et qu'ils se livrent sans cesse à d'interminables contestations? Tous les états, le plus élevé comme le plus obscur, toutes les conditions, la vie publique, la vie privée et la vie domestique, renferment mille et mille fermens de contradictions et de querelles. Nous sommes provoqués par la folie et la légèreté de ceux avec lesquels nous avons contracté d'intimes liaisons. Nous le sommes par leur indifférence et leur abandon. Nous le sommes par l'incivilité d'un ami, par la hauteur d'un supérieur, par la grossièreté des procédés de ceux qui sont au-dessous de nous. Il ne s'écoule pas un seul jour, qu'il n'amène quelque événement propre à irriter l'homme susceptible et impatient. Celui-ci vit dans le sein d'une tempête continuelle. Il ne sait ce que c'est que de jouir d'un instant de bonne humeur. Serviteurs, voisins, amis, épouse, enfans, tous ceux qui l'environnent, mettent en jeu la violence de son caractère et ouvrent

devant lui une source intarissable de troubles, de vexations. C'est en vain qu'il est riche ; c'est en vain qu'il jouit d'une santé robuste, d'une inaltérable prospérité. La plus légère contradiction suffit pour décomposer son esprit et empoisonner toutes ses jouissances. Il n'y a pas jusqu'à ses amusemens et ses plaisirs qui ne soient assaisonnés d'inquiétudes ou d'agitations.

O vous, qu'un tel caractère domine, je vous conjure de considérer de quelle faible importance elles sont en elles-mêmes, ces provocations dont vous êtes ou dont vous prétendez être les objets, et quel avantage vous leur donnez, en leur permettant de vous dépouiller de la possession de vous-mêmes. Je vous conjure de calculer combien d'heures de bonheur vous dissipez follement, tandis qu'un peu de modération vous en assurerait la pleine jouissance. Je vous conjure enfin de réfléchir quel empire vous donnez aux hommes les plus insignifiants, et quelle influence vous leur laissez exercer sur votre bonheur. Mais nous vous entendons vous écrier : « Me supposez-vous » donc l'impassibilité d'une pierre ? Est-il » au pouvoir de la nature humaine de » supporter des provocations si répétées,

» ou d'éprouver, sans se plaindre, des pro-
» cédés si déraisonnables? » — Mon frère !
si vous êtes hors d'état de souffrir aucun
procédé déraisonnable, abandonnez ce monde;
vous n'êtes point fait pour vivre dans son
sein. Fuyez la société des hommes. Cherchez
la paix dans les montagnes, dans les déserts,
ou dans une obscure retraite. Car tant que
vous resterez sur la terre des mortels et dans
le sein de la société, *les offenses viendront
nécessairement*. Vous n'avez pas moins de
droit d'espérer, quand vous voyez l'atmos-
phère sans agitation ou le ciel sans nuages,
qu'aucune tempête ne fondra jamais sur
votre tête, ou que les vents ne régneront
jamais sur votre vaste horizon, que vous n'en
avez à prétendre, que votre vie s'écoulera
toute entière, sans que vous éprouviez au-
cune provocation, triste conséquence de la
fragilité humaine. Par-tout vous rencon-
trerez des hommes indiscrets et insoucians,
étourdis et volages, égoïstes et ingrats.
Voilà les ronces, les épines dont le sentier
de la vie est parsemé; et celui-là seul mé-
rite le nom d'homme, qui sait marcher
au milieu de tant d'obstacles avec une
patientie sécurité, et qui se prépare d'avance

à supporter les maux qu'il doit s'attendre à éprouver ici-bas.

Si vous pouviez vous commander un seul instant à vous-mêmes, vous reconnaîtrez bientôt la futilité de la plupart des provocations que votre imagination grossit et exalte au suprême degré. Laissez le soleil fournir encore quelques révolutions sur vos têtes, et vous verrez la tempête s'apaiser d'elle-même, et vous oublierez jusqu'à la cause de ces impatiences, de ce trouble, qui vous agitent si péniblement. Eh quoi, n'est-il pas en votre pouvoir d'accélérer le retour du calme, afin de commencer à jouir du bonheur qu'il versera certainement dans vos ames, au moment qu'il en prendra possession? Si votre prochain s'est conduit d'une manière répréhensible, abandonnez-le à sa propre folie, sans augmenter le nombre des victimes de ses caprices, et sans vous punir vous-mêmes des fautes qu'il a commises. — Cet exercice de la patience ne saurait être trop médité par tous ceux qui désirent de passer leur vie dans les douceurs de la paix. La patience est la raison de l'homme fait, en opposition avec la passion de l'enfance. Elle est la jouissance de cette paix qu'on trouve bien

douce, quand on la compare avec les tourmens du tumulte et de la confusion. *L'homme qui ne peut pas retenir son esprit, est comme une ville où il y a des brèches, ou qui est sans murailles (a).*

II. LE Chrétien adoucit, par la patience, les contre-tems et les traverses dont la vie est semée. Ces disgraces sont souvent l'apanage des hommes les plus sages et les plus vertueux. Elles contrarient même les projets les plus utiles et les plans le mieux concertés. Il peut encore les éprouver, celui qui a formé une entreprise, bien qu'il n'ait à se reprocher aucune imprudence, et qu'il ne puisse accuser aucun de ses semblables de malice ou de mauvais desseins. Elles sont tout simplement le résultat d'un de ces incidens de la vie qu'il n'est en notre pouvoir ni de prévoir ni d'éviter. Dans ces fâcheuses circonstances, les hommes d'un caractère vif ou sanguin se livrent à toute l'impétuosité de leur humeur. Ils pensaient avoir assis leurs espérances sur les plus solides fondemens; ils avaient pris tout le tems nécessaire pour s'assurer le succès; ils avaient supporté de nombreux délais; et au mo-

(a) *PROV. XXV. 28.*

ment où ils se croyaient le plus près d'une heureuse issue, un événement imprévu vient tromper leur attente. Voyent-ils leurs espérances tout-à-coup renversées, sans qu'ils aient aucun reproche à se faire, ils perdent aussitôt toute patience : ils deviennent incapables de *posséder leur ame* ; et dans le délire de leur colère, ils s'écrient, du ton le plus passionné : « A quel autre que » moi de si cruels contre-tems peuvent-ils » arriver? Depuis que le monde existe, » vit-on jamais une si fatale combinaison » d'accidens désastreux? Pourquoi faut-il » donc que je sois condamné à être le » plus infortuné des mortels? » — Hélas ! que vous avez mal étudié le cours incertain des événemens humains ! Quelles n'étaient pas votre présomption, votre témérité, quand vous comptiez avec tant d'assurance sur le succès? A-t-il jamais été donné à aucun homme de se préserver de toutes les vicissitudes que la *figure si changeante de ce monde* doit successivement éprouver? Si la mort arrache de vos bras cet ami, dont vous attendiez, à tant de titres, les services les plus importans ; si cet autre perd son crédit ou son pouvoir ; si l'opinion publique cesse de vous être favorable, ou

si ses faveurs se changent en disgraces; si un mal-entendu parvient à altérer la bienveillance du protecteur dont vous dépendez; ou si quelque événement imprévu a préparé le triomphe de votre heureux rival, y a-t-il rien, dans toutes ces vicissitudes, qui s'éloigne du cours ordinaire des événemens humains? Ne sommes-nous pas condamnés à éprouver, chacun à notre tour, l'incertitude des entreprises formées par les hommes? Pourquoi donc aggraver notre infortune, en nous livrant sans réflexion à tous les tourmens d'un esprit violent et emporté. Si nos projets sont renversés par notre précipitation ou notre inconduite, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Si nos espérances sont détruites par des circonstances qu'il ne nous était point donné de prévoir, soumettons-nous à notre destinée, puisqu'elle nous est commune avec tous les hommes, et attendons patiemment qu'une meilleure chance nous conduise au succès.

Considérant maintenant ces vicissitudes sous un point de vue opposé, examinons avec le calme de la réflexion, combien il est douteux que ce succès que nous désirons avec tant d'ardeur, devienne un bonheur réel. *Qui connaît ce qui est bon pour*

L'homme dans cette vie? Peut-être l'accomplissement de nos projets nous ouvrira-t-il une source de misères. Peut-être la disgrâce que nous venons d'éprouver sera-t-elle le prélude de notre prospérité future. Mille et mille exemples ne démontrent-ils pas l'incertitude des événemens humains. Et qui oserait affirmer qu'il n'en augmentera pas le nombre? — Quoi qu'il arrive, souvenons-nous que le Gouverneur suprême de l'Univers ordonne tous les événemens; qu'il dirige avec la plus haute sagesse toutes les affaires humaines, et que les causes secondes ne sont que des agens subordonnés à sa volonté. Contemplant son invincible bras suspendu sur nos têtes. Soyons calmes et résignés; adorons et prions. Nous abandonner au désespoir ou au murmure, quand nous éprouvons des contradictions, c'est commettre un double péché. Notre désespoir nous fait un tort irréparable à nous-mêmes. Nos murmures insultent à la Providence et provoquent la continuation de son déplaisir. *Posséder nos ames par la patience* : voilà le précepte de la sagesse, la loi de la Religion, notre devoir comme hommes, comme Chrétiens. Le monde lui-même sait si bien apprécier les avantages

de cette vertu, qu'une saine politique ne cesse d'en recommander l'exercice à tout homme raisonnable. Il n'y a que des esprits faibles et vulgaires qui se laissent désorganiser, terrasser par les traverses qu'ils éprouvent. L'homme sage et patient sait en triompher; il parvient même souvent à les tourner à son propre avantage.

III. LA patience nous apprend encore à nous contraindre. Quelles sont nombreuses, en effet, les contraintes que nous imposent notre nature et notre condition actuelle! Contraintes de la part de la loi et de l'autorité qui la fait respecter, tous les hommes doivent s'y soumettre. Contraintes provenant de l'éducation et d'une sage discipline, la jeunesse docile et obéissante doit courber devant elles une tête respectueuse. La conservation de notre santé nous contraint à modérer notre penchant au plaisir. L'intérêt de notre fortune nous contraint à une prudente économie. Les égards envers nos protecteurs et le désir de leur plaire, le respect dû aux usages que le tems a consacrés, et aux opinions qui dominent dans la société, nous soumettent à de continuelles contraintes dans notre conduite générale. A aucun homme,

quel que soit son rang, n'a le droit ni la liberté de ne consulter que sa seule inclination. En un mot, où que nous dirignons nos pas, nous trouvons toujours quelques circonstances qui limitent, ou devraient du moins limiter nos désirs et régler notre volonté.

Ces contraintes ne sont que des objets de colère ou de mépris pour l'homme qui ne sait les tempérer par la patience. Toujours disposé à franchir les barrières que la raison a élevées autour de lui, ou que sa situation oppose à son impétuosité, il donne un libre essor à ses désirs présents, sans s'inquiéter de l'influence que leur accomplissement peut exercer sur son avenir. De là, tous ces excès dangereux, toute cette confusion, toute cette misère, qui affligent la nature humaine. Si les hommes avaient la patience de se résigner à leur sort, et d'attendre qu'ils pussent satisfaire plus librement leurs désirs, dans peu de tems, peut-être, leur serait-il donné de s'y livrer avec une pleine sécurité. Que le jeune homme, par exemple, consente à soutenir avec patience les travaux de l'éducation, ils le conduiront, dans l'âge mûr, aux honneurs, aux richesses, ou du moins à

l'aïssance et au contentement. Que l'infirmes se soumette avec patience au régime que lui prescrit sa faible constitution, et il lui sera bientôt donné de jouir de nouveau de toutes les douceurs de la santé. Que celui qui ne possède qu'une fortune médiocre ait la patience de se conformer aux règles d'économie que sa situation lui prescrit, et de resserrer le cercle de ses plaisirs, et il parviendra par degrés à améliorer son sort. Mais s'abandonner à toute l'aigreur de son caractère, mais précipiter ses jouissances de peur qu'elles ne s'évanouissent, c'est se priver, par là, de tous les avantages que la patience aurait pu offrir, c'est ouvrir la plus vaste carrière aux maux qui leur sont opposés.

DANS l'état actuel des choses humaines, quelle est la leçon qu'il est le plus important de donner à tous les hommes, d'inculquer aux jeunes gens, de rappeler aux vieillards? c'est une patiente soumission à la loi de la nécessité. Oui, à la loi de la nécessité; car nous sommes tous soumis à son empire. Il n'est donné à aucun de nous de vivre dans une entière indépendance. Nous sommes contraints en mille occasions

à nous soumettre et à obéir. L'exercice de la patience rend la paix à nos ames, en leur inspirant des dispositions conformes à notre situation. Au contraire, l'impétuosité d'un caractère impatient et indocile nous force à livrer de perpétuels combats à cette puissance indomptable : et voilà le moyen le plus infallible d'aggraver les maux que nous sommes appelés à endurer. — Un autre exercice très-important de la vertu que nous vous recommandons, c'est,

IV. DE supporter avec patience les offenses et les injustices. La confusion qui règne dans le monde, expose chacun de nous à ces maux. Ni la condition la plus élevée, ni le pouvoir le plus absolu, ni le caractère le plus respectable, ne peuvent nous mettre à l'abri de la grossièreté, de la malice, ou de l'envie. Supporter ces attaques avec patience, avec modération, voilà sans doute un des plus beaux triomphes de la vertu. Mais pour prévenir toute erreur à ce sujet, il est nécessaire d'observer que la religion est loin d'exiger que nous n'opposions aux injures qu'une ame lâche et pusillanime. Ce serait bien mal juger cette divine économie, que de penser qu'elle s'attache à

éteindre en nous le sentiment de l'honneur, ou qu'elle condamne l'expansion d'une ame fière et courageuse. C'est en vertu de ces fausses notions, qu'on diffame souvent la patience chrétienne dans les discours ordinaires, en lui appliquant l'avalissante dénomination de poltronnerie. Loin d'avoir de la religion une idée si méprisable, il est du devoir de tout homme vertueux de faire respecter son caractère, de connaître ses droits et de les soutenir avec dignité. Le ressentiment des injustices est un des principes les plus utiles de la nature humaine; et c'est dans les plus sages vues qu'il est entré dans la composition de notre ame. Il est la sauve-garde de nos droits particuliers; il oppose un rempart à l'insolence de l'homme violent; car si celui-ci n'éprouvait aucune résistance, il foulerait bientôt aux pieds l'homme doux et paisible.

Néanmoins le ressentiment, dès qu'on cesse de le maintenir dans de justes bornes, peut dégénérer en une vengeance féroce et cruelle. Quel est alors le devoir de la patience? C'est d'appeler à son secours la raison, et, sous ce rapport, elle est parfaitement qualifiée par le Sauveur, lorsqu'il recommande au Chrétien, dans notre texte, de recourir

à elle pour *posséder son ame*. En suivant ce précepte, le fidèle ne s'écarte jamais des règles que lui prescrivent et sa défense personnelle, et la justice et l'honneur; il demeure constamment maître de son ame; il ne s'abaisse jamais jusqu'à la colère ou à la violence; il se garde bien sur-tout d'exiger des réparations qui n'offrent aucune proportion avec le mal qui lui a été fait. Quelle comparaison, en effet, peut-il exister entre la vie d'un homme et cette parole offensante, qui lui a sans doute échappé dans la chaleur de la conversation, que le sage méprisera à l'instant même, et que tout autre aurait oubliée peu de semaines après? Qu'elles sont fantastiques, qu'elles sont contraires aux devoirs de la justice ces prétendues lois de l'orgueil moderne, qui ne connaissent d'autre réparation pour le plus léger affront, que la mort de l'offenseur; qui ne permettent même à l'offensé d'en exiger aucune qu'après avoir préalablement hasardé sa propre vie! Lois qui n'étant point dictées par la raison, ne furent sanctionnées par aucune des nations civilisées de l'antiquité; lois qui ne furent proclamées et mises en vigueur que dans les siècles avilis par la plus grossière ignorance; lois enfin que nous

transmirent ces peuplades farouches, qu'avait abruties la féroce barbarie des mœurs Gothiques.

Rien n'est plus opposé à cette possession de l'ame, qu'une violente colère. Elle paralyse toutes les forces actives de la raison; elle confond toutes les idées; elle dénature les formes de tous les objets; elle en ternit toutes les couleurs. La tempête qu'elle élève dans l'ame, les malheurs qu'elle traîne à sa suite, attirent sur la tête de l'homme irascible et vindicatif, plus de maux qu'il ne saurait en faire à son ennemi. La patience apaise cette tempête destructive, en nous rappelant au calme et à la douceur. Elle arrête le coup que dans un premier mouvement nous n'étions que trop prompts à porter. Elle nous dispose à examiner avec plus de sang froid les circonstances propres à atténuer les affronts que nous supposons avoir reçus. Elle nous inspire des procédés plus indulgens, plus modérés; et tout en nous indiquant les mesures les plus convenables, soit pour garantir notre sûreté, soit pour redresser les torts dont nous nous plaignons, elle prépare toutes les voies au rétablissement de la bonne harmonie. Si la patience ne parvenait jamais à atténuer

le sentiment des injures qui nous sont faites, la vie humaine deviendrait un état habituel d'hostilité; les offenses, les représailles se succéderaient sans interruption; le monde enfin ne présenterait plus qu'un vaste champ de carnage et de sang. — Il nous reste à vous recommander,

V. LA patience dans l'adversité et dans l'affliction. C'est sous ce dernier point de vue que cette vertu est ordinairement envisagée. Les maladies et la pauvreté, la vieillesse, la perte de nos amis, et les autres calamités qui sont l'apanage de la nature humaine: voilà un vaste champ où elle peut exercer sa puissante influence. *Si un homme vit beaucoup d'années et qu'il se réjouisse tout le long de ces années - là, qu'il se souvienne alors des jours qu'il passera dans les ténèbres, car ils seront en grand nombre (a).* Les différens devoirs que la patience, considérée sous ce rapport, nous aide à remplir, ouvrent une carrière trop étendue, pour que nous puissions la parcourir aujourd'hui (b). Bornons-nous donc

(a) Ecclésiaste xi. 8.

(b) C'est le sujet de deux Sermons qui seront contenus dans le 5.^e et le 6.^e volumes de cet ouvrage.

à considérer les effets de la patience dans ses rapports avec Dieu, et dans ses rapports avec les hommes.

La patience, dans nos rapports avec Dieu, doit calmer, quand le malheur nous atteint, les premiers mouvemens du murmure; elle doit étouffer l'esprit de révolte; elle doit sur-tout se manifester par cette calme résignation à la volonté du ciel, par ces pieux sentimens qu'exprimaient avec tant d'énergie les saints hommes, et dont nos livres divins nous offrent le sublime exemple. Le juste s'écrie avec eux : *Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, car c'est toi qui l'as fait. C'est le Seigneur; qu'il fasse ce qui lui semblera bon. Quoi! nous recevrons de Dieu les biens, et nous n'en recevrons pas les maux?* Sainte résignation aux bien-faisans décrets du Monarque de cet Univers! Respect si bienséant à des créatures qui connaissent leur dépendance, et se font un devoir de confesser leurs transgressions! Dispositions bien propres à nous concilier la bienveillance de Dieu, et à l'engager à adoucir incessamment la rigueur de ses épreuves! L'homme, au contraire, qui dans son impatiente obstination, refuse de se soumettre à la volonté du Tout-Puissant, a

besoin d'être humilié, éprouvé par des châtimens qui pèsent long-tems sur son ame, et opèrent en elle une sainte, une salutaire régénération.

La patience dans l'adversité se manifeste à l'égard des hommes par l'égalité, la tranquillité de notre conduite. Trop de vivacité dans nos plaintes, une humeur querelleuse, un esprit chagrin, déshonorent notre caractère. Ils annoncent que notre ame est dégradée par l'infortune; ils étouffent ce sentiment de sympathie, que nos frères sont si disposés à éprouver à la vue de nos maux; ils affaiblissent dans leur cœur ce doux intérêt, ces tendres affections qu'ils auraient tant de penchant à nous exprimer. L'exercice de la pitié est bien faible, quand ce sont des êtres méprisables qui en sont les objets. D'ailleurs, manifester une lâche faiblesse quand l'adversité nous visite, c'est lui donner le pouvoir de nous accabler d'un double poids. La patience, maintenant l'ame dans une assiette solide et tranquille, résiste à toutes les impressions des maux extérieurs; en la laissant ouverte à ses douces consolations, elle tend naturellement à alléger le fardeau qui l'opprime. Conserver un esprit ferme et inébranlable au milieu de toutes les agitations

du monde et de toutes les atteintes du malheur, voilà le plus haut degré de dignité auquel l'homme puisse atteindre. La patience devient alors une véritable magnanimité. Elle caractérise une ame noble, grande, digne de se reposer sur ses forces, sur Dieu, sur une bonne conscience, capable de jouir d'elle-même au milieu de toutes les disgraces, et préparée à se soumettre aux plus grands revers, plutôt que de se permettre rien de déshonorant, lors même qu'elle serait assurée d'y trouver du soulagement à ses peines. Et d'où nous vient cette force triomphante de tous les revers? C'est du Ciel qu'elle émane. Elle nous est inspirée par les idées religieuses. Elle est un rayon de cette lumière immortelle qui brille dans le cœur du juste. Elle est le plus beau triomphe de la religion et de la vertu. C'est par elle que se sont distingués tous ceux dont les noms seront transmis avec honneur jusqu'aux générations les plus reculées. C'est elle qui a ennobli le héros, le saint, le martyr.

Nous sommes affligés, pressés de toutes les manières, mais nous ne sommes pas accablés. Nous sommes réduits à l'extrémité, mais nous ne sommes pas sans espérance. Nous sommes persécutés, mais nous ne

sommes pas abandonnés. Nous sommes abattus, mais nous ne sommes pas entièrement perdus (a).

Nous venons de peindre l'homme sage et religieux, exerçant sa patience dans les circonstances les plus difficiles de la vie, dans les provocations, dans les contre-tems, dans les contraintes, dans les injustices, dans les afflictions. Nous reconnaissons maintenant que cette vertu est d'un usage universel. Quelleque soit notre condition, nous ne saurions goûter ni paix ni tranquillité, si nous ne contractons pas l'habitude de cette vertu. Sans elle, notre bonheur serait continuellement mélangé d'amertume; l'adversité nous envelopperait d'une double enceinte; nous serions plongés dans de continuelles inquiétudes; nous deviendrions insupportables à tous ceux qui vivent à nos côtés; nous serions bien plus insupportables encore à nous-mêmes. — Désirez-vous donc de cultiver cette vertu si nécessaire au bonheur ici-bas, et au salut dans l'éternité? Commencez à l'exercer quand elle n'aura encore à combattre que des offenses et des

(a) 2 Cor. iv. 8. 9.

provocations d'une légère importance. C'est une erreur très-grave, mais très-commune, que d'imaginer qu'il nous est permis de donner un libre essor à notre humeur dans le cours ordinaire de la vie : et quelle misérable excuse, quand nous nous irritons ou que nous nous impatientons, que de dire que nous ne le faisons qu'envers des personnes peu considérables, ou que l'événement est trop peu important pour que nous nous tenions sur nos gardes ! Nous ne sommes ordinairement environnés que de personnes qui méritent peu de considération. La vie humaine se compose d'événemens peu importans, et ce sont eux qui forment le caractère dominant. Ce n'est que par notre modération et par l'empire que nous obtenons sur nous-mêmes, que nous pouvons nous préparer à l'exercice de la patience, lorsque des événemens très-importans la mettent à une plus rude épreuve. Avons-nous négligé de contracter l'habitude de cette vertu, en vain recourrons-nous à elle quand elle nous deviendra nécessaire. *Si tu as couru avec les gens de pied et qu'ils t'aient laissé, comment te mêleras-tu parmi les chevaux ? et si tu ne te crois pas en surêté*

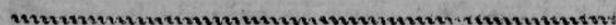
dans une terre de paix , que feras-tu lorsque le Jourdain sera enflé (a)?

VOULONS-NOUS acquérir cette grâce toute divine? contemplons-la dans son plus parfait modèle , et admirons à quel degré de sublimité notre Sauveur Jésus-Christ l'a élevée pendant tout le cours de son ministère. Quel homme fut jamais éprouvé par de plus fréquentes provocations, par des traverses plus nombreuses , par des affronts plus insultans , par des douleurs plus cruelles? Cependant, au milieu de tant d'épreuves, avec quelle patience ne souffrit-il pas la *contradiction des pécheurs*, opposant à leur cruauté une inaltérable douceur, un esprit humble et résigné, quoique ferme et inébranlable? et comment le courage du Fils de Dieu aurait-il pû être abattu par les affronts et les douleurs auxquels il se soumettait, puisqu'il ne s'y dévouait que pour opérer le salut du genre humain? Quel autre que lui pourrait dire avec vérité: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (a)*. Ayons donc constamment devant les yeux un si excellent exemple. Alors nous rougirons de

(a) Jérém. XII. 5.

(a) Matth. XI. 29.

ces mouvemens d'impatience que nous éprouvons si souvent dans le sein de la prospérité. Nous servirons de modèle au monde par la paix de notre ame et l'empire que nous exerçons sur nos passions. Nous lui prouverons enfin combien elle est parfaite l'école où nous avons appris à être des hommes, des Chrétiens, par conséquent à posséder nos ames par la patience.



SERMON VII.

SUR LA MODÉRATION (a).

PHILIP. IV. 5.

Faites connaître votre modération à tous les hommes.

L'HOMME n'est destiné sur cette terre, ni à éprouver de continuelles infortunes, ni à jouir d'un bonheur sans mélange. Son état

(a) Cette expression, dans la langue originale, indique moins la *modération* en général, que cette *douceur* qui supporte les offenses sans chercher à s'en venger. Mais le Docteur Blair, ayant recommandé cette vertu dans plusieurs sermons, sur-tout dans le précédent, s'attache aujourd'hui à présenter les circonstances où le vrai Chrétien doit exercer la modération, prise dans son acception la plus étendue.

actuel est un composé de peines et de consolations, de souffrances et de prospérités. Il n'est point éclairé par un soleil sans nuages; il n'est point plongé dans d'éternelles ténèbres; il est exposé aux successives alternatives de la bonne et de l'adverse fortune. Cette situation lui interdit le désespoir; mais aussi elle réprime en lui tout mouvement présomptueux. Elle condamne et l'affaïssement de ses esprits et leur extrême exaltation; de sorte que le caractère qui lui convient le mieux, c'est celui que notre texte désigne sous le nom de *Modération*. Voilà la vertu que l'Apôtre nous exhorte à *faire connaître à tous les hommes*. Elle exige que nous maintenions toutes les émotions de notre ame dans un équilibre parfait, que nous nous rendions maîtres de toutes nos passions, que nous soumettions tous nos plaisirs aux lois de la tempérance, enfin, que nous évitions tous les excès, et que nous conservions notre esprit dans une assiette toujours calme et régulière. Néanmoins elle s'attache principalement à régler notre conduite, quand nous sommes dans l'aisance et la prospérité. La patience dont nous vous avons entretenu dans le discours précédent, tempère les affections de l'ame quand elle se trouve dans

une situation pénible. La modération lui fixe des bornes qu'il ne lui est point permis de franchir, lorsqu'elle est dans des circonstances prospères, ou qu'elle est réjouie par l'espérance. Notre dessein est donc aujourd'hui de vous indiquer quelques-unes des situations dans lesquelles votre modération peut être mise en exercice, et de vous démontrer les salutaires influences de cette vertu. Dans ce but, nous vous recommandons,

I. LA modération dans vos désirs. L'homme est doué d'une telle activité, qu'il n'est jamais satisfait de sa situation, quelque prospère qu'elle soit. Formé originairement pour un ordre de choses plus parfait, et destiné à parcourir une sphère plus sublime de jouissances, quelque brillante que puisse être sa condition actuelle, il se trouve comprimé dans un espace trop étroit. Plein du sentiment de ce qui lui manque, il éprouve chaque jour l'ardent, l'impérieux besoin d'obtenir plus qu'il ne possède. De là, cette agitation si générale parmi les humains; de là, ce dégoût que le plaisir leur inspire, dès qu'ils ont trempé leurs lèvres dans sa coupe enivrante; de là, cette passion pour la nouveauté, cette ambition de s'élever

à une hauteur de félicité dont ils ne s'étaient formé qu'une imparfaite idée. Indice incontestable d'une noble élévation de l'ame, née avec elle, l'entraînant hors des limites de sa sphère actuelle, la transportant de nouveau vers les objets sublimes pour lesquels elle avait été faite. Heureux si ces secrets vestiges de notre état primitif contribuaient à diriger nos désirs vers notre vraie patrie, et nous engageaient à ne choisir, pour y parvenir, que le sentier qui conduit au seul bonheur, au bonheur éternel !

Au milieu des ténèbres et des erreurs dans lesquelles nous sommes plongés, la tendance de notre nature vers un état plus parfait reçoit malheureusement une direction toute opposée, et alimente dans nos cœurs l'ambition la plus déplacée. Les agréables illusions qui réjouissent les sens, les flatteuses distinctions qu'obtiennent la fortune ou la grandeur, les avantages et les plaisirs que nous espérons sans cesse de trouver au milieu du monde : voilà le plus haut terme des vœux de la plupart des hommes et l'unique objet de leurs solitaires méditations ; voilà ce qui les encourage dans leurs infatigables travaux ; voilà ce qui enflamme le cœur du jeune homme, ce qui

excite l'industrie de l'âge mûr, ce qui allimente les passions de la vieillesse; voilà enfin ce qui nous anime jusqu'au dernier période de notre existence. Sans doute, nos désirs n'offrent rien de criminel, tant qu'ils n'ont d'autre but que d'éloigner ce qui pourrait nous être désagréable, et de varier les agrémens de notre vie. Mais aussitôt qu'ils cessent d'être tempérés par la raison, ils nous précipitent dans la plus déplorable folie. Les désirs sont les premiers ressorts des actions. Deviennent-ils trop actifs, ils ne tardent point à dégrader le caractère entier. Si nous laissons notre imagination se créer un monde idéal, et se repaître d'un bonheur chimérique; si nous nous nourrissons de projets d'opulence et de grandeur fort au-dessus de notre rang; si nous ambitionnons un avancement, une réputation, une distinction tout-à-fait disproportionnés à notre mérite réel; si nous regardons ces prérogatives comme le seul échelon qui puisse nous élever à la félicité, quelle sera la funeste conséquence de cette illusion? Nous serons nécessairement malheureux ici-bas; nous nous mettrons hors d'état d'occuper la place qui nous y est fixée, et nous nous rendrons incapables de remplir

les devoirs qui nous y sont imposés; nous abandonnerons notre ame à un trouble continuel, et les passions les plus dangereuses en feront la facile conquête. Le premier empire que la modération exerce sur nous, consiste donc à maintenir nos desirs dans de justes limites. Aussitôt que nous nous apercevons qu'ils s'élèvent jusqu'à l'extravagance, hâtons-nous de les réprimer par de salutaires réflexions sur la trompeuse apparence des objets dont le monde fait usage pour les attiser, et les porter par leur violence aux plus funestes excès.

Vous vous êtes détournés, mes amis, de la route qui conduit au bonheur; vous avez rabaisé votre ame au-dessous de sa dignité primitive, en concentrant vos desirs dans le cercle des idées que le monde se forme de la grandeur ou de la félicité? Votre imagination s'égaré dans une région de chimères. Des formes mensongères vous séduisent; ce n'est plus qu'un vain fantôme, qu'une illusion de bonheur qui excitent votre admiration; que dis-je, cette illusion de bonheur cache souvent une infortune trop réelle. Vous supposez qu'ils sont tous heureux, ceux qui ont atteint aux plus hautes sommités de cette distinction à laquelle vos vœux as-

pirent sans cesse? Hélas! quelle n'est pas votre erreur! Quoi, l'expérience ne vous a-t-elle donc point appris que ces champs où vous imaginez qu'il ne croît que des roses, ne sont souvent couverts que de ronces et de chardons? La beauté, la réputation, la richesse, la grandeur, la royauté même: voilà des avantages que leurs possesseurs échangeaient souvent avec joie contre cet état modeste et paisible qui ne leur inspire maintenant qu'un orgueilleux dédain. Oui, la Providence a voulu que tout ce que ce monde offre de plus magnifique et de plus éblouissant fût empreint d'une forte nuance de tristesse et de malheur. Ce sont les situations les plus favorisées de la fortune qui sont atteintes les premières par les grandes calamités de la vie. C'est sur les palais majestueux que la tempête fait les plus grands ravages; c'est la cime des monts que le tonnerre frappe avec fracas; tandis que l'habitant de la vallée reste calme et tranquille, fort au-dessous de l'orage qui éclate dans la nue. — Eloignez-vous donc, nous vous en conjurons, des vaines et dangereuses atteintes d'un extravagant désir. Contentez-vous de ce qui est raisonnable et facile à obtenir. Ne vous formez que des idées mo-

dérées de la vie humaine et du bonheur que vous pouvez goûter ici-bas. Répétez fréquemment ce souhait d'Agur, dont vous ne sauriez trop admirer la profonde sagesse. *O mon Dieu, éloigne de moi la vanité et la parole du mensonge. Ne me donne ni pauvreté ni richesse, mais nourris-moi du pain de mon ordinaire ; de peur qu'étant rassasié je ne te renie et je ne dise qui est l'Éternel ? de peur aussi qu'étant appauvri, je ne dérobe et je ne prenne en vain le nom de mon Dieu (a).* Cela nous conduit à vous prescrire,

II. LA modération dans vos entreprises. Les vœux et les désirs demeurent concentrés dans le cœur. Sont-ils immodérés ? sont-ils mal placés ? ils corrompent l'âme, mais ils ne nuisent point au bonheur public. L'individu obscur et sans méchanceté peut se complaire dans ces rêves de son imagination, sans troubler l'ordre social. Mais quand les entreprises dans lesquelles il s'engage dépassent, par leur activité, les limites de la modération, elles produisent dans le monde les plus grands désordres, souvent même les crimes les plus déplo-

(a) Prov. xxx. 8. 9.

rables. Cette exhortation s'adresse principalement aux ambitieux. Nous sommes loin néanmoins de penser que toute ambition soit répréhensible, et qu'on doive repousser tous les projets tendant à s'élever à une condition plus distinguée. Il est des hommes que la nature a destinés à occuper les premières places sur le théâtre du monde. S'ils suivent les nobles impulsions de leur génie, s'ils font un sage emploi des talens que Dieu leur a départis, leur ambition peut s'ouvrir sans danger une carrière honorable, ils peuvent même rendre les plus grands services à la société. Mais il est très-vrai que la plupart des hommes n'ont que trop de penchant à s'exagérer leurs talens, et à s'attribuer beaucoup plus d'aptitude aux grandes choses, que la nature ne leur en a donné. Soyez donc très-sobres dans les plans que vous formez, et dans les entreprises auxquelles vous vous proposez de vous livrer. Craignez d'être détournés du sentier direct d'une conduite sage et modérée par ces fausses lumières que l'amour propre est toujours prêt à répandre autour de vous. En visant à un but trop élevé, redoutez de rester fort au-dessous de celui auquel vous auriez eu le pouvoir d'atteindre. Au lieu

d'arriver au sommet, vous vous exposez à demeurer à moitié route et à devenir un objet de dérision ; vous pouvez même attirer sur vos têtes les plus grands malheurs. *En vertu de la grâce qui m'a été donnée, j'avertis tous ceux qui sont parmi vous, de n'avoir pas une trop haute opinion de leur sagesse, mais d'avoir des sentimens modestes, proportionnés à la mesure de la foi que Dieu a distribuée à chacun d'eux (a).*

Quels que soient vos projets, il est une règle générale que la modération prescrit à ceux qui possèdent de grands talens, aussi bien qu'à ceux qui n'en ont reçu que de médiocres : c'est de ne jamais franchir les limites de la morale chrétienne. Malgré la chaleur de vos recherches, contractez l'habitude de vous soumettre aux contraintes que vous imposent la religion et la vertu, la décence et la pudeur, le respect pour votre caractère et le soin de votre réputation. Gardez-vous de croire qu'il n'y ait aucune barrière qui doive vous arrêter dans vos progrès. C'est d'un esprit violent et impétueux que découlent tous les maux qui composent l'escorte de l'ambition. Voilà ce qui, dans la vie privée, porte à violer les

(a) Rom. xii. 3.

lois de la vérité et de l'honneur : c'est même à cause de cela que dans les dissensions publiques, la paix et le bonheur des nations sont si souvent sacrifiés aux projets ambitieux des grands. Non-seulement l'homme modéré sait borner ses desirs, mais la vertu dirige toutes ses entreprises. Une bonne conscience est une richesse qu'il préfère aux plus brillans succès. Il ne prend point un intérêt assez vif à la réussite de ses projets temporels, pour chercher à les réaliser en se plongeant dans les excès du déshonneur. Il sait prendre patience, supporter les contre-tems et céder à des obstacles insurmontables. Il rencontre plus de chances de succès dans des progrès insensibles et graduels, que dans des efforts violens et impétueux. Au milieu même des plus brillantes entreprises, il n'aspire point à ressembler à ce météore qui embrase l'atmosphère, ou à cette comète excentrique et flamboyante qui frappe d'admiration l'observateur et d'effroi le vulgaire. Il préfère d'être comparé à ces majestueux luminaires de la voûte céleste qui décrivent leur orbite avec un mouvement calme et régulier. Il obtient l'approbation de l'homme prudent et vertueux, si habile à discerner le mérite; et

par une conduite modeste et irréprochable, il parvient à écarter tous les dangers qui menacent les personnes d'un caractère opposé.
— Conservez encore,

III. UNE sage modération dans vos espérances. Lorsque vous vous trouvez dans une situation florissante, et que le cours des événemens avance au gré de vos souhaits, ne laissez point votre ame s'abandonner à un fol orgueil. Ne vous flattez point du vain espoir d'obtenir du monde de plus grandes faveurs et de fixer l'inconstance de ses applaudissemens. Ne dites point dans votre cœur : *ma montagne s'élevera solidement et je ne serai point ébranlé. Je ne verrai jamais l'adversité. Le jour de demain sera comme celui d'aujourd'hui; il sera même plus heureux.* — Ce serait vous trahir vous-mêmes; ce serait jeter les fondemens d'une disgrâce inévitable, que de permettre à votre imagination de s'élever jusqu'au faite d'une trop brillante espérance. Bâtir votre maison dans cette région aérienne, ce serait vous préparer une grande et cruelle chute. *Votre confiance ne serait alors que comme une toile d'araignée. Vous pouvez vous appuyer sur votre maison : mais elle n'aura*

point de solidité. Vous pouvez vous y tenir fortement : mais elle n'aura point de durée. Non, il n'est donné à aucun des habitans de cette terre de voir se réaliser toutes ses espérances ; aucun n'est appelé à jouir ici-bas d'une prospérité sans interruption. De fâcheuses vicissitudes ne manquent jamais de succéder à d'heureux événemens. Quelque riante qu'elle soit, la figure de ce monde passe, souvent même elle passe avec la rapidité de l'éclair.

En nous écartant des règles de la modération dans nos espérances, non-seulement nous augmentons notre abattement quand nous voyons notre attente trompée, mais nous accélérons nos disgraces, nous précipitons la marche des plus funestes changemens dans notre situation. Quelle est en effet la conséquence naturelle d'un espoir si présomptueux ? C'est une conduite folle et téméraire. Celui qui se livre à une aveugle et confiante sécurité, néglige les précautions propres à le garantir des dangers qui le menacent. Rien de plus facile que de prévoir et même de prédire sa chute. Non-seulement il s'expose sans défense à d'imminens dangers, mais il en multiplie le

nombre. Sa vaine présomption lui suscite des ennemis, ou l'expose à leurs dédains.

L'arrogance du caractère et l'orgueil des espérances, sont tout à la fois réprouvés par la prudence et par la religion. Le monde ne saurait supporter une telle disposition d'esprit, et la Providence manque rarement de la punir. Oui, l'Éternel regarde d'un oeil de déplaisir ceux qui, enivrés par la prospérité, oublient qu'ils dépendent du pouvoir suprême qui les doua de ses bienfaits. Aussi son redoutable gouvernement ne s'est-il jamais manifesté d'une manière plus éclatante que dans les époques où *il a abaissé les regards hautains de l'homme superbe, et dissipé les orgueilleux dans les imaginations de leur esprit.* — *N'est-ce pas ici cette Babylone la grande que j'ai bâtie par un effet de mon pouvoir, pour être la capitale de mon royaume et un monument glorieux de ma magnificence (a) ?* Ainsi parlait un monarque présomptueux dans l'orgueil de son ame. Mais, hélas ! ces paroles étaient encore sur ses lèvres, et déjà Dieu le visitait, déjà il lui faisait entendre ces épouvantables paroles : *O roi Nabucadnetzar ! on te fait savoir que ton royaume t'est ôté.*

(a) Daniel iv. 30. 31.

— *Oui, quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse, sera élevé (a).* Un esprit sagement ordonné et des espérances modérées : voilà la meilleure sauve-garde contre l'incertitude et l'inconstance des choses humaines. Ces dispositions nous permettent de passer dans une pleine tranquillité les jours de notre vie. Si nous nous élevons dans le monde, elles contribuent à notre élévation ; si nous sommes condamnés à des disgraces, elles rendent notre chute moins cruelle.

IV. LA modération dans l'usage du plaisir est encore un exercice important de la vertu que nous vous recommandons. C'est une loi invariable de notre condition sur cette terre, qu'il n'est aucun plaisir, s'il conduit à des excès, qui ne se convertisse en poison. Les jouissances destinées à réparer nos forces ou à répandre quelques douceurs sur notre existence, dégénèrent en instrumens de mort aussitôt que nous en usons sans modération. Les plaisirs des sens, par exemple, n'offrent quelque satisfaction qu'autant qu'ils sont resserrés dans les plus justes limites. A peine avons-nous passé la ligne

(a) Luc, XIV. 11.

que la tempérance leur a tracée, que leurs pernicieux effets se développent et font sur nous les plus affreux ravages. Ah! si nous pouvions ouvrir à vos regards les monumens épouvantables de la mort, cet effrayant spectacle vous donnerait une leçon de modération bien plus frappante, plus persuasive que ne pourrait le faire le plus éloquent des prédicateurs. Vous verriez suspendus aux voûtes de ces caveaux ténébreux, les funestes trophées de la luxure, de l'ivrognerie, de la sensualité. Ces martyrs de l'iniquité vous paraîtraient même si nombreux, que vous pourriez affirmer, sans craindre de vous tromper, que si la guerre, ou la peste, ou la famine frappent mille victimes, les plaisirs immodérés en immolent dix mille.

Oui, les plaisirs, dès qu'ils sont portés à l'excès, conduisent prématurément au tombeau leurs imprudentes victimes. Ils n'attendent même pas cette catastrophe pour les tourmenter, les supplicier, les accabler par d'innombrables calamités. A quelle cause plus active pourrait-on attribuer cette jeunesse flétrie, cette caducité prématurée, ce corps énervé, cet esprit affaibli, en un mot, cette continuelle succession de maladies

et d'infirmités qu'ont introduites dans le monde le criminel dérèglement de nos appétits, et l'indulgence avec laquelle nous assouvissons les désirs de nos sens? La vigueur, la santé, l'enjouement, sont les enfans de la tempérance. La modération communique à tous les plaisirs innocens et naturels, cette satisfaction salubre et incorruptible qui rend aux jouissances une stabilité absolument inconnue au voluptueux, dont les organes sont usés et les sens blasés par la satiété. L'homme modéré respire la fleur de tous les plaisirs permis, sans lui enlever, par une trop forte pression, la suavité de son parfum. Il savoure ce que la coupe du plaisir renferme de plus doux, sans l'épuiser jusqu'à la lie. Le sensuel, au contraire, y plonge les lèvres avec tant de précipitation, qu'il met aussitôt en mouvement le sédiment impur et pernicieux qui reposait au fond du vase. — D'ailleurs, les plaisirs assaisonnés par la modération peuvent toujours être goûtés, sans perdre cette dignité qui est la compagne inséparable de l'innocence. Ils n'offrent rien dans leurs jouissances qui puisse faire rougir. Ils se concilient parfaitement avec l'honneur, avec l'approbation de Dieu, avec l'estime des

hommes. Mais le voluptueux, qui dédaigne de mettre un frein à son ardeur pour le plaisir, encourt la haine de tout le monde. Il contracte des vices grossiers; son caractère devient méprisable; il finit par être à charge et à lui-même et à la société. Il nous reste à vous exhorter,

V. A être modérés dans toutes les passions qui peuvent agiter vos ames. L'exercice de cette vertu est d'autant plus important, qu'il n'est aucune passion dans la nature humaine qui ne tende directement, si on ne la surveille, à précipiter dans quelque excès. En effet, les passions ne sont autre chose que de violentes émotions de l'ame. Elles parviennent donc aisément à déranger le cours régulier de nos idées, et à plonger notre cœur dans une funeste confusion. Il n'est rien en même tems qui séduise plus facilement qu'une passion. Au moment où elle se forme, et dans ses premiers progrès, elle s'attache constamment à excuser, à justifier le trouble qu'elle produit; elle appelle à son secours mille argumens spécieux pour se couvrir du voile de l'innocence. Il est même quelques passions, telles que la colère et la vengeance, dont les excès sont si

prompts et si dangereux, qu'on ne saurait invoquer trop tôt pour les réprimer, toute la puissance de la modération. Celui qui s'abandonne sans contrainte à leur fougue impétueuse, s'attire le blâme général; il est même rare qu'on le regarde comme un homme de bon sens. Il existe encore plusieurs passions qu'on qualifie d'innocentes, ou dont la tendance au désordre moral n'est point frappante; mais elles n'ont pas moins besoin d'être modérées et maintenues dans de justes bornes que les passions criminelles. Telle est en effet la faiblesse de notre nature, que toutes les passions qui ont pour objet un avantage temporel, tendent à nous occuper trop fortement et à nous transporter hors des limites de la raison. Si nous leur permettons de s'emparer du domaine entier de notre ame, il n'en faut souvent pas davantage pour nous rendre tout-à-fait malheureux; les progrès de leur influence sont même si rapides, qu'elles finissent par nous faire négliger tous les devoirs que nous sommes tenus d'observer, comme hommes, comme Chrétiens.

Les plus puissans motifs nous prescrivent donc de nous tenir en garde contre les insidieux progrès des passions. Dans ce but,

ayons sans cesse présentes à l'esprit les considérations qui peuvent nous aider à tempérer leur vivacité, et à rentrer dans la possession de nos ames. Soyons persuadés que les momens de la passion sont toujours des momens d'illusions ; que rien n'est réellement ce qu'il nous paraît être alors ; que les opinions que nous adoptons sont toutes erronées ; et que les jugemens que nous prononçons sont tous extravagans. Que la modération nous accoutume donc à attendre que les fumées de la passion soient dissipées et que le tourbillon qu'elle a élevé commence à s'éclaircir. Alors seulement serons-nous en état de connaître de quel côté est la justice, la vérité ; alors seulement la raison reprendra par degrés un victorieux ascendant. Gardons-nous d'imaginer qu'il existe aucune occasion où la force de l'ame soit appelée à se manifester avec cette violence qui n'appartient qu'à la passion. Ce ne serait point alors la force d'un homme que nous mettrions en exercice, ce serait l'impétuosité d'un enfant. Ce serait la force d'un malade dans le délire de la fièvre, ou d'un frénétique au milieu d'un accès. Sans doute, alors, sa force est fort augmentée. Mais c'est une force contre

nature, qui, ne recevant aucune direction convenable, se tourne contre les objets mêmes qui causent sa destruction. La véritable force d'ame se démontre par la sagesse avec laquelle elle gouverne les passions, plutôt que par l'essor qu'elle leur donne. Elle met un frein à leur fougue sauvage et insensée. Elle agit enfin, dans les occasions *les plus critiques*, d'après la volonté de Dieu, les impulsions de la conscience et les lois d'une raison toujours bien ordonnée.

Nous venons de vous proposer plusieurs exemples de la manière dont nous devons exercer notre modération : modération dans nos désirs ; modération dans nos entreprises ; modération dans nos espérances ; modération dans nos plaisirs ; modération dans nos passions. Que nous serions heureux si ce principe influait habituellement sur notre conduite, et s'il réglait la température journalière de notre ame !

LES paroles qui suivent immédiatement notre texte nous fournissent un motif très-puissant à la pratique de cette vertu. *Le Seigneur est proche.* — Le Juge va venir ; il va fixer un terme à cette scène tempo-

raire d'événemens ; il va donner le signal d'un ordre de choses bien plus sublime. Il est proche, le jour qui placera les grands intérêts de l'homme sous un point de vue fort différent de celui où ils se présentent actuellement à nos regards. Il dépouillera ce monde de sa fausse gloire ; il nous découvrira la vanité de nos entreprises, et fera briller à nos yeux des objets bien autrement dignes d'occuper une ame raisonnable. Ces objets n'acquièrent le pouvoir d'exciter les passions qu'en proportion de la grandeur que nous leur attribuons. Mais les mots grandeur, petitesse, ne sont que des termes de comparaison. Les choses qui paraissent grandes pour celui qui ne connaît rien de supérieur, perdront à ses yeux une partie de leurs dimensions, lorsqu'il se familiarisera avec des objets d'une nature plus parfaite. Pénétrons-nous donc fortement de cette pensée auguste et terrible : *le Seigneur est proche*. Alors aucune des choses qui agitent et bouleversent maintenant les hommes du monde ne paraîtra d'une grandeur suffisante pour exciter dans notre ame la plus légère émotion. Des idées sublimes de la future destination de l'homme, et de la place qu'il peut espérer d'occuper dans le monde éternel,

nous inspireront nécessairement la vertu dont nous venons de vous présenter les avantages. Elles tendront à calmer cette ardeur déplacée avec laquelle nous cherchons à acquérir les biens de ce monde; elles rendront à notre ame cette tranquillité, cette modération, si bienséantes à des hommes, à des Chrétiens. Loin de nous inspirer un mépris absolu pour tout ce qui appartient à ce monde, elles se borneront à en régulariser le désir et la recherche. Puisque nous sommes des hommes, elles nous disposeront à sentir et à agir comme des hommes. Enfin, elles nous engageront fortement, nous qui sommes persuadés *que le Seigneur est proche*, à faire connaître notre modération à tous les hommes, et à l'environner de tout l'éclat dont elle est susceptible.

SERMON VIII.

SUR LA JOIE ET L'AMERTUME DU COEUR.

PROV. XIV. 10.

Le cœur de chacun connaît sa propre amertume, et nul autre n'a part à sa joie.

L'HOMME est constamment disposé à placer son bonheur dans les avantages de la fortune et les distinctions de l'orgueil. La multitude poursuit même ces prérogatives avec une telle avidité, qu'il n'est que trop commun de la voir sacrifier au désir de les obtenir, jusqu'aux principes sacrés de la religion, de la probité, de l'honneur. Cependant, qu'elles sont nombreuses, les circonstances qui peuvent nous avoir convaincus qu'en

vain nos entreprises ont été couronnées d'un plein succès ! le bonheur n'en a point été la récompense. En effet, si le bonheur est la conséquence nécessaire d'une fortune brillante ou d'un rang éminent, pourquoi voit-on un si grand nombre d'hommes, appartenant aux rangs inférieurs de la société, couler des jours et plus doux et plus paisibles, que ceux qui brillent dans le monde par leur faste et leurs dignités ? Pourquoi l'humble artisan égaie-t-il ses travaux par des chants de satisfaction, tandis que le monarque ne rencontre souvent dans ses vastes palais, que tristesse, qu'amertume ? Il suffit de la plus légère réflexion sur notre nature pour acquérir la certitude qu'il existe en nous d'autres principes de bonheur ou de misère. Ils sont trop souvent inconnus au monde ; mais leur siège habituel est dans le cœur ; c'est lui qu'ils affectent immédiatement ; c'est sur lui qu'ils exercent une influence fort supérieure à toutes les puissances de la fortune et de la grandeur. Voilà le vrai sens de l'observation que le Sage présente dans notre texte, et que nous nous proposons de vous développer aujourd'hui, avec le secours de Dieu. Pour y parvenir, nous rechercherons, en premier lieu, les principales

sources de cette *amertume* que notre cœur connaît, et de cette *joie* à laquelle nul autre n'a part. Nous terminerons ce discours par quelques conseils déduits de notre sujet, et propres à régler convenablement notre conduite.

Si nous recherchons avec soin les sources de la joie ou de l'amertume du cœur, nous en découvrirons deux principales : la disposition particulière de notre esprit ou de notre humeur, et les liaisons que nous entretenons avec nos semblables. En d'autres termes, quelles sont les circonstances qui influent le plus essentiellement sur notre bonheur? C'est notre caractère personnel; ce sont nos relations sociales.

I. LES dispositions de notre esprit et notre humeur dominante : voilà la première source de la joie ou de l'amertume que notre cœur éprouve. Les liaisons que chacun de nous contracte avec lui-même, sont bien plus intimes que celles qui le lient aux objets extérieurs. Nous vivons sans cesse en société avec notre cœur; nos pensées sont nos compagnes inséparables; et ce qui se passe au dedans de nous, doit contribuer bien plus

puissamment que toute autre chose à notre bonheur ou à notre infortune. Quelle que soit notre condition dans le monde, que nous vivions dans l'éclat ou dans l'abjection, si nous n'avons aucune raison de rougir de notre conduite ; si nous sommes assurés qu'elle est le résultat d'un plan raisonnable ; si au milieu des faiblesses qui sont l'apanage de notre état de dégradation, notre conscience ne nous adresse aucun reproche grave ; si notre ame ne se laisse point troubler par de funestes présages sur notre sort à venir, nous pouvons alors nous réjouir en nous-mêmes ; nous avons jeté les fondemens d'un bonheur solide ; nous nous sommes assuré une existence paisible et pleine de douceurs. A tous ces avantages, si nous ajoutons une humeur calme et enjouée, qui ne se trouble ni ne s'attriste facilement, qui n'est ni disposée à l'envie, ni susceptible de passions violentes, alors nous éprouvons cette joie douce et pure à laquelle, suivant l'expression de notre texte, *nul autre n'a part* ; car cette joie est tout-à-fait intrinsèque ; elle est indépendante de toute cause étrangère. *L'homme intègre*, disent nos Saintes Écritures, *est content de lui-même*. Loin d'être troublé ou par les vexations de la folie,

ou par les remords du crime, toutes ses nuits sont paisibles, tous ses jours sont sereins. Son cœur est un royaume que seul il gouverne. Une solide piété, une conscience irréprochable, un bon caractère, lui préparent, dans le sein même de la pauvreté, un *festin continuel*.

Combien la scène ne devient-elle pas lugubre et mélancolique, si les premiers retours que l'homme fait sur son cœur sont ténébreux et menaçans ; si, loin d'éprouver ce calme, cette jouissance de lui-même, qui sont l'apanage d'un contentement intérieur, il ne connaît que peines, qu'incertitudes, que terreurs ? Quelque brillante que soit sa fortune, peut-il être heureux, celui dont l'ame est livrée à ces insupportables agitations ? *L'esprit de l'homme fort, dit le Sage, soutiendra ses infirmités ; mais l'esprit abattu, qui le relevera ?* L'homme peut trouver, dans la vigueur de son ame, des forces suffisantes pour soutenir les plus violens chocs de l'adversité. Tant qu'elle conserve sa santé morale, elle peut lui offrir un refuge assuré, quand toute autre ressource lui manque. Mais si ce qui devrait le soutenir est affaibli ou brisé ; si ce médecin auquel il a recours pour guérir ses

plaies, est malade lui-même, de quel côté pourra-t-il se tourner pour obtenir quelque soulagement?

Les blessures qui atteignent notre ame doivent être attribuées à trois causes principales : à la folie, à la passion ou au vice. Elles tirent souvent leur première origine de la folie; et par là, j'entends ces recherches frivoles et inconsidérées, qui, sans être tout-à-fait criminelles, ne conviennent ni à l'âge de celui qui s'y livre, ni à son caractère, ni à sa condition. Elles dégradent et avilissent son ame; elles l'accablent sous le poids des réflexions les plus affligeantes; elles l'abandonnent à tous les genres de mortifications; elles augmentent même son supplice par l'humiliante comparaison qu'il établit entre sa propre situation et celle des êtres dont il est environné. Les maux qu'engendre la folie sont encore aggravés quand on permet à une passion violente de prendre possession du cœur. Cette passion a beau être du nombre de celles qu'on appelle innocentes; il suffit qu'elle s'empare de l'ame et qu'elle y exerce un empire absolu, pour détruire sa tranquillité, et la livrer à un trouble continuel. Mais si cette passion est d'une nature vraiment déshonorante et cri-

minelle, il n'en faut pas davantage pour ternir tout l'éclat de la plus florissante condition, et empoisonner toutes les joies de la vie. Si les blessures que font la folie ou la passion, sont encore envenimées par le poison du vice et du remords; si, à l'iniquité d'une conduite scandaleuse se joint la terreur qui naît du sentiment de ses funestes conséquences; ah! c'est alors que l'angoisse et l'amertume du cœur parviennent à leur dernier période. Les terreurs d'une conscience bourrelée produisent dans l'ame un paroxisme qui la livre aux plus violentes agitations. Celui qui les éprouve pense voir un nuage sombre et menaçant suspendu sur sa tête. Il se croit méprisé, haï par tous les hommes; et, ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est la colère d'un Dieu vengeur de sa justice outragée. Comment voulez-vous que dans cet état violent et convulsif, son ame puisse goûter aucun des plaisirs attachés à sa condition extérieure, quelque brillantes que soient ses apparences? L'amertume de son cœur unit son fiel à toutes les gouttes de la liqueur que le plaisir porte sur ses lèvres.

Non, les infortunes extérieures, les disgraces, la pauvreté, la maladie même, ne sont

rien en comparaison des maux qu'introduisent dans l'ame la folie, les passions et le vice. Elles peuvent, à la vérité, devenir plus ou moins accablantes, en raison de l'influence de l'un ou de l'autre de ces principes d'amertume. Mais il est fort rare que ces principes agissent isolément ; et quand ils se réunissent, ce qu'ils ne font que trop souvent, ils portent à l'ame des coups d'autant plus assurés, que la misère de l'homme arrive à son dernière période. Ces désordres de l'ame, lorsqu'ils sont parvenus à cette affreuse crise, deviennent alors le plus cruel des supplices. La honte de la folie, la violence des passions, le remords du crime se réunissent-ils dans une attaque combinée ; ah ! c'est alors que l'homme arrive au plus haut degré de l'infortune. La vie lui devient insupportable. Il choisit la plus affreuse des ressources ; il tourne contre lui-même un bras homicide ; il conjure la mort de mettre un terme à une existence trop horrible pour qu'il puisse la soutenir plus long-tems.

II. LE CŒUR éprouve d'autres joies et d'autres amertumes dont la source est bien différente de celles que nous venons de vous

indiquer. Elles résultent des liaisons que nous entretenons avec nos semblables, et des affections qu'ils élèvent dans nos ames. Ces causes de chagrins et de joie sont d'une nature extérieure. La religion ne nous enseigne point à regarder toutes les peines ou tous les plaisirs intérieurs comme une conséquence de notre caractère et de notre conduite morale. Sans doute, ceux-ci sont la principale source de nos joies ou de nos douleurs. Ils modifient, d'une manière ou d'une autre, tous les agrémens et toutes les privations de la vie ; mais ils n'en sont point l'unique principe. Notre Créateur n'a pas voulu que le bonheur de chaque individu fût indépendant de celui des personnes qui l'environnent. Il nous a unis à la société par de nombreux liens ; il a même arrêté, dans son infinie sagesse, que cette intimité deviendrait, soit pendant sa durée, soit quand elle se dissoudrait, une cause de plaisir ou de peine, qui affecterait le cœur humain d'une manière immédiate, et souvent très-profonde. Loin donc de prétendre que *l'amertume que le cœur connaît parce qu'elle appartient à lui seul, et que la joie à laquelle nul autre n'a part, sont indépendans de tout objet extérieur, nous affirmons que cette*

amertume et cette *joie* sont produites par d'autres causes bien plus actives que les richesses ou la pauvreté, un état brillant ou une condition obscure; qu'au milieu de toutes les faveurs de la fortune, comme dans un genre de vie simple et modeste, ce qui contribue le plus essentiellement à nos disgrâces ou à notre félicité, après l'état de notre âme et l'influence de notre caractère, ce sont les sentimens et les affections qui résultent de nos liaisons avec nos semblables.

Pour placer cette vérité dans tout son jour, supposons qu'un homme, quelles que soient sa fortune et sa condition, goûte le bonheur dans le sein de sa famille et de ses amis, puisant mille douceurs dans l'échange cordial des intimes affections qu'il leur témoigne et dont ils lui offrent le sincère retour : heureux par les services journaliers qu'il leur rend ; heureux par l'expansion de leur reconnaissance ; n'éprouvant de leur part ni jalousie, ni mécontentement ; sans inquiétude et sur la manifestation et sur la durée de leurs affections. — Qu'elles sont abondantes et pures les sources d'où procèdent les joies que cet homme

vertueux trouve dans le fond de son cœur !
Qu'ils sont tranquilles et délicieux les jours
qu'il coule dans ces ineffables jouissances !
Qu'il est enchanteur l'aspect qu'un tel senti-
ment donne à tous les objets environnans !
Quelles inexprimables satisfactions ne pro-
duit pas l'amour réciproque des pères et des
ensans, des frères et des sœurs, des parens et
des amis ! De quel lustre ne brille pas la sim-
ple et modeste habitation qui devient l'heu-
reux séjour de cette douce et paisible com-
munication des ames, où tant de scènes at-
tendrisantes se succèdent sans interrup-
tion !

Mais, hélas ! ce commerce si plein de char-
mes, le voilà soudain rompu. La main san-
guinaire de notre cruel et dernier ennemi
brise inopinément les liens de cette sainte
union des cœurs. Cette famille qui savait
si bien trouver le bonheur en elle-même,
ce père, cette épouse, cet enfant enchaînés
par les plus tendres sentimens, la mort
couche l'un ou l'autre sur son lit glacial.
Alors, qu'elle est profonde l'amertume qui
pénètre jusque dans le fond de leur ame !
Oui, la voilà dans son sens le plus formel,
la véritable *amertume du cœur*, et nulle
circonstance extérieure n'a le pouvoir de

lui offrir le plus léger adoucissement. Au milieu de ces douleurs si poignantes, tous les rangs de la vie sont confondus, toutes les distinctions de la fortune s'évanouissent. En vain l'opulence étale-t-elle les superbes trophées d'un somptueux chagrin pour décorer, par les plus pompeux ornemens, cette couche mortuaire. L'homme vêtu de longs habits de deuil ne trouve pas dans ce vain luxe la plus légère consolation : le prince et le laboureur éprouvent alors également toute l'amertume de leur ame. Au mélancolique souvenir des joies qu'ils goûtaient naguère, et qui maintenant sont évanouies, l'un oublie sa pauvreté, l'autre dédaigne les lambris dorés qui brillent sur sa tête. Dans ces heures de tristesse, l'un et l'autre reconnaissent également qu'il n'appartient point à la fortune, quelque largesse qu'elle mette dans la distribution de ses faveurs, de rendre l'homme heureux dans ce monde.

Mais ce n'est pas seulement la mort de nos amis qui atteint nos cœurs dans le sein de la prospérité et les pénètre de la plus sombre tristesse. Ces amis ne sont que trop souvent entraînés, pendant leur vie, dans des désordres bien propres à porter la désolation dans notre ame. On peut affirmer en géné-

ral que la conduite des personnes avec lesquelles nous vivons dans une étroite union, forme, immédiatement après notre caractère personnel, la principale source ou des plaisirs ou des inquiétudes que nous éprouvons dans le cours de notre vie. De même que leur conduite, quand elle annonce un bon cœur et qu'elle est dirigée par de sages principes, est de tous les agens extérieurs celui qui donne le plus de bonheur à notre ame : ainsi leur légèreté, leur manque de prévenances, leurs manières dures et hautaines, quoiqu'ils n'aillent point jusqu'à briser tous les liens de l'amitié, altèrent et décomposent notre humeur. La vie sociale, continuellement fatiguée par ces petites vexations, ressemble à un chemin qu'un homme est journellement condamné à parcourir, mais qu'il trouve sans cesse raboteux, semé de cailloux et difficile à franchir.

L'angoisse de notre ame devient bien plus amère encore, quand la conduite honteuse et criminelle des personnes qui nous avaient inspiré un vif attachement brise tous les liens de l'amitié, et qu'elle nous démontre combien elles étaient indignes de notre confiance. C'est alors que s'ouvre une des sources

les plus profondes de l'amertume que notre ame peut éprouver. — Voyez ce vénérable père : son cœur se déchire à l'aspect de la conduite criminelle et de l'odieuse ingratitude de ce fils, sur lequel il avait fondé ses plus douces espérances, qui était l'objet de ses plus vives affections, en faveur duquel il avait labouré et semé pendant tout le cours de sa longue carrière ! Voyez la tendresse conjugale transformer ses plus douces caresses en noirs soupçons, en injustes défiances ! Voyez cette épouse bien aimée, cet époux si vertueux, condamnés à déplorer, dans l'amertume de leur ame, l'infidélité du compagnon de leur vie, auparavant l'objet de tant d'amour ! Voyez cet ami dont le cœur se refusait jusqu'au plus léger soupçon, trahi, abandonné à l'heure du danger par le faux ami auquel il avait accordé une confiance sans bornes ! Voyez-le, ne rencontrant au milieu des plus cruelles infortunes qu'une stérile indifférence, peut-être qu'un froid dédain, au lieu de cette douce et consolante sympathie qu'il avait tant de droit à réclamer ! — Sont-ils rares, je vous le demande, ces exemples de perversité ? appartiennent-ils exclusivement à tel rang ou à telle condition ? sont-ils l'apanage

particulier des personnes qui vivent dans un état obscur? et les grands du siècle possèdent-ils quelque privilège qui les en affranchisse? Quand le cœur est profondément blessé par l'ingratitude ou l'infidélité de ces amis, sur lesquels reposait tout le poids de ses affections, de quel côté se tournera-t-il pour chercher quelque soulagement à ses maux? Puisera-t-il de vraies consolations dans le souvenir de ses titres et de ses dignités, ou dans la contemplation des trésors dont ses coffres sont remplis? — Ah! ne lui vantez plus les honneurs de la cour; n'étalez plus à ses yeux les richesses de l'orient. Dans ces heures où le cœur est abreuvé d'amertume, il les dédaigne, il les regarde comme des objets vils et méprisables, il les maudit peut-être, comme la cause indirecte des malheurs dont il gémit. L'aiguillon a pénétré jusqu'au fond de son cœur. C'est là qu'il s'est fixé. Le siège même du sentiment est attaqué; et la violence des douleurs qu'il endure est proportionnée et à la sensibilité dont il est susceptible, et à la sincérité des affections qu'il éprouve. Une bonne conscience et l'espoir de la grâce divine peuvent sans doute verser dans son cœur de douces consolations. Mais au mi-

lieu de tant de peines de l'ame, et quand elle est déchirée par tous les tourmens que nous venons de décrire, les avantages de la fortune, quelque brillans qu'on les suppose, ne sont plus que de vains trophées. C'est un frêle roseau incapable de fournir au cœur le plus léger soutien ; c'est une maison de paille dont le vent brise incessamment les débiles appuis.

Vous venez de voir s'accumuler les preuves les plus frappantes de cette vérité, que le cœur trouve en lui-même une amertume ou une joie tout-à-fait distinctes des inquiétudes et des plaisirs produits par les circonstances extérieures de la fortune ; qu'elles résultent ou du caractère personnel et de l'état moral, ou des affections qu'inspirent les relations sociales ; que cette joie et cette amertume exercent une influence beaucoup plus puissante sur le bonheur, que toutes les faveurs de la fortune ou tous les prestiges de la grandeur ; que celui dans l'ame duquel cette joie verse toutes ses bénédictions, habitât-il même une chaumière, est aussi heureux qu'il est donné à de faibles mortels de l'être ici-bas ; et que celui dont le cœur est rempli d'amertumes, est mal-

heureux, même dans le palais des rois. — Passant à la partie la plus importante de notre sujet, examinons les conséquences pratiques que nous pouvons déduire de cette doctrine, pour régler nos mœurs.

FAISONS la servir premièrement à modérer cette ardente passion d'acquérir des richesses et des honneurs qui dévore la plupart des hommes. L'avidité avec laquelle on recherche ces avantages, est le premier instrument des crimes qui désolent le monde. C'est à la soif de l'or qu'il faut attribuer ces fraudes, ces tromperies, ces trahisons, enfin tant de passions honteuses qui troublent les classes moyennes et inférieures de la société; c'est l'ambition, c'est l'amour du pouvoir qui dans les classes les plus distinguées ont produit tant de crimes atroces, tant d'abus d'autorité, lesquels ont bouleversé et teint de sang toute la surface de la terre. Encore si après les avoir obtenus, ces avantages tant recherchés, ils conduisaient au vrai bonheur; encore s'il leur était donné d'assurer au cœur une joie solide, et d'en éloigner toute amertume, ce succès pourrait excuser la violence avec laquelle on les poursuit. Il vaudrait la peine d'acheter cette conquête

à un tel prix, puisqu'elle obtiendrait une si belle récompense. Mais nous espérons d'avoir environné la vérité opposée d'une irrésistible évidence. Loin de nous, cependant, de penser que les avantages de la fortune ne méritent, sous aucun rapport, de fixer l'attention de l'homme sage et bon. La pauvreté est toujours un malheur. L'opulence et les dignités sont environnées d'une multitude d'avantages; on peut même les faire concourir à l'accomplissement des plus louables desseins. Mais ce que nous affirmons, c'est qu'on commet une grande erreur quand on les élève au-dessus de leur valeur réelle. Ce sont des avantages du second ordre; ce sont des auxiliaires de la félicité; mais elles ne sont point la félicité elle-même. Elles ne prennent leur rang qu'après tous les sentimens qui affectent immédiatement le cœur. C'est là qu'est la source naturelle, primitive et de la joie et de l'amertume. Si un homme est malheureux dans ses dispositions intérieures; s'il est malheureux dans ses liaisons, en vain accumulerez-vous sur sa tête tous les trésors, tous les honneurs que les rois peuvent accorder à leurs favoris. Dépouillez donc ces avantages de tout le faux

brillant dont l'opinion de la multitude les environne. Contemplez-les d'un œil plus impartial. Poursuivez-les avec moins d'ardeur. Gardez-vous sur-tout de sacrifier jamais à leur acquisition, ou votre probité, ou votre dignité morale, ou votre innocence, ou vos vertueux sentimens ; car alors vous jetteriez les fondemens de cette amertume de cœur, qu'aucun des biens de la fortune ne peut tempérer, qu'aucun honneur ne saurait adoucir.

EN second lieu, les observations que nous venons de vous présenter doivent servir à réprimer nos murmures sur la prétendue inégalité avec laquelle le bonheur est distribué dans ce monde. En effet, cette dispensation n'a rien d'arbitraire ; et si l'on se permet trop souvent d'adresser d'injustes reproches à la Providence, c'est qu'on regarde comme un principe incontestable qu'on peut mesurer l'étendue du bonheur ou du malheur des hommes, d'après le degré de leur prospérité ou de leur misère extérieure. Voilà une illusion qui a constamment fasciné les yeux de la multitude ; mais pour la dissiper, il suffit de considérer attentivement les ressorts invisibles du bon-

heur qu'éprouve le cœur. Voulez-vous reconnaître si un homme est réellement heureux, ne vous bornez point à contempler ses maisons et ses domaines, ses équipages et ses livrées; cherchez à pénétrer au-dedans de cette trompeuse superficie. Entrez jusqu'à son cœur pour y distinguer qu'elle est la joie ou l'amertume qu'il éprouve; car jusqu'alors il vous sera impossible de rien prononcer à son égard. Cet homme orgueilleux et pervers, que vous voyez environné de faste et de magnificence, et sur lequel vous pensez que le ciel prodigue si mal à propos ses faveurs, est peut-être un des plus malheureux habitans de cette terre, dévorant en secret les plus amers chagrins, et cachant, sous une apparence de félicité, mille douleurs cuisantes inconnues au monde entier. D'un autre côté, cet homme pauvre et obscur semble être l'objet du dédain général: personne ne le remarque dans son humble habitation; cependant il goûte toutes les joies morales et sociales qui peuvent réjouir le cœur. Que dis-je? il est enjoué, satisfait, heureux. Cessons donc de murmurer contre les dispensations de la Providence, puisque nous les connaissons si imparfaitement. Ne

portons point envie à la prospérité du pécheur. Ne jugeons point sa véritable condition d'après le fastueux clinquant qui en décore la surface.

DIRIGEONS plutôt, en troisième lieu, notre attention vers ces sources intérieures de félicité ou d'infortune dont nous venons d'apprécier la puissante influence. Lorsque l'amertume et la joie que notre cœur éprouve, sont le résultat de la première des grandes sources que nous leur avons assignées, c'est-à-dire, de notre propre conduite et de notre humeur, notre bonheur est alors, pour ainsi dire, confié à nos propres soins. Tout ce que notre cœur peut renfermer d'irrégulier ou de désordonné; tout ce que nos passions ou nos vices peuvent nous offrir d'inquiétudes ou de disgrâces, doit donc être rectifié, corrigé, amélioré par des soins attentifs, fructifiés par l'efficacité de la grâce divine. Celui que le puissant secours de l'Esprit Saint ramène à un état de calme et de tranquillité; celui qui bannit de son âme toute mauvaise humeur, tout dégoût, toute passion violente, tout remords accablant, jette au fond de son cœur les fondemens d'une jouissance

bien plus assurée , bien plus durable que s'il accumulait des millions pour agrandir ses domaines ou multiplier ses jouissances.

Il n'en est pas de même de la joie ou de l'amertume qui prennent leur source dans nos liaisons avec nos semblables. Ici nous dépendons de plusieurs objets qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler. Ces relations ne sont pas toujours notre ouvrage ; et quand elles seraient le résultat de notre choix , l'homme le plus sage est exposé à être trompé dans son attente. Mais ici nous reconnaitrons encore combien il nous importe de régler notre cœur , soit en augmentant les jouissances sociales qui sont à notre portée , soit en adoucissant les peines que nos liaisons rendent inévitables. Le choix de nos compagnons ou de nos amis dépend-il de nous ? voulons-nous goûter avec eux une félicité durable ? que la vertu et le mérite soient la règle constante de nos préférences. Dans toutes les habitudes , dans tous les attachemens de la vie , dès que nous les avons formés , que notre étude la plus sérieuse soit de remplir fidèlement tous les devoirs qu'ils nous prescrivent. Ne négligeons rien pour alimenter cette harmonie réciproque , cette amitié pleine d'affection , qui influent si

puissamment, ainsi que nous l'avons observé, sur notre tranquillité et notre bonheur, dans toutes les situations de la vie. Sans doute il n'est point en notre pouvoir de prolonger l'existence de ces amis, auprès desquels notre cœur goûte de si pures jouissances. Souvent encore nous sommes hors d'état de nous soustraire à l'ingratitude ou aux injustes procédés de ces autres amis dont nous attendions, au contraire, les plus douces consolations. Mais dans ces douloureuses circonstances, nous pouvons obtenir de grands adoucissements à nos maux, si nous savons donner une sage direction à nos pensées et placer convenablement nos affections. Lorsque la religion et la raison dominent dans un cœur pur et bien ordonné, elles lui administrent les remèdes les plus propres à guérir ses plaies les plus profondes; et ces remèdes sont tout-à-fait inconnus à l'homme négligent et vicieux. Mieux une fatale expérience nous a appris à connaître les vicissitudes qui agitent la vie humaine, plus nous devons nous pénétrer de la sagesse de ce conseil de Salomon : *Garde ton cœur plus que tout ce qu'on garde, car de lui procèdent les sources de la vie* (a).

(a) Prov. iv. 23.

La quatrième et dernière instruction que nous présente la doctrine que nous venons de vous exposer, et elle est la plus importante de toutes, c'est que nous devons nous élever fréquemment vers Celui qui a fait le cœur humain, et le conjurer de nous accorder son puissant secours pour le gouverner selon sa volonté. Qui connaît mieux que notre suprême Créateur toutes les sources de l'amertume et de la joie qui peuvent nous affecter? Il ne dépend que de lui de leur donner un libre cours, ou d'en arrêter les effets, de les accroître ou les diminuer selon son bon plaisir. Dans une étude d'une si haute importance pour le bonheur, et quand il s'agit de conserver la paix de nos âmes, pourrions-nous mettre trop d'ardeur à solliciter le secours du Père souverain des esprits, et à le conjurer d'éloigner de nos cœurs le trouble et l'infortune? — Aux secours que nous avons l'espoir de puiser dans la grâce divine, joignons la douce observation de tous les devoirs de la piété, car son exercice est un des plus puissans moyens de régler notre cœur et d'en calmer les agitations. Oui, nous l'éprouvons dans toutes les occasions importantes : quand les sources de l'amer-

tume du cœur se débordent avec violence, la dévotion devient le seul refuge de l'homme qui souffre. La dévotion ouvre au Chrétien un sanctuaire dans lequel il peut se réfugier quand son cœur est profondément blessé. Dans cette retraite paisible et sacrée, il trouve souvent un baume tout préparé pour rafraîchir et guérir ses blessures. Oui, ames résignées à la volonté de Dieu ! c'est en vain que la méchanceté des hommes vous atteint et vous accable ? Vous trouvez le plus grand adoucissement à vos maux dans l'élévation de votre ame à Dieu. Vous puisez dans la contemplation des objets célestes, les plus douces consolations pour cette vie et le plus vif espoir d'un bonheur éternel. Ne négligez donc aucun des moyens que la religion vous offre pour augmenter votre joie et adoucir l'amertume de votre cœur. Oui ! quelles que soient la fragilité de votre nature, l'inconstance des hommes et les fréquentes vicissitudes de la vie humaine, les secours de la religion vous suffiront, si vous savez en faire usage, pour rendre supportable et même pour embellir le petit nombre de jours qu'il vous sera donné de passer encore sur cette terre.

SERMON IX.

SUR L'USAGE ET L'ABUS DU MONDE.

I COR. VII. 31.

*Ceux qui usent de ce monde comme n'en
abusant point.*

LE monde est constamment présenté dans l'Écriture comme un vaste théâtre, où le Chrétien est soumis à des épreuves multipliées, où lui sont imposés de nombreux devoirs, où une foule de dangers l'environnent, où il est engagé dans une lutte continuelle. Comment devons-nous remplir un rôle si difficile? C'est ce que l'Apôtre nous enseigne avec une énergique brièveté, quand il nous exhorte à *user du monde, comme*

n'en abusant pas. Telle est la maxime dont nous nous proposons de développer aujourd'hui, et le sens, et l'étendue. Ce sujet est d'autant plus important, que nous sommes appelés à vivre dans le monde, et qu'il se montre ou notre sincère ami, ou notre ennemi le plus acharné, selon que nous *en usons*, ou que nous *en abusons*.

L'Apôtre suppose, et cette observation trouve ici naturellement sa place, que le Chrétien *use du monde*, c'est-à-dire, qu'il entretient avec lui des relations habituelles, qu'il vit dans son sein, et que, membre de la société, il y occupe le rang qui convient à sa condition. On ne saurait prétendre qu'on use du monde, si l'on s'en éloigne entièrement. L'Évangile n'impose point au Chrétien l'obligation de vivre dans une retraite absolue. Cependant par une étrange contradiction, les mêmes personnes qui condamnent les vœux monastiques, considèrent souvent le renoncement à toutes les jouissances de ce monde, comme un des traits essentiels du caractère religieux. Elles poussent même l'erreur au point de se persuader que les plus fidèles serviteurs de Dieu sont ceux qui consacrent tout leur tems à des exercices de dévotion, sans

qu'ils se permettent jamais de prendre une part active au commerce ordinaire du monde, et de se livrer, dans aucune occasion, aux amusemens, même les plus innocens. Mais quelle que soit d'ailleurs la sincérité de leurs sentimens religieux, elles n'emploient certainement pas la méthode la plus convenable, soit pour perfectionner leur caractère, soit pour propager autour d'elles l'amour de la religion. Agir ainsi, ce n'est point user du monde, c'est l'abandonner à lui-même. Au lieu de donner à la lumière des bons exemples l'éclat le plus propre à la rendre utile à la société, c'est la resserrer dans l'espace le plus étroit; et pour suivre la métaphore du Seigneur, *après avoir allumé la lampe, c'est la mettre sous un boisseau*. Loin de présenter au monde la religion sous un point de vue favorable, c'est lui donner toutes les teintes d'une effrayante austérité. Loin d'employer leur influence pour régler et purifier les plaisirs du monde par un usage modéré de ceux qui sont innocens, c'est abandonner tous les agrémens de la société aux étourdis et aux pervers; et ceux-ci ne manquent jamais d'en abuser dès qu'ils cessent d'être soumis au contrôle de la sagesse.

Les nombreux dangers auxquels le monde expose ceux qui désirent de conserver leur piété, leur intégrité, ont donné naissance à cette scrupuleuse réserve sur l'usage du monde; et jusqu'alors ce principe ne présente rien que de très-respectable. Mais souvenons-nous, que s'il est une occasion où le Chrétien peut faire briller sa vertu, c'est sur-tout lorsqu'il est appelé à combattre les dangers dont il doit triompher. En nous plaçant dans le monde, la Providence nous a assigné le poste du péril; elle nous y a rangés comme des soldats en ordre de bataille. C'est là que nous devons faire éclater notre fidélité envers notre souverain Chef; c'est là que nous devons mettre en action toutes les vertus qui font l'ornement et la perfection du vrai Chrétien. Là, notre ame peut développer toute son énergie et sortir victorieuse de l'épreuve. Là, elle met en exercice ses plus aimables dispositions. Là, l'humanité est cultivée; la patience, la valeur, le renoncement à soi-même se reproduisent sous mille et mille formes. Là, les œuvres des gens de bien brillent devant les autres hommes. Là elles les engagent à glorifier leur Père qui est dans le ciel.

Admettons donc comme un principe justifié par notre texte et conforme à l'esprit de l'Écriture entière, que c'est exécuter en tout point les ordonnances de notre sainte Religion, que *d'user*, et jusqu'à un certain point, de *jouir du monde*. Le rang que le Chrétien occupe dans la société, ses fonctions, son âge, ses travaux, ses liaisons : voilà ce qui donne plus ou moins d'étendue au commerce qu'il doit entretenir avec le monde. Dans la vie privée, il use sagement du monde ; il est actif et industrieux dans sa profession, juste et bienfaisant dans ses procédés, modéré et satisfait dans l'état où il est placé. Les circonstances lui permettent-elles de se livrer avec moins de réserve aux jouissances du monde, il en goûte librement les douceurs ; mais il se garde bien de franchir les limites de la décence et de la sobriété. Se trouve-t-il dans une brillante situation, occupe-t-il un poste éminent, possède-t-il une fortune considérable : il cherche alors à se distinguer par la dignité de son caractère et l'étendue de sa charité, par son ardeur à être utile, par l'esprit public qui l'anime, une magnificence sans orgueil, une hospitalité sans faste, une générosité sans profusion.

aimer

Nous nous formerons une idée plus distincte du véritable usage du monde, si nous le mettons en opposition avec l'abus qu'on en fait trop généralement. Cet abus se présente sous diverses formes ; mais on peut les réduire à trois chefs principaux. Nous allons les considérer successivement.

I. ON abuse du monde par une jouissance immodérée de ses plaisirs ; on en abuse par une conduite dissipée ou licencieuse. Au milieu de l'orgueil et du luxe qui caractérisent le siècle actuel, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui, possédant une grande fortune et peut-être un rang distingué, croient avoir le droit de passer leur vie entière sans prévoyance, sans inquiétudes, sans se proposer enfin d'autre but que de satisfaire leurs goûts sensuels, et de tout sacrifier à leurs passions désordonnées. Il est vrai qu'ils ne sont point obligés de s'astreindre à cette stricte économie, à ces scrupuleuses privations auxquelles sont soumis ceux qui ne possèdent qu'une fortune médiocre. Il leur est permis de se livrer à la gaité, d'aimer à changer de scène, et de varier leurs amusemens. Mais du moins qu'ils se gardent bien d'oublier que leur

qualité d'hommes et de membres de la société, pour ne pas dire de disciples de ce Christ dont ils doivent en toute occasion professer la doctrine, leur impose la loi de s'arrêter dans la carrière du plaisir, dès qu'ils s'aperçoivent que leurs excès peuvent devenir dangereux à eux-mêmes, ou funestes à leurs semblables. Le genre de vie frivole et désœuvré auquel ils s'abandonnent, contrarie tous les desseins généreux que la Providence s'est proposés en leur accordant les avantages d'une situation prospère. Ils condamnent tous les talens qu'elle leur a départis, à un insignifiante nullité. Ils corrompent par leur exemple les mœurs publiques; ils sèment dans toute leur carrière des germes d'extravagance et de folie qui ne tardent point à se développer. Une conduite si désordonnée est diamétralement opposée à la condition du monde dans lequel nous vivons, où nous sommes exposés à tant de changemens, où nous nous voyons environnés de tant de calamités, où nous assistons chaque jour à des scènes si douloureuses qu'elles devraient réveiller en nous les plus sérieuses réflexions et réprimer les éclats de la plus turbulente gaité.

De quel œil d'indignation la portion de

la société qui s'est habituée à penser et à vivre sobrement, ne doit-elle pas voir le luxe et l'intempérance de ces hommes qui font du monde un abus si extravagant? N'est-ce pas à cet abus qu'on doit attribuer les murmures du pauvre, son ingratitude à l'égard de ses supérieurs, son penchant à troubler la paix de la société? Celui-ci voit-il au contraire le riche faire un usage prudent et généreux des biens de cette terre, il est naturellement disposé à respecter, à bénir cet homme juste et généreux dont la munificence lui fournit du travail, et encourage le développement de son industrie en la récompensant libéralement. Il se contente de son sort, et ne porte nulle envie à la prospérité de celui dont les vertus gagnèrent son estime. Mais voit-il les esclaves du plaisir dissiper par leurs vices ou leur folie la fortune que leurs ancêtres avaient acquise avec tant d'honneur; les voit-il opprimer tous ceux qui dépendent d'eux, dans le but seul d'alimenter leur luxe et de satisfaire à leurs extravagantes dissipations; alors son cœur s'opprime, il murmure, il gémit, en considérant son humble habitation et sa famille manquant de tout; son désespoir peut même être porté à un

tel excès, qu'il s'abandonne au vol, à la sédition, aux actions enfin les plus criminelles.

Cet abus du monde n'exerce pas seulement une pernicieuse influence sur le bonheur de la société et les intérêts de la vertu, mais il conduit celui qui s'y livre à une ruine certaine. Insisterons-nous sur la perte de sa réputation, sur la dissipation de sa fortune, sur le délabrement de sa santé, sur l'affaiblissement de sa constitution physique et morale, conséquences inévitables d'une vie consacrée toute entière à des plaisirs désordonnés? Ferons-nous l'énumération de tant de jouissances plus vives et plus solides qu'il sacrifie à ses désirs immodérés? Disons-nous qu'au milieu de la turbulence de ses débauches et des fumées de son ivresse, il ne conserve aucune idée des plaisirs raisonnables qu'offre une vie régulière, des délices que procure la contemplation des merveilles de la nature, des jouissances attachées à l'acquisition de la science et à la culture de l'esprit, des douceurs de l'amitié et de l'union domestique, de la satisfaction intérieure qui accompagne d'honorables travaux, de l'estime enfin que l'homme sage obtient à si juste titre de

ceux qui l'environnent ? Tous ces avantages, il les a repoussés loin de lui ; il leur a substitué des plaisirs qu'il a cru plus vifs et moins uniformes. *Même dans la joie son cœur est plein de tristesse ; sa joie finit par l'ennui (a).*

Il n'est aucun homme qui n'entretienne dans le fond de son ame un sentiment secret de décence, de vertu, d'honneur. Ce sentiment peut s'émousser au point de perdre la puissance de le diriger dans les routes de la droiture ; néanmoins il conserve la faculté de lui faire connaître qu'il commet une injustice. Aussi le remords ronge-t-il en secret ce cœur qui affecte de paraître joyeux et insouciant aux yeux du monde. Le voluptueux peut se plonger dans une foule d'amusemens propres à faire diversion à ses inquiétudes ; mais toutes ces précautions n'empêchent point que mille anxietés ne l'obsèdent et ne le dévorent. Le sentiment de sa propre inutilité, mis en opposition avec les succès qu'obtiennent ceux qui se distinguent par une vie active et digne d'estime, le calcul du tems qu'il a follement dissipé, la honte du mépris qu'il a encouru, l'importun souvenir des jours

(a) Prov. xiv. 13.

de bonheur dont il jouissait à l'époque où ses talens et ses bonnes qualités inspiraient les plus heureuses espérances, tandis qu'ils sont maintenant empoisonnés par une foule de vices qui le déshonorent : ah ! combien de tristesse ces douloureuses réflexions ne répandent-elles pas sur ses fêtes les plus bruyantes, sur ses plus frivoles dissipations ! Les cris de réjouissance peuvent parvenir jusqu'à lui ; mais l'amertume a pris possession de son cœur. La viole et le tambourin peuvent frapper l'air de leurs sons mélodieux ; mais ils ne portent à son oreille que des accens mélancoliques. L'héritage de ses pères dévasté, ses greniers négligés, sa demeure tombant en ruine : tous ces objets de désespoir frappent ses regards. Il lui semble entendre les ombres plaintives de ses parens lui reprocher d'avoir trompé leurs espérances. Il croit voir une main de feu sortir de la muraille et y graver sa funeste sentence.

Hâtez-vous donc de vous arrêter au milieu d'une course si méprisable, ô vous qui abusez du monde par votre folie, votre extravagance et vos dérèglemens ! Car vous dégradez votre caractère, vous sapez les fondemens de votre propre bonheur, vous

abusez, de la manière la plus criminelle, des bienfaits de Dieu; et celui qui daigna vous les accorder ne manquera certainement pas de vous punir de votre ingratitude. Fixez plutôt votre attention sur ce que recherchent les hommes qui chérissent la vertu et l'honneur. Sortez enfin de ce cercle d'illusions dans lequel vous vous êtes volontairement renfermés. Jetez arrière de vous cette coupe empoisonnée que la main enchanteresse du plaisir approche de vos lèvres. Ecartez le voile dont la passion couvre vos yeux. Alors vous apercevrez des objets bien supérieurs à ceux qui se présentent maintenant à vos regards. Vous sonderez l'abyme que le vice avait creusé sous vos pieds. Vous verrez la tempérance et la piété tracer devant vous la seule route qui conduise au bonheur. Vous reconnaîtrez enfin qu'il n'est qu'un moyen de jouir avec avantage du monde : c'est de suivre ces guides divins; c'est de considérer le plaisir, non comme l'affaire qui doit vous absorber exclusivement, mais comme l'assaisonnement des devoirs qui vous sont prescrits comme membres du corps social, comme Chrétiens.

II. ON abuse du monde, non-seulement

en recherchant avec intempérance ses plaisirs, mais en s'attachant sordidement à ses biens périssables. Ceux qui tombent dans ce second excès forment une classe toute différente de celle dont nous venons d'esquisser le caractère. Ils sont plus décens dans leurs manières et moins dissolus dans leurs vices ; mais ils ne sont pas moins corrompus par le monde , car les gens d'affaires abusent tout autant du monde que les gens de plaisir. Comme les succès temporels deviennent les seuls objets de leurs recherches ; comme l'augmentation de leur fortune les enorgueillit au point d'endurcir leur cœur et de les affranchir de tout sentiment d'obligation morale ; comme elle les rend insensibles au cri de l'affection, et aux impressions de la piété, on doit les ranger à juste titre dans la classe *de ces avarés dont l'Eternel est irrité* (a).

Le Chrétien peut rechercher le monde et ses avantages sans violer les lois de la Religion. Il peut puiser dans une honorable industrie les moyens d'améliorer sa situation. Il peut aspirer, sans encourir aucun blâme, à l'estime et à la considération de

(a) Ps. x. 3.

ses semblables. Il peut consacrer une grande partie de son tems et de son attention à diriger avec succès ses intérêts temporels. Jusque-là il ne s'éloigne point des limites assignées à cet emploi du monde, si légitime en lui-même, et auquel la Religion donne une si solennelle sanction. Mais l'homme sage et bon ne regarde le monde que comme un objet secondaire. Il se rappelle qu'au-delà de ses frontières commence l'éternité. Son souci n'est donc pas seulement d'amasser et de posséder, mais de bien employer ce qu'il a acquis, comme devant en rendre compte à l'Eternel. Il n'est l'esclave ni des craintes ni des espérances du monde. Il renoncerait même sans hésiter à tout avantage présent, si pour l'obtenir il devait violer les lois de Dieu, ou renoncer aux espérances que l'éternité peut seule réaliser. C'est user du monde comme doit le faire un homme de bien ; c'est vivre dans son sein comme un sujet de Dieu, comme un membre de la grande famille du genre humain. Pour un tel homme, les richesses sont une bénédiction. Il en jouit quelquefois avec magnificence ; mais il en use toujours avec libéralité. Elles ouvrent devant lui un vaste champ à l'exercice de toutes les vertus.

Elles lui permettent de les faire briller du plus vif éclat.

Combien ce caractère n'est-il pas opposé à celui de l'homme dont toutes les affections sont concentrées dans le monde? Celui-ci ne se propose qu'un seul but, d'amasser des biens sur la terre. On ne peut pas dire de lui qu'il *use* du monde, car il n'éprouve qu'une ambition, celle de posséder sans avoir celle de jouir. Aussi l'Écriture-Sainte dit-elle avec énergie *qu'il entasse sur lui des monceaux de boue épaisse*. (a). On peut justifier jusqu'à un certain point celui qui cherche dans le monde quelques plaisirs; mais celui qui ne connaît d'autre jouissance que *d'ajouter maisons à maisons, domaines à domaines*, et de les appeler ses propriétés, comment pourrait-on l'excuser? Cet homme est un idolâtre de l'espèce la plus révoltante, car il fait du monde son Dieu. Chaque jour il se prosterne devant son idole pour l'adorer. Aucun moyen ne lui paraît vil et honteux, s'il peut contribuer à l'augmentation de sa fortune. — Il abuse du monde, quelque considérables que soient ses possessions, s'il n'estime rien au-dessus des profits temporels qu'il ambitionne de

(a) Habacuc. II. 6.

faire; il abuse du monde, dès qu'il sacrifie à ses intérêts, piété, justice, sentimens charitables. Il abuse du monde, dès qu'il ne sait point s'en retirer de tems en tems pour rechercher comment son caractère se présente aux yeux de Dieu, et quel sera le résultat définitif de sa conduite actuelle. Au contraire, le Chrétien use convenablement du monde, parce qu'il jouit de ses avantages d'une manière grande et bienfaisante, sans que son cœur soit rétréci par l'avarice, ou enorgueilli par l'ostentation.

III. ON abuse enfin du monde quand on fait servir ses avantages à violer les droits du prochain et à l'opprimer. Nous comprenons dans cette classe les plus méchans et les plus criminels de ceux qui abusent du monde, puisqu'ils tournent contre leurs semblables les faveurs mêmes dont il a plu au Ciel de les combler. Nous voyons inscrits dans cet infame catalogue ce souverain qui se montre le tyran de son peuple, cet homme puissant qui opprime ses subordonnés, ce maître qui traite avec inhumanité ses serviteurs, ceux qui emploient la prééminence que leur donnent leurs richesses, leur crédit ou leur pouvoir, pour tour-

menter sans nécessité leurs inférieurs, ceux dont le regard hautain humilie l'homme modeste, ceux qui foulent insolamment aux pieds l'indigent sans appui, ceux enfin dont la dureté arrache des larmes à la veuve et à l'orphelin. Ces hommes qui abusent avec tant d'audace des avantages du monde, peuvent jouir un instant de leur funeste triomphe. Mais qu'ils se gardent bien d'imaginer que ce triomphe sera de longue durée. Le moment viendra où ils seront plongés dans le même gouffre d'avilissement que ceux qu'ils oppriment maintenant. Il existe en effet dans le ciel un œil qui veille sans cesse et qui observe attentivement tous leurs procédés. Il existe une oreille impartiale qui écoute les justes plaintes qui s'élèvent contre eux. Il existe un bras irrésistible suspendu sur leur tête, et qui ne tardera point à les accabler de tout son poids. Le Souverain de l'Univers se déclare lui-même, dans les Saintes Ecritures, l'ennemi particulier de l'homme insolent et orgueilleux. *Je me leverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et du gémissement des pauvres. Je mettrai en sûreté celui auquel on tend des pièges (a).*

(a) Ps. xii. 6.

Je m'approcherai de vous pour être et juge et témoin contre ceux qui retiennent injustement les gages du mercenaire, qui oppriment la veuve et l'orphelin, et qui font tort à l'étranger (a). Celui qui opprime les faibles déshonore celui qui l'a fait (b). L'Éternel plaidera leur cause, et enlèvera l'ame de ceux qui les auront volés (c).

Après avoir entendu ces terribles paroles, n'est-il pas étrange, ô hommes à la fois orgueilleux et cruels, que vous puissiez pousser l'aveuglement au point de ne savoir pas user du monde, sans en abuser pour faire le malheur de vos frères? Et je vous le demande : quand vous ne seriez menacés d'aucune punition; quand le bras de la vengeance céleste ne serait pas levé sur votre tête, n'existe-t-il rien au fond de votre cœur qui s'attendrisse à la vue des maux qu'endurent ceux qui sont au-dessous de vous? N'est-ce point assez pour eux que d'avoir à supporter tout le poids de leur misère, sans que vous cherchiez encore à l'aggraver par votre dureté, par votre oppression? Pourquoi le vieillard, le pauvre et l'infortuné, sont-ils saisis d'effroi, quand vous étalez à leurs yeux toute votre puissance? Ne sauriez-

(a) Malach. III. 5. (b) Prov. XIV. 31. (c) Prov. XXII. 23.

vous être heureux, sans assaisonner le morceau de pain qui les alimente de toute l'amertume d'un cœur ulcéré? Ne sauriez-vous être heureux?..... Mais de quelle expression nous servons-nous? Vous, heureux! — Ah! ne profanons point ce titre. — Qu'elle est illusoire en effet votre félicité, comparée à celle de l'homme qui peut s'écrier avec Job : *L'oreille qui m'entendait disait que j'étais bienheureux, et l'œil qui me voyait me rendait témoignage; car je délivrais le pauvre qui criait, et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir. J'étais le père du pauvre. La bénédiction de celui qui allait périr venait sur moi; et je faisais que le cœur de la veuve chantait de joie (a)*. Aussi avec quelle dignité cet homme de Dieu n'usait-il pas du monde; de quels honneurs ne l'entouraient pas ses hautes vertus; et qu'il était bien autorisé ce saint homme à dire de lui-même : *On m'écoutait, et l'on attendait que j'eusse parlé; et lorsque j'avais donné mon avis, on gardait le silence. Les jeunes gens, quand ils me voyaient, se retiraient; les vieillards se levaient et se tenaient debout; les principaux s'abstenaient de parler, et mettaient*

(a) Job xxix. 11-16.

la main sur leur bouche. Ma racine s'étendait sur les eaux ; et la rosée demeurerait toute la nuit sur mes branches. — Non-seulement ils vous sont tout-à-fait inconnus les plaisirs qui découlent d'une prospérité *acquise par tant de vertus* ; mais , soyez-en bien assurés : en attendant qu'elle vous atteigne la punition qui vous est préparée, le remords s'approchera pour torturer vos cœurs. Encore peu d'instans , et il ne vous restera, de ce monde dont vous abusez aujourd'hui, que l'horreur qu'excite dans vos ames le souvenir de vos crimes. Les salaires que vous aurez retenus, la fortune que vous aurez acquise en dépouillant le malheureux, chargeront votre cœur d'un poids accablant. Ce superbe édifice qu'avait élevé votre orgueil, secondé par la violence de l'oppression, vous paraîtra habité par une foule de spectres évoqués du tombeau pour venger vos injustices. *La pierre criera du milieu de la muraille, et le bois qui sert à lier le bâtiment lui répondra* (a). Lorsque vous serez couchés sur votre lit de mort, les pauvres que vous aurez opprimés vous apparaîtront groupés ensemble, étendant contre vous leurs mains menaçantes, et

(a) Habacuc II. 11.

portant leurs voix redoutables jusqu'au tribunal de Dieu. *J'ai vu le méchant terrible se déployer comme le laurier vert. Mais j'ai passé ; et voilà, il n'était déjà plus. Je l'ai cherché, et il ne s'est plus trouvé. Comment a-t-il été détruit dans un instant, comment a-t-il défailli, comment a-t-il été consumé par la frayeur ? Il était comme un songe qui s'évanouit quand on se réveille. Ainsi, Seigneur, tu mettras en mépris son éclat apparent, quand tu te réveilleras (a).*

Nous venons de faire voir comment nous pouvons *user du monde*. Quand nous jouissons des avantages qu'il nous offre, avec dignité, avec décence, et selon notre condition ; quand nous sommes tempérés dans nos désirs, modérés dans la recherche des richesses ou des honneurs, attentifs à remplir les devoirs qu'imposent envers Dieu une foi sincère et une fervente piété ; enfin quand nous sommes justes, charitables et généreux envers nos frères, alors, mais seulement alors, *nous usons du monde* comme doivent le faire des hommes et des Chrétiens. Tant que nous ne franchissons point ces limites, nous pouvons jouir avec

(a) Ps. LXXXVII. 35. — LXXXIII. 19.

sérénité de toutes les consolations que le monde nous offre, et que notre état légitime. Mais si nous les dépassons, ces limites; si nous nous égarons dans les régions habitées par des plaisirs vicieux et désordonnés, par une sordide avarice, par un orgueil insolent et oppresseur, alors le monde ne pourra que corrompre nos ames et accélérer notre ruine; car le libertin, l'avare, l'orgueilleux, voilà les trois classes d'hommes qui abusent du monde.

O vous qui jouissez d'une situation prospère, gardez-vous de vous plaindre des restrictions que la doctrine chrétienne cherche à opposer à vos jouissances. En effet, à quoi se réduisent-elles ces privations? à ne vous permettre aucun plaisir qui puisse nuire ou à vous-mêmes, ou à vos semblables. Jeunes gens, nous ne vous imposons point l'obligation de renoncer à cette gâité si bien séante à votre âge. Nous ne vous ordonnons point, riches du siècle, de jeter arrière de vous vos richesses. Nous ne vous prescrivons point, grands du monde, d'abdiquer votre pouvoir. Nous vous invitons seulement à ne point convertir votre gâité en licence, à ne point consacrer votre fortune à des dépenses extravagantes, à ne point abuser de votre

crédit pour opprimer vos inférieurs. Nous vous exhortons, quand vous jouissez du monde, à ne point oublier que vous êtes des sujets de Dieu, et que bientôt vous serez transportés dans un meilleur séjour. Nous vous conjurons enfin de méditer profondément le motif par lequel l'Apôtre fortifie l'exhortation de notre texte : *Usez de ce monde comme n'en abusant pas, car la figure du monde passe.* Oui ! sa pompe et ses plaisirs, ses richesses et ses dignités, sa magnificence et sa gloire, ne sont que des ombres passagères. Tous ces avantages, qui font ici-bas nos délices, changent, déchoient, dépérissent et prennent fin. Tous ces objets flottent sur la surface d'un fleuve qu'un courant rapide précipite dans un océan sans bornes. Dirigez donc vos regards au-delà de la scène actuelle du monde. Elevez-vous au-dessus de ces régions sublunaires, et n'ambitionnez que ce qui est stable et permanent. Le monde passe ; mais Dieu et le ciel et la vertu n'éprouvent aucune ombre de changement. Bientôt vous serez transportés dans les demeures de l'éternité. Là, vos œuvres nous suivront ; là, bons ou méchants, fidèles sujets de Dieu ou serviteurs d'un monde frivole et corrup-

teur, vous éprouverez pour jamais les conséquences de votre conduite actuelle; là enfin vous aurez ou à vous applaudir d'avoir *usé du monde* avec sagesse, ou à gémir *d'en avoir follement abusé.*

SERMON X.

SUR LES EXTRÊMES DANS LA CONDUITE
RELIGIEUSE ET MORALE.

PROV. IV. 27.

Ne te détourne ni à droite ni à gauche.

*J*E me dirigerai avec sagesse dans la voie de l'intégrité : telle est la règle de conduite que le Roi Prophète se prescrit à lui-même dans un de ses psaumes (a). Par là, il fait entendre que la sagesse n'est pas moins nécessaire dans la conduite religieuse et morale, que dans la vie civile. Si notre esprit manque de lumières, sera-ce assez que notre cœur soit rempli des meilleures

(a) Ps. ci. 2.

dispositions? Privées d'un guide sage et régulier, il leur arrivera fréquemment de nous détourner du véritable but. Elles seront toujours faibles et chancelantes; elles pourront même nous entraîner à de grands écarts. Cette réflexion est confirmée par une trop fatale expérience. En effet, la plupart des hommes éprouvent un penchant presque irrésistible à se précipiter dans les extrêmes. Combien n'en voyons-nous pas qui entrent dans le monde avec de bons principes et de vertueuses intentions? Mais comme ils manquent de prudence dans l'application de ces principes, ou qu'ils prennent une fausse route pour se diriger vers la vertu, ils attirent sur eux-mêmes les plus grands maux, et exposent la Religion aux plus injustes mépris. Oui! il est un terme moyen qu'il ne faut jamais dépasser; c'est même ce juste milieu qui constitue la piété et la vertu. De chaque côté on rencontre un extrême dangereux, bordé de sentiers sauvages et difficiles; de sorte que dès qu'on s'égare, on perd aussitôt tout le fruit de ses bonnes intentions; et l'on termine dans la honte ce qu'on avait commencé avec honneur. Tel est le fondement de l'exhortation que le Sage nous adresse dans notre texte : *Que tes yeux re-*

gardent ce qui est droit, et que tes paupières te dirigent directement devant toi. Balance le chemin de tes pieds, et toutes tes voies seront affermies. Ne te détourne ni à droite ni à gauche. Pour développer ces dernières paroles, nous indiquerons d'abord, avec le secours divin, quelques-uns des extrêmes dans lesquels les hommes ne se laissent que trop souvent entraîner en matière de religion et de morale. Nous vous proposerons ensuite quelques directions propres à vous maintenir dans un sage milieu.

COMMENCERONS-NOUS par les principes religieux ? Exigerez-vous que nous mettions au premier rang des extrêmes contre lesquels nous voulons vous prémunir, le double danger ou de vous attacher à ces principes avec trop de rigidité, ou de vous montrer trop relâchés dans leur adhésion ? Mais cette distinction est dénuée de tout fondement. On ne saurait adhérer trop fortement aux principes religieux et moraux. Il n'existe ici aucun extrême. Au contraire, tout ce qui peut tendre à affaiblir ces principes, est un crime réel. La voix de notre conscience est une loi à laquelle nous devons constamment obéir. Ses ordres sont

universellement sacrés. Lors même qu'elle serait dans l'erreur, tant que nous sommes persuadés qu'elle parle au nom de Dieu, nous commettrions un péché si nous lui désobéissions. Quel est donc l'extrême que nous devons éviter? Ce n'est point de porter un respect trop scrupuleux ou trop délicat aux lois de la conscience; c'est de mettre trop peu de soin à éclairer ce guide salutaire, et à acquérir des idées exactes sur ce qui est juste ou injuste. — Gardez-vous d'adopter sans examen les opinions que la tradition humaine prétend ranger au nombre des vérités les plus sacrées. Recourez, dans chaque occasion, aux sources abondantes de la lumière et de la science, qui jaillissent des saintes écritures. Distinguez scrupuleusement les superstitieuses rêveries de l'homme mortel, d'avec les commandemens de Dieu, dont la durée sera éternelle. N'épuisez point par de minutieuses cérémonies, ce zèle que vous devez réserver pour l'observation des devoirs bien plus importans de la Loi divine. Ne surchargez point votre conscience de frivoles et inutiles distinctions. Mais, quand vous aurez tiré avec une intelligente précision la ligne qui sépare le devoir du péché;

gardez-vous de la transgresser, sous quelque prétexte que ce puisse être.

QUOIQUE nous n'ayons à redouter aucun extrême dans le respect que nous devons porter aux décisions de notre conscience, nous en rencontrerons néanmoins un, soit que nous restreignons toute la Religion à une simple théorie, soit que nous ne nous attachions qu'à une aveugle pratique, sans établir notre foi sur un principe solide. C'est ici que nous devons prendre un soin tout particulier de ne nous *détourner ni à droite ni à gauche, mais de garder la foi et une bonne conscience*, ainsi que St. Paul y exhorte son disciple Timothée. Se reposer uniquement sur sa foi, ou fonder toutes ses espérances sur ses œuvres : voilà une des séductions qui égarent le plus aisément le cœur humain, parce qu'elle se pare d'un côté du masque de la piété et de l'autre de celui de la vertu. Cette erreur n'est point particulière à notre siècle ; elle est consignée dans les fastes de l'histoire ecclésiastique ; et toutes les fausses religions en ont présenté les funestes caractères. C'est elle qui distingue les diverses sectes qui divisèrent et qui divisent encore le monde chrétien ; et on les qua-

lifie les unes et les autres suivant qu'elles soutiennent avec plus ou moins d'opiniâtreté l'influence exclusive de la foi, ou celle de la morale séparée de tout dogme.

Pour nous maintenir à cet égard dans un juste milieu, recueillons avec un profond respect les saintes instructions de la parole de Dieu. Nous y trouverons tout ce qui sera nécessaire pour nous préserver de l'un et de l'autre de ces extrêmes. L'Apôtre St. Paul affirme positivement dans toutes ses Épîtres, que nous ne saurions être *justifiés* par nos œuvres seules, et que *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu*. L'Apôtre St. Jacques établit d'une manière également évidente que la foi, si elle n'est pas fertile en bonnes œuvres, ne saurait *justifier* l'homme. Gardons-nous de croire qu'il existe aucune opposition entre les sentimens de ces deux Apôtres. Qu'est, en effet, la foi sans les œuvres ? un terme insignifiant et vide de sens, une cause sans effet, un fondement qui ne soutient aucun édifice, une fontaine de laquelle il ne coule point d'eau, un arbre qui ne porte aucun fruit et n'offre aucun ombrage. D'un autre côté, que sont les bonnes œuvres, dès qu'elles cessent d'être

appuyées sur une foi solide et éclairée? Un édifice superbe, mais placé dans les airs, sans base, sans stabilité; une maison bâtie sur le sable; un roseau qui s'agite à tout vent. Voulez-vous présenter en votre personne tous les caractères du vrai Chrétien? Unissez intimement ces deux principes, et que leur alliance devienne la règle invariable de toute votre conduite. Celui qui place la foi en opposition avec la morale, ou la morale en opposition avec la foi, se montre également l'ennemi de notre divine Religion. Il la présente sous une forme imparfaite et défigurée; il lui enlève tout ce qui est propre à lui concilier le respect des vrais fidèles. En sapant les fondemens de la foi, il tombe bientôt dans une monstrueuse infidélité. En oubliant que sans l'influence des œuvres la foi est morte, il se précipite témérairement dans tous les excès d'une vie licencieuse.

QUELLES que soient leurs opinions religieuses, les hommes se glorifient toujours de posséder quelques bonnes qualités. Le sentiment du devoir est profondément enraciné dans le cœur humain. On ne saurait s'estimer soi-même, si l'on ne présente pas

quelque apparence de vertu ; et lequel de nous pourrait désirer de paraître à ses propres yeux tout-à-fait indigne d'éloges ? Mais comme il existe un conflit perpétuel entre ce que notre nature présente d'excellent et ce qu'elle renferme de grossier, entre nos inclinations et nos principes, il en résulte de continuelles contradictions, de nombreuses inconséquences dans notre conduite. C'est à cette cause que nous devons attribuer la plupart des extrêmes dans lesquels les hommes tombent quand ils évaluent les sentimens moraux, et qu'ils s'efforcent de diriger tous les éloges vers la bonne qualité dont leur constitution ou leur tempérament leur rendent l'exercice le plus facile.

UN des principaux et des plus communs de ces extrêmes, c'est de faire consister toute la vertu dans la stricte observation des lois de la justice, ou de la borner à de simples actes de bienfaisance. L'opposition qui existe entre ces extrêmes se remarque sur-tout dans deux classes de la société. Ceux qui n'ont acquis leur fortune qu'à l'aide d'une active industrie et d'un travail opiniâtre, demeurent fortement at-

tachés à ce qui leur a coûté tant de peines à obtenir. Ils se croient strictement obligés d'observer toutes les lois de la justice; mais ce qui va au-delà, ils le considèrent comme superflu et même extravagant. Ils ne se permettent, envers leurs semblables, aucun de ces procédés dont leur conscience leur fait sentir l'iniquité; mais aussi ne s'empressent-ils nullement à les secourir dans leur indigence, ou à les soulager dans leurs infirmités. Ils exigent, avec la plus rigoureuse exactitude, ce qui leur est dû légitimement. Et, satisfaits de ne faire aucune injustice, ils ne s'inquiètent guères de rendre service à leur prochain. — La seconde classe est composée de ceux qui placent leur seul mérite dans la compassion et la bienfaisance, tandis qu'ils ne font que très-peu de cas de la justice et de l'intégrité. Ce sont généralement des personnes distinguées par leur rang ou leur fortune. La justice n'est pour elles qu'une vertu vulgaire, sans éclat, et tout au plus nécessaire dans les chétives transactions que les individus d'un rang inférieur établissent entr'eux. Mais l'humanité, la libéralité, elles les considèrent comme des vertus d'un ordre supérieur, qui ennoblissent le caractère, et

couvrent toutes les faiblesses d'un voile d'indulgence. Elles s'attendrissent aisément à l'aspect du malheur; elles sont toujours disposées à étaler une générosité pleine d'ostentation; elles consentiraient même à partager leur fortune, si l'occasion se présentait, avec un compagnon que leur cœur aimerait avec passion; tandis que dans le même tems elles refusent à d'autres ce qu'elles leur doivent légitimement, qu'elles négligent leur famille et leur parens, qu'elles repoussent même avec dédain les justes réclamations de leurs créanciers.

Ces deux classes d'hommes tombent dans des extrêmes également répréhensibles. Ils font un partage entre les devoirs moraux; et chacun n'en prend que la part qui convient à son caractère. Sans justice, sans probité, point de vertu. D'un autre côté, si le cœur n'est susceptible ni de miséricorde, ni d'humanité, il ne saurait être complètement vertueux. L'un donne dans l'extrême de la parsimonie; l'autre dans celui de la profusion. Le caractère de l'un est la dureté; la sensibilité de l'autre est tout-à-fait irréflechie. L'un gagne votre respect, mais jamais votre amitié. L'autre, vous pourrez l'aimer, mais jamais vous ne le respecterez.

Il est donc difficile de prononcer lequel de ces deux caractères est le plus imparfait. Il n'y a pas de doute que nous devons commencer par être justes, avant de prétendre à être généreux. Mais ne point nous élever au-dessus d'une rigoureuse justice, c'est nous arrêter sur les premières marches du sanctuaire. Certainement Dieu nous a commandé *d'être justes*; mais aussi nous a-t-il prescrit d'aimer *la miséricorde*. La première de ces vertus règle nos actions, la seconde perfectionne notre cœur. Elles sont également nécessaires au bonheur du monde. La justice est la colonne qui soutient tout l'édifice social. La miséricorde est ce rayon bienfaisant qui porte la chaleur et l'allégresse dans les habitations humaines. La perfection de notre caractère social repose sur une sage combinaison de ces deux vertus; elle exige qu'elles exercent une influence réciproque sur nos cœurs; elle nous engage à être justes, sans être sévères; elle nous permet d'être généreux, sans être injustes.

Nous devons encore nous garder ou d'une excessive sévérité, ou d'un criminel relâchement dans nos mœurs. Ce sont deux

extrêmes dont le monde nous présente des exemples très-fréquens. Celui qui s'abandonne à une excessive sévérité, se montre dur dans ses censures, et rétréci dans ses opinions. Il est incapable d'aucune condescendance, même dans les choses indifférentes. Il ne tient nul compte ni de la faiblesse de la nature humaine, ni de la différence des âges, des rangs, des caractères. Pour lui, l'enjouement est une frivolité condamnable, et le plus léger amusement un crime irrémissible. C'est à cet extrême que peut s'appliquer cette exhortation de Salomon : *Ne te crois pas trop juste, et ne te fais pas plus sage qu'il ne faut. Pourquoi te perdras-tu toi-même* (a)? Si cette sévérité de mœurs n'est qu'un masque hypocrite dont on se couvre pour satisfaire en secret ses passions, elle devient alors un des plus coupables abus de la Religion. En effet je la considère maintenant, non comme le résultat d'un dessein prémédité, mais comme la conséquence naturelle d'un caractère austère, et d'un plan de conduite dont on ne veut jamais dépasser les bornes étroites. Alors quelle influence exerce-t-elle sur celui qui l'a adoptée? Elle le rend sombre et mélancolique.

(a) Ecclés. vii. 16.

Quels effets produit-elle sur les autres ? Elle les force à fuir et sa société et ses conseils. Quels sont ses résultats par rapport à la Religion ? Elle la présente comme un principe sombre et décourageant. — L'extrême opposé, c'est-à-dire, une trop grande condescendance pour le caractère des autres, et un trop funeste penchant à suivre leurs travers, est peut-être bien plus dangereux encore. Celui qui donne dans cet excès, ou par la faiblesse de son esprit, ou par la douceur de son caractère, est disposé à une complaisance indolente et universelle. N'aimant ni blâmer ni contredire, il suit le cours des mœurs dominantes. Il considère tous les caractères d'un oeil également indulgent ; et quoique de bonnes dispositions impriment le mouvement à tout son être moral, quoiqu'il éprouve une aversion naturelle pour le désordre et le vice, il se laisse entraîner aux actions les plus répréhensibles, bien que son cœur les condamne, par cela seul qu'il manque de courage pour résister à ceux qui lui en donnent l'exemple.

Il faut l'avouer : rien n'est plus difficile dans la conduite morale, que d'éviter de se détourner *ou à droite ou à gauche*. Aussi une des plus fortes preuves que nous puis-

sions donner de notre sagesse et de notre vertu, c'est de nous maintenir dans un juste milieu, entre cette austère sévérité qui dégoûte et aliène le cœur, et cette faiblesse qu'on qualifie de bon naturel, mais qui ouvre la porte aux plus coupables excès. L'une nous séquestre trop du monde; l'autre, nous unissant à lui par des liens trop intimes, nous engage à *suivre la multitude pour faire le mal*. L'une ne cherche point assez à se rendre agréable, afin de se rendre plus utile. L'autre, s'étudiant trop à être agréable, perd son innocence. Si l'une nuit à la Religion, en la revêtant de l'extérieur d'une austère et inutile rigidité, l'autre, par une impardonnable indulgence, fortifie dans le monde la puissance de la corruption. Le Phariséisme est le caractère de l'une; le Sadducéisme de l'autre. La vraie Religion nous impose la loi de garder un sage milieu entre ces deux extrêmes. Elle nous prescrit de nous proposer un but, très-difficile sans doute, mais aussi très-honorable: celui d'unir un bon naturel à une solide Religion, et des mœurs pleines de douceur, à une vertu sans reproches.

ALLONS plus loin, et signalons deux autres

extrêmes. Nous tombons dans l'un, quand nous méprisons tout-à-fait l'opinion publique; nous donnons dans l'autre, quand nous recherchons les louanges avec trop d'ardeur. Le premier annonce un orgueil et une estime de nous-mêmes également révoltans; l'autre déceit une ame servile et dégradée. La Providence nous a unis les uns aux autres par les nœuds les plus intimes. Nul homme ne peut vivre seul, et dans une absolue indépendance de tous ses semblables. Respecter leur estime, et chercher à leur donner une opinion avantageuse de nous-mêmes, sans nous écarter des règles de la raison: voilà sans doute un principe très-recommandable. Il est fondé sur la sociabilité, et suppose le désir de se rendre des services mutuels. Mais si ce respect est poussé trop loin, il devient une source abondante de corruption; car dans l'état actuel du genre humain, l'ambition d'obtenir les louanges du monde nous empêche souvent d'agir avec cette fermeté de résolution, cette délicatesse de conscience, si dignes d'obtenir l'approbation de Dieu. Il est donc très-difficile de tirer une ligne de démarcation entre le respect que nous devons à notre réputation, et l'excessif désir des louanges. De toute

part un danger nous menace ; car ces deux extrêmes sont également funestes à la vertu.

Celui qui foule aux pieds les arrêts de l'opinion publique, se prive d'un des puissans motifs qui conduisent à des actions honorables ; il fait plus : il arrache au vice un de ses freins les plus puissans. Dès qu'on n'éprouve aucune ambition d'obtenir des louanges, on devient par là même insensible et à la honte et aux reproches ; et détruire ce sens moral, c'est ouvrir la carrière à tous les vices. D'une autre part, celui qui ne se détermine que par le désir d'être loué des hommes, manque au respect profond qu'il doit à sa conscience et à son Dieu. De là vient que la vertu n'est souvent qu'un hypocrite déguisement ; et combien d'hommes ont brillé dans le monde du plus vif éclat, quoique leurs principes n'aient été fondés ni sur une solide Religion, ni sur une sincère charité. De là vient encore qu'on s'est attaché, dans tous les tems, à défigurer les vérités religieuses, ou à les présenter sous un faux jour, dans l'intention de les conformer aux goûts populaires. De là vient enfin que les Scribes et les Pharisiens ont rejeté notre divin Sauveur ; et pourquoi l'ont-ils fait ? *C'est qu'ils ont mieux aimé la louange des*

hommes que celle de Dieu. — Ne vous détournerez donc ni à droite ni à gauche. N'affectez point de mépriser les jugemens que le monde porte sur votre conduite et votre caractère ; mais craignez, d'un autre côté, que l'opinion du monde ne vous gouverne despotiquement. Que le désir de l'estime publique soit un des motifs qui règlent votre conduite ; mais placez-le fort au-dessous des motifs religieux qui doivent par-dessus tout vous gouverner. Ne faites de cas de l'opinion des hommes qu'autant que vous connaîtrez qu'elle est parfaitement d'accord avec la loi de Dieu.

PERMETTEZ-MOI de vous indiquer encore deux extrêmes très-dangereux. Ou vous vous occupez avec trop d'inquiétude de vos intérêts temporels, ou vous tombez à leur égard dans une coupable négligence. Il est difficile de prononcer lequel de ces deux extrêmes ouvre la porte à plus de désordres et de malheurs. L'industrie et le travail sont recommandés d'une manière très-particulière à tous les Chrétiens ; et celui qui néglige de pourvoir convenablement aux besoins de sa famille et de sa maison, est, selon l'Écriture, *pire qu'un infidèle*. Mais les inquié-

tudes qui ont pour objet nos intérêts temporels, doivent être resserrées dans de justes bornes. En effet, l'inquiétude est le poison de la vie. Elle avilit l'ame; elle aiguise toutes ses passions; elle la livre à des distractions continuelles; elle la tourmente par des soucis sans cesse renaissans; elle la tient constamment éloignée du véritable but de toutes les actions humaines. L'inquiétude est en général le résultat d'un caractère intéressé. La négligence est la compagne d'une vie licencieuse; elle est toujours la mère d'un désordre universel. Par l'inquiétude, vous vous rendez malheureux vous-mêmes; par la négligence, vous occasionnez trop souvent la ruine de ceux qui vous sont chers. L'homme inquiet offre un culte aux richesses; l'homme négligent le rend au plaisir. L'un et l'autre portent leurs hommages mensongers sur l'autel d'une fausse divinité; aussi reçoivent-ils, l'un et l'autre, les seules récompenses qu'une idole peut offrir à ses adorateurs. L'un sacrifie les jouissances du présent à de vaines sollicitudes sur l'avenir; l'autre est tellement occupé à jouir du présent, qu'il condamne l'avenir à un malheur inévitable. — La véritable vertu tient un juste milieu entre

ces deux extrêmes. Elle n'est ni trop insouciant sur le lendemain, ni trop occupée de ce qui le concerne. Elle est diligente sans inquiétude, prudente sans avarice, attentive à se procurer sur cette terre une existence douce et commode; mais elle s'applique par-dessus tout à *s'amasser des trésors dans le ciel.*

Je dois encore vous garantir d'un autre extrême, et vous exhorter à fuir le double danger ou d'un genre de vie trop occupé, trop surchargé d'embarras, ou d'un trop grand amour pour la retraite et l'oisiveté. Notre constitution nous prescrit d'allier sagement l'action avec le repos. Nos liaisons sociales et l'accomplissement de nos devoirs réciproques, nous imposent la loi d'une vie active. Nos devoirs envers nous-mêmes exigent que nous passions une partie de notre temps dans la retraite. Celui qui est sans cesse plongé dans le tourbillon du monde, a bien de la peine à conserver une vertu pure et sans tache. Au milieu de ces cercles corrompus, ses sentimens de piété seront privés de cette nourriture substantielle, de cet appui conservateur que lui offrirait la méditation des vérités divines, et la dé-

votion d'un cœur religieux; son humeur se ressentira du trouble et des agitations dont il sera sans cesse entouré; ses passions seront trop exaltées. Environné de la contagion des mauvais exemples, il n'aura pas le pouvoir de se garantir de leurs dangereuses émanations. — D'un autre côté, si nous nous plongeons dans une retraite absolue, soit pour jouir d'une douce tranquillité, soit pour échapper aux pièges du monde, craignons de rencontrer mille inquiétudes au milieu de la solitude, et de voir les plus funestes tentations s'élever du fond de notre cœur. Cessant de nous livrer à des travaux actifs et honorables, mais aussi, nous sentant incapables de consacrer tout notre tems à des pensées propres à nous perfectionner dans la vertu, des passions dangereuses s'éleveront dans notre ame, et rempliront les longues heures de nos loisirs. La mauvaise humeur, la mélancolie se réuniront pour nous accabler. Les noirs chagrins, l'inquiète défiance, les injustes soupçons accourront dans notre retraite, pour nous punir de nous être totalement séquestrés des habitations de nos semblables. — Observons donc un juste milieu entre une vie surchargée d'affaires, et

une vie accablée par le fardeau non moins accablant de l'oïveté. Imposons-nous des occupations utiles, louables et qui puissent offrir à notre ame un aliment digne d'elle. Adoucissons le poids des affaires par une douce, mais sérieuse méditation ; et animons notre retraite en revenant avec empressement à l'industrie et au travail.

JE vous ai indiqué quelques-uns des extrêmes dans lesquels nous ne sommes que trop disposés à tomber, dès que nous franchissons la ligne que nous tracent la Religion et la Sagesse. J'aurais pu vous en présenter un plus grand nombre, car la carrière est vaste ; et à peine existe-t-il quelque apparence de piété, de vertu, de bonnes mœurs, que la folie des hommes ne soit tentée de les porter à l'excès, ou d'un côté ou d'un autre. Ce que je vous ai dit suffira pour vous prouver la nécessité d'une prudente circonspection. Voilà le seul moyen d'échapper aux dangers qui nous menacent dans le séjour d'épreuves où la Sagesse divine nous a placés. Etudions-nous donc à acquérir un caractère régulier, uniforme, courageux ; un caractère qui ne se propose jamais rien d'extrême ou de disproportionné à nos forces ; un ca-

ractère qui ne donne point à un de ses côtés seulement une brillante apparence, tout en laissant l'autre sans ornemens et pleins de souillures ; un caractère enfin qui présente dans toutes ses parties une dignité, une bonté uniformes, et dont la salutaire influence s'exerce sur toute notre conduite religieuse et morale. Alors, ne nous *détournant ni à droite ni à gauche*, nous approcherons, autant que notre fragilité nous le permettra, de la perfection humaine. Alors rien ne nous exposera désormais à *rougir de honte, puisque nous porterons un égal respect à tous les Commandemens de Dieu* (a).

a) Ps. cxix. 6.

SERMON XI.

SUR LA SAINTE CÈNE, CONSIDÉRÉE
COMME UNE PRÉPARATION A LA
MORT.

MATTH. XXVI. 29.

Mais je vous le dis : je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour auquel je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père.

C'EST par ces paroles de notre divin Seigneur que l'Évangéliste termine le récit de l'institution du Sacrement de la Cène. Cette institution, également solennelle et vénérable en elle-même, le devient bien plus encore par les circonstances qui l'accompagnent. Notre Sauveur exerçait depuis

trois ans son ministère au milieu de la Judée. Il avait été l'objet continuel de la jalousie de ses ennemis ; et le tems était venu où leur haine allait triompher. Il avait choisi, dès le commencement de ses travaux, un petit nombre d'amis qui lui étaient demeurés fidèles dans toutes les vicissitudes qu'il avait éprouvées. Il les avait réunis autour de lui, pour la dernière fois, le soir même qu'un Apôtre sacrilège le livra à ses persécuteurs. Il connaissait parfaitement tout ce qui devait lui arriver. Il savait que c'était le dernier repas qu'il prendrait avec ceux qui avaient été les témoins de tous ses travaux, les confidens de toutes ses peines, les compagnons des douces et tranquilles jouissances de sa vie. Il savait encore que dans peu d'heures une bande de scélérats allait l'arracher de leurs bras. Il savait enfin que le lendemain il serait publiquement accusé, mis à mort, comme un malfaiteur. Il s'assit à la table sacrée au milieu de ses douze Apôtres, et plein de la plus vive tendresse, il leur dit : *J'ai désiré de manger encore cette Pâque avec vous avant de souffrir* (a). Alors ayant joui pour la dernière fois des charmes d'une société qui lui était si chère, ayant

(a) Luc xxii. 15.

institué cette commémoration de sa mort qui devait être célébrée dans l'Église chrétienne jusqu'à la consommation des siècles, il dit à ses amis un adieu solennel et affectueux, et il ajouta dans les paroles de notre texte : *Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour auquel je le boirai de nouveau dans le royaume de mon Père.*

Notre Sauveur prononça ces paroles au moment où, réfléchissant sur les souffrances auxquelles il allait se dévouer, il se préparait à la mort, et considérait avec satisfaction l'instant heureux où il réunirait tous ses amis autour de lui dans les cieux. Présentons sous le même point de vue le Sacrement que Jesus-Christ a institué : comme une préparation à toutes les souffrances de la vie, sur-tout comme une préparation à la mort. Voilà un moyen aussi bien séant que convenable, d'allier les plus saintes réflexions avec la solennité que nous sommes appelés à célébrer aujourd'hui. Et gardons-nous d'imaginer que ce sera environner de deuil et de mélancolie ce service sacré. Est-il un homme sage et pieux qui ne soit pas disposé à se transporter souvent par la pensée à l'époque du terme de sa vie ? Dieu a fixé le nombre de nos jours :

loin donc de nous de croire que ce soit les abrégés que d'en consacrer quelques-uns à nous préparer à la mort. Au contraire, nous apprendrons à employer d'une manière utile et raisonnable les momens qu'il nous sera donné de passer encore sur cette terre. Ainsi, supposant que ce soit pour la dernière fois que nous participons à cet auguste sacrement, considérons comment il pourra contribuer à nous préparer à notre dernière heure.

I. LA sainte Cène développe avec la plus grande énergie toutes les dispositions, tous les sentimens que l'homme de bien doit désirer d'éprouver au moment de sa mort. Sans doute, il ambitionne de quitter ce monde avec un esprit de piété, de résignation envers son Dieu, de bienveillance et de charité à l'égard de ses frères. Et voilà exactement les sentimens que le sacrement de la Cène inspire à tout vrai communiant. Il offre un moyen très-solennel de développer la plus haute piété dont la nature humaine soit susceptible. Il suppose que l'ame éprouve dans toute sa vivacité le sentiment des miséricordes infinies du Ciel, la reconnaissance envers ce Dieu qui, par le sacrifice de son Fils, nous a réintégrés dans tous les droits à la

félicité que notre corruption originelle nous avait enlevés. Il suppose que nous consacrons notre ame à Dieu ; que nous renonçons à nous-mêmes ; que nous remettons tous nos intérêts dans les mains de ce bon Père que nous servons et que nous aimons , parce qu'il nous protège et qu'il veille sur notre bonheur. *C'est à toi, ô mon Dieu, que je confie mon ame ; je viendrai à l'autel de Dieu, du Dieu fort, mon allégresse et ma joie ; j'entrerai dans ta maison dans l'abondance de ta gratuité ; je me prosternerai dans ton temple avec le respect qui t'est dû (a).*

Ces pieuses affections envers Dieu sont dans cette occasion nécessairement accompagnées des plus bienveillantes dispositions à l'égard de nos frères. Ce n'est pas seulement avec Dieu que nous formons une intime communion, mais avec tous nos semblables. Cette sainte cérémonie abolit toute distinction de rang, de fortune, de mérite. Elle nous réunit en la présence de notre Seigneur tout-puissant ; elle exige que nous professions que nous sommes tous des membres de sa famille , des enfans de ce bon Père. Aucune haine, aucune inimitié , aucun ressentiment ne doivent nous accom-

(a) Ps. XLIII. 4.

comme une préparation à la Mort. 243
pagner à la table sacrée. Tout dans cette enceinte respectable respire la paix, la concorde et l'amour. *Si tu apportes ton offrande à l'autel, et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va-t-en premièrement te réconcilier avec ton frère; après cela viens et offre ton offrande (a).* Et quels sentimens pourraient honorer davantage des hommes, des Chrétiens, que cette sincère piété envers le Père de l'univers, cette affectueuse gratitude envers le miséricordieux Rédempteur du genre humain, cette active charité, ce généreux pardon envers tous nos frères? N'est-ce pas dans ce sentiment habituel qu'un homme de bien doit désirer de vivre? n'est-ce pas cette disposition de son ame qui environne d'une haute dignité et d'une douce paix ses derniers momens? Au contraire, quel trouble, quelle inquiétude n'éprouvera-t-il pas quand il sera obligé de dire adieu à ce monde, au milieu du désespoir que fera naître dans son ame le souvenir des injustices qu'il n'a pas voulu pardonner, des sentimens qu'il a refusé de sacrifier, et du courroux d'un Dieu qu'il n'a point cherché à désarmer?

(a) Matth. v. 23. 24.

Contemplons notre bienheureux Sauveur dans ses derniers momens ; et la solennité de ce jour nous y invite d'une manière toute particulière. Voyons-le au milieu des souffrances les plus cruelles, calme, recueilli, maître de lui-même, jouissant de cette sérénité qu'inspirent la piété la plus sublime, la bienfaisance la plus généreuse. Entendons - le d'abord déplorer la funeste destinée de son aveugle patrie ; écoutons les paroles consolantes qu'il adresse, de la croix, à sa mère plongée dans le plus affreux désespoir ; considérons - le enfin, élevant au ciel des prières qu'inspire la plus indulgente compassion en faveur des bourreaux altérés de son sang ; et après tous ces actes de la plus touchante charité, remettant son ame à Dieu, et s'écriant dans la plus pieuse adoration, dans la plus intime confiance : *O mon Père, je remets mon esprit dans tes mains.* — Peut-elle être malheureuse, quelque déplorables que ses circonstances puissent être, la mort qui est supportée avec tant de dignité. Et quel souhait plus ardent pouvons-nous former dans nos derniers momens, que de jouir du bonheur de dire adieu au monde avec cette paix de l'ame, avec ce calme de toutes les affections, avec cette élévation

comme une préparation à la Mort. 245
du cœur envers Dieu, avec cet épanchement de bienveillance envers les hommes?

Voilà les dispositions dans lesquelles nous devons tous désirer de mourir. Pour y parvenir, pensons que c'est le moment de nous y préparer, en nous revêtant de cet esprit pendant qu'il est tems encore, en puisant sur-tout dans l'auguste sacrement de la Cène les pieuses émotions dont nous voudrions être animés à notre dernière heure. C'est une grande erreur que d'imaginer qu'il sera bien assez tôt, quand l'instant de la mort s'approchera, de nous pénétrer des sentimens les plus convenables pour soutenir cette catastrophe. Au milieu des combats de la nature avec la mort, et accablés sous le poids de la maladie, de la douleur, sera-t-il alors en notre pouvoir de nous livrer à des réflexions auxquelles notre ame ne fut point habituée, et de commencer des réformes que le tems ne nous permettra point de consolider? Le mal de ce jour-là sera suffisant, plus que suffisant pour nous absorber entièrement. Il sera trop tard de déployer le caractère d'un héros ou d'un saint, si nous n'avons rien fait jusqu'alors pour mériter ce titre. Les sentimens que nous étalerons, et le langage dont nous nous

servirons, nous seront totalement étrangers. Ils ne seront qu'une pure dissimulation : notre cœur n'y prendra aucune part. Ce n'est qu'après en avoir contracté l'habitude dans des jours meilleurs, que nous pourrons nous parer de ces sentimens de piété, de charité, et puiser en eux cette paix, cette magnanimité qui nous soutiendront dans les dernières heures de notre pèlerinage. Les sentimens religieux que la solennité de ce jour doit nous inspirer, tendront éminemment à nous préparer à ces saintes dispositions. Que ce soit donc dans ce but que nous sanctifierons l'auguste cérémonie de la Cène, et que nous chercherons à porter à la table du Seigneur ce cœur innocent et pur que nous désirerons de posséder lorsque la mort nous sommera de quitter cette terre.

II. LE sacrement de la Cène devient en second lieu une excellente préparation à la mort, puisqu'il assied sur un terrain solide les fondemens de notre réconciliation avec Dieu. Quelles vertus nous importera-t-il essentiellement de posséder quand nous arriverons au terme de notre vie? C'est non-seulement de quitter ce monde dans de bonnes

comme une préparation à la Mort. 247

dispositions; c'est sur-tout d'être en état de grâce auprès du Juge suprême devant lequel nous serons sommés de comparaître. Néanmoins dans le cours ordinaire de la vie, nous avons bien peu de penchant à considérer notre situation sous ce point de vue. Absorbés par les affaires et les soucis de ce monde, éblouis par les couleurs illusoires d'innocence et de vertu dont l'amour propre pare notre caractère, la crainte des conséquences de nos vices inspire peu d'inquiétudes à la plupart d'entre nous. Mais la scène change à l'approche de la mort. Plus la sentence de notre Juge suprême est près d'être prononcée, plus le nombre des transgressions dont le souvenir se réveille dans notre ame, nous oppresse et nous accable. Nos crimes se présentent de nouveau à nos yeux; ils se retracent à notre imagination avec la même force que si nous les commettions dans cet instant même. Des alarmes qui nous étaient jusqu'alors inconnues, commencent à nous agiter. De là cette anxiété qu'excite en nous la pensée d'un monde invisible, et qui nous accompagne si souvent dans notre lit de mort. De là ces nombreuses pratiques enfantées par la superstition pour calmer les perplexités de notre ame. De

là cette ardeur à saisir la plus frêle planche pour échapper au naufrage. De là enfin ce recours aux moyens les plus faibles, les plus extravagans pour obtenir une protection qui ne saurait être d'aucune efficacité. Alors les esprits les plus courageux sont plongés dans l'accablement, et les cœurs les plus orgueilleux dans l'humiliation. Les hommes même qui s'occupent le moins de leurs intérêts spirituels, éprouvent peut-être les mêmes alarmes avant de rendre le dernier soupir.

Les dispensations de la Grâce divine et les promesses que l'Évangile fait à l'homme pénitent, en vertu des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ : voilà le remède le plus salutaire contre les terreurs de l'âme. En effet, quel est le véritable but du sacrement de la Cène? C'est de nous assurer cette grâce qui a été promise au monde à l'époque même de la chute du premier homme : *Mon corps a été rompu pour vous, mon sang a été répandu pour l'expiation de vos péchés.* Oui, c'est à l'autel du Seigneur que nous voyons briller ce rayon d'espérance dont le ciel nous éclaire. La justice divine n'est point inexorable. Le trône de sa miséricorde est accessible à tous ceux

qui croient et se repentent. La participation au sacrement de la Cène offre donc les plus douces consolations au communiant qui s'en rend digne ; puisqu'il suppose que celui qui s'approche de la table sainte , adhère cordialement aux conditions sous lesquelles l'Évangile promet au genre humain son pardon et sa réhabilitation.

Gardons-nous cependant de croire que la participation à ce sacrement, quand nous le célébrerons dans les dispositions les plus pieuses et les plus convenables, suffira pour nous assurer une mort tranquille. Que nous serions impardonnables d'entretenir des âmes chrétiennes dans de si vaines illusions. En effet, les actes de la plus fervente dévotion ne sauraient nous autoriser à compter sur la certitude de la Grâce du ciel , si nous n'établissons pas nos espérances sur un changement absolu de conduite. Mais ce que nous pouvons affirmer avec assurance, c'est qu'une communion faite dans des sentimens vertueux autorise en nous ces flatteuses espérances. Elle est le premier pas vers cet état de réconciliation avec Dieu , qui nous donnera la paix au jour de la mort. Elle est le commencement d'une bonne œuvre ; et si nous l'accomplissons avec

sagesse, ce sera une bénédiction qui se répandra sur nos derniers jours. Elle est l'entrée du sentier du juste. Elle est l'aurore de cette lumière qui brillera de plus en plus jusqu'au jour de la perfection. En effet, quand nous approchons de la table du Seigneur, nous professons de renoncer aux vices et à la corruption du monde; nous faisons un abandon absolu de nos mauvaises habitudes; nous promettons solennellement de revenir à Dieu, à la vertu; enfin nous déclarons hautement que nous nous confions en la miséricorde que Dieu déploiera par l'intercession de Jésus-Christ, en faveur du pécheur pénitent. Si nous ne nous écartons jamais des dispositions que nous manifestons aujourd'hui, le monde invisible cessera de paraître à nos yeux environné de terreurs. Nous serons fortifiés par la vue de la bonté, de la compassion qui président au gouvernement de cet Univers. Après avoir fourni la carrière de sainteté ouverte devant nous, nos âmes s'élèveront sans épouvante vers ce Dieu que nous avons servi, et nous dirons: *Je sais à qui j'ai cru. Quand je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais rien, et sa houlette me soutiendrait.*

III. LE sacrement de la sainte Cène nous prépare à une heureuse mort en resserrant les liens qui unissent les Chrétiens à Jésus-Christ leur Sauveur. Si ces relations leur présentent sous tous les rapports les plus grands avantages, elles sont sur-tout bien puissantes en consolations à l'heure de la mort. La redoutable Majesté de Dieu est bien faite pour accabler l'âme dans les momens de faiblesse qui accompagnent le trépas. La vénération qu'elle inspire, quand elle s'unit à la terreur du jugement dernier, devient trop violente pour que nous puissions la soutenir. Mais considérons-nous cette majesté par l'intermédiaire d'un Médiateur, d'un Intercesseur, elle prend alors un aspect plus doux; elle semble nous inviter à nous approcher de lui, à fonder toute notre espérance en sa bonté. Ainsi tout ce qui tend à nous unir à ce puissant Médiateur, à cet excellent Ami, à ce bienfaisant Protecteur de la race humaine, doit exciter les plus ardens désirs dans l'âme de chacun de nous, et principalement de l'homme mourant. Le sacrement de la Cène est un lien qui nous enchaîne à lui; c'est un serment de fidélité; c'est un contrat qui nous range sous les drapeaux de ce divin Chef. L'effet immédiat d'une bonne

communion est de fortifier notre foi en nous présentant le Christ comme notre guide pendant notre vie, et comme notre protecteur quand la mort nous atteint. Elle nous donne le droit d'élever nos cœurs jusqu'à lui, dans l'intime confiance qu'il sera exécuté dans toute sa plénitude, l'engagement d'une inviolable fidélité d'un côté, et d'une généreuse protection de l'autre.

En participant à notre nature, notre Sauveur nous a offert un encouragement qu'aucune substance céleste ne saurait nous présenter, quelle que soit la plénitude de ses grâces et de sa bonté. Dans la plus cruelle extrémité, nous pouvons avoir recours à l'appui bienfaisant de celui qui a éprouvé et les maux et les terreurs qui accompagnent la mort. Nous avons vu dans notre texte, avec quelle tranquillité il prévoyait les souffrances qui le menaçaient. Un sincère attachement à notre excellent Maître peut ouvrir nos ames à cette heureuse sérénité. Si nous nous montrons lâches et sans énergie; si nous nous attachons servilement à ce monde; si nous craignons de mourir, c'est parce que nous perdons de vue ce parfait modèle, c'est parce que nous suivons le torrent de la foule, c'est parce que nous

adoptons toutes les illusions du monde. Mais si, respectant les engagements que nous avons contractés à la table du Seigneur, nous tenons les yeux fixés sur notre divin Rédempteur, si nous nous étudions à suivre ses traces, soyons persuadés qu'un rayon de son esprit descendra sur nous à l'heure de notre mort. Semblable au manteau d'Elie qui tomba sur son disciple chéri, il nous rendra capables comme Elisée de frapper les eaux et de les diviser. — Nous croyons que notre Sauveur règne maintenant dans les régions qu'habitent les esprits bienheureux. Le tombeau n'est donc point une barrière qui puisse empêcher ses disciples de s'approcher de lui. S'il descendit lui-même dans le séjour de la mort, ce fut pour notre propre intérêt, ce fut pour dissiper le nuage qui couvre à nos yeux cette formidable demeure. Peu de jours après, il sortit en triomphe du sépulcre, et par là il nous convainquit que cette maison étroite et ténébreuse n'est point faite pour retenir ses disciples à jamais captifs. Par sa mort, il a triomphé de la mort, et de celui qui exerce son pouvoir sur elle ; par sa résurrection il justifie ces paroles bienfaisantes : *Parce que je vis, vous vivrez aussi.* Ainsi, tant que

nous continuerons à lui vouer ce sincère attachement que nous professons aujourd'hui, nous trouverons dans son amour une foule de secours qui nous seront propres à nous faire soutenir sans effroi la pensée de notre prochaine dissolution. Cela nous conduit à observer,

IV. QUE le sacrement auquel nous allons participer nous prépare à la mort, en confirmant, en fortifiant dans nos ames l'espérance de l'immortalité. Par cet acte solennel, vous travaillez en même tems, mes amis, et pour cette vie et pour la vie à venir. Comme habitans de la terre, vous devez réfléchir sérieusement aujourd'hui à la manière dont vous vous conduirez dans la suite. Loin de vous dégager tout-à-fait de ce monde, et des soins qui le concernent, vous devez purifier, tout en les resserrant, les liaisons que la vertu vous ordonne d'entretenir avec vos amis et vos semblables. — D'un autre côté, gardez-vous de vous considérer seulement comme des citoyens de cette terre ; pensez sur-tout que vous êtes des citoyens du ciel. Souvenez-vous que vous êtes appelés à habiter dans une région plus sublime et plus parfaite, à laquelle vous êtes attachés par les liens les plus sacrés, et qui vous offre ces

consolations, ces espérances qui rendront votre vie plus sainte et votre mort plus heureuse. Le sacrement de la Cène transporte nos ames fort au-dessus des objets terrestres. A la table du Seigneur, nous nous associons en quelque degré, avec les esprits d'un ordre plus exalté. Nous déclarons que tous nos vœux tendent à vivre dans leur société, et que c'est à leurs côtés que nous jouirons d'un éternel repos. Cette manière d'envisager cette sainte institution est bien consolante, lorsque nous parvenons au dernier période de la vie; et c'est sous ce rapport que le Sauveur la présente essentiellement dans notre texte. Une observation bien importante, c'est qu'aus sitôt que le Seigneur eut institué ce sacrement, il dirigea les pensées de ses disciples vers une vie à venir. Employant ce style métaphorique que l'occasion rendait si naturel, il leur dit que quoiqu'il ne dût plus boire du fruit de la vigne sur cette terre, cependant le jour *allait arriver où il le boirait encore avec eux dans le royaume de son Père.* Ces paroles nous présentent deux idées distinctes : l'une a rapport au séjour dans lequel notre Sauveur allait se transporter : c'était le *royaume de son Père*; l'autre à la société qu'il y retrouvera : j'en

boirai *avec vous* dans le royaume de mon Père. Cela correspond aux deux aspects sous lesquels la mort se montre si formidable à l'homme ; et l'intention du Sauveur était d'écartier l'un et l'autre par l'institution de ce sacrement : le premier, que la mort est un passage à un monde nouveau et inconnu ; le second, qu'elle nous sépare de tous ceux que nous avons aimés sur cette terre et dont la séparation a été si cruelle à notre cœur. Terminons ce discours par le développement de ces deux réflexions.

PREMIÈREMENT, si la mort termine ici-bas l'existence des fidèles serviteurs du Christ, c'est pour les transporter dans le royaume de son Père. L'institution de ce sacrement dissipe toute les craintes, toutes les illusions sur l'anéantissement, sur l'interruption de l'existence, enfin sur cette nuit éternelle que notre imagination manque rarement d'associer à l'idée du tombeau. Vous en recevez ici l'assurance, hommes justes et pieux : que la mort ne sera point le dernier jour de votre vie, mais un simple changement d'état, le passage d'une province éloignée et ténébreuse de l'Univers, dans la cité de Dieu, dans la capitale du royaume de votre Père cé-

comme une préparation à la Mort. 257
leste. Tout vous garantit que les personnes que vous y rencontrerez, quoiqu'elles vous soient inconnues, vous feront un accueil bienveillant et affectueux. Votre Seigneur vous a déclaré qu'il entrait dans le royaume de son Père comme votre *précurseur*. *Je vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; je vais vous y préparer une place. Après quoi je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que quand j'y serai, vous y soyez aussi.* Est-il aucun raisonnement, est-il aucune spéculation qui aient le pouvoir de verser une si douce paix, un calme si parfait dans le cœur de l'homme mourant? Ah! cet effet ne pouvait être produit que par une promesse directe et positive, provenant de celui qui est la vérité même, et qui ne saurait mentir. *Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit.* Cette promesse devient encore plus formelle; elle nous offre bien plus de consolation, lorsque nous réfléchissons

Aux autres circonstances rapportées dans notre texte, et à la société dont nous jouirons dans cet état futur. *Je boirai de nouveau avec vous de ce fruit de la vigne dans le*

royaume de mon Père. Qu'il est digne de notre éternel amour, notre excellent Sauveur, quand il présente sa future réunion avec ces amis qu'il a tant chéris, mais qu'il est près de quitter, comme une circonstance qui augmentera en même tems leur félicité et la sienne, lorsqu'ils se retrouveront dans un monde meilleur. C'est ainsi que par sa tendre affection, il relève leurs esprits accablés sous le poids de la tristesse. C'est ainsi que par les plus douces espérances il pourvoit à la consolation de ceux qui embrasseront sa doctrine dans toutes les générations, quand ils seront près de quitter ce monde.

Les expressions de notre texte présentent la douce image de l'alégresse qu'éprouveront les vrais amis qui se réuniront après avoir été séparés par la mort. Elles confirment par conséquent d'une manière parfaite cette vive espérance des gens de bien : qu'ils retrouveront leurs amis dans le ciel, qu'ils se reconnaîtront et renouvelleront leurs anciennes liaisons. Que de délicieuses émotions cette douce perspective ne répand-elle pas dans l'ame ! Combien elle a de pouvoir pour corriger la vanité de la vie et adoucir les tourmens de la mort ! On ne

peut en effet contester que la plus amère des circonstances qui accompagnent le trépas, c'est la séparation des amis les plus affectionnés. Elle brise tout à la fois le cœur du mourant, et celui des amis qui lui survivent. Voilà l'angoisse qui pénètre le plus profondément dans l'âme de l'homme digne par ses vertus d'exciter tous les regrets. Environné de sa famille bien aimée et de ses amis au désespoir, quand il dit un dernier adieu à ceux qui lui étaient si chers sur cette terre; quand, d'une voix affaiblie, et prêt à les quitter pour jamais, il leur donne sa sainte bénédiction; quand, pour la dernière fois, il fixe la physionomie, quand il serre la main, quand il entend la voix de la personne qui était le plus près de son cœur... comment pourrait-il supporter une douleur si amère, si la Religion n'était là pour lui administrer ses espérances et ses consolations, si une voix secrète ne parlait à son cœur, pour lui annoncer que bientôt tous ceux qu'il aime se réuniront à lui dans une contrée plus heureuse? — Quelle plus sublime idée pourrait-on donner des avantages de la sainte Cène, institution vraiment divine, quand on dit qu'elle nous administre les plus douces consolations au

moment de la plus extrême douleur , et qu'elle réalise dans nos ames la croyance d'un état immortel , dans lequel tous les gens vertueux seront réunis en la présence de leur commun Sauveur ?

Je vous ai présenté un grand nombre de considérations destinées à vous démontrer que le sacrement de la Cène est la meilleure préparation , non-seulement à une bonne vie , mais à une mort paisible et heureuse. Portons donc à l'autel du Seigneur les dispositions les plus propres à nous rendre dignes de cette douce espérance. Approchons de ce saint sacrement avec une ame profondément recueillie , comme si c'était pour la dernière fois que nous sommes appelés à y participer ; comme si nous étions occupés à faire nos préparatifs pour nous transporter dans ces contrées d'où nous ne reviendrons jamais ; comme si nous ne devons plus boire de ce fruit de la vigne , jusqu'au jour où nous en boirons de nouveau avec ceux que nous avons aimés ; dans le royaume de notre Père. Il n'y a que Dieu qui connaisse à qui cette promesse peut être appliquée ; il n'y a que Dieu qui sache quels sont ceux des Chrétiens réunis dans ce tem-

comme une préparation à la Mort. 266
ple, qui ne jouiront plus de l'avantage de s'approcher de la table sacrée, et de se réunir à leurs frères, pour célébrer cet acte solennel dans les parvis du Seigneur. — Quel que soit notre sort; que nous soyons appelés à vivre encore plusieurs années, ou à mourir dans peu de jours, c'est avec cette disposition que nous devons participer à l'auguste sacrement de la Cène; car c'est la plus salutaire, c'est elle seule qui nous prépare par une vie toute chrétienne à nous réunir avec Jésus - Christ pour ressusciter dans sa gloire.

Je ne terminerai point ce discours sans vous engager à ne point juger la pureté des dispositions avec lesquelles vous consommez cet acte si solennel de notre culte, par la chaleur de vos affections et la ferveur de votre piété. Cet état du cœur, quelque désirable qu'il puisse être, n'est pas celui qui peut l'occuper dans tous les momens de la vie. Il provient en quelque manière de la sensibilité naturelle. Tous les hommes ne sont pas également doués de ces affections vives et tendres. Ceux-là même qui sont susceptibles du plus haut degré d'une sainte et vertueuse sensibilité, ne peuvent

dans toutes les occasions éprouver la même ardeur. Gardons-nous donc de juger trop défavorablement de nous-mêmes, quand notre dévotion n'atteint pas au faite de l'enthousiasme. C'est sur-tout un cœur calme et bien ordonné que nous devons chercher à posséder ; c'est une religion douce et bienfaisante ; or rien ne peut les produire plus efficacement que des pensées graves et sobres, des réflexions sérieuses, le douloureux repentir de nos erreurs passées, de sages projets pour l'avenir, et le profond sentiment de l'approche de ces deux grands événemens : la mort et l'immortalité. Pleins de ces louables dispositions, approchons en toute assurance de l'autel du Seigneur ; venons-y avec joie, avec confiance, persuadés que nous nous concilierons par la médiation de ce suprême Rédempteur, les tendres compassions de notre Créateur miséricordieux qui contemple avec bonté les pieuses aspirations de ses enfans sur la terre, qui les accepte dans sa miséricorde, et les récompense en les plaçant à ses côtés dans le bienheureux séjour de l'éternité.

SERMON XII.

SUR LA CRÉATION DU MONDE.

GENÈSE I. I.

Au commencement, Dieu créa les Cieux et la Terre.

TEL est le premier trait de l'histoire du genre humain, de cette ère solennelle, que nous devons sans cesse nous rappeler avec la crainte la plus respectueuse et la plus vive reconnaissance. Avant que le soleil et la lune aient commencé leur brillante carrière; avant que la voix de l'homme ait retenti dans l'univers, avant même que son nom ait été prononcé, *au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.* — Tout ce qui jouit maintenant du bienfait de l'existence, tous les fastes de l'antiquité, toutes les annales des

peuples, tous les monumens des siècles primitifs attestent cette importante vérité. Il suffit en effet de suivre la chaîne des événemens qui se sont succédés, pour arriver à une époque qui annonce clairement l'enfance de la race humaine. Nous voyons le monde se peupler par degrés. Nous remontons à l'origine de tous ces arts utiles et agréables, sans lesquels l'homme pourrait à peine subsister. Nous observons la civilisation sociale, d'abord grossière et imparfaite, s'étendre sur toute la surface de la terre, se perfectionner, s'élever graduellement à l'état où elle se présente aujourd'hui. Preuves irréfragables qu'il exista une période où le genre humain commença à habiter la terre et à la cultiver ! Un fait bien remarquable confirme pleinement cette vérité : c'est que la chronologie et les annales les plus authentiques de la plupart des nations coïncident avec le récit de la Sainte Ecriture, et démontrent que l'époque où le monde commença à être peuplé par la race humaine, ne remonte pas au-delà de six mille ans.

Les anciens philosophes regardaient comme une idée inintelligible, celle que le monde a été tiré du néant par la création. Ils soutenaient l'éternelle existence de la matière,

et supposaient qu'elle avait reçu de l'ame souveraine de l'univers, la forme sous laquelle elles'offre aujourd'hui à nos regards. Mais je ne vois rien dans cette opinion qui puisse être opposé avec avantage à l'autorité de la révélation. La doctrine de deux principes existans par eux-mêmes et indépendans l'un de l'autre : Dieu et la matière, le premier actif, la seconde passive : voilà une hypothèse qui présente à la raison des difficultés pour le moins aussi inexplicables que l'oeuvre sublime de la création de la matière tirée du néant. Ainsi donc, pleins de respect et de confiance pour la sainte parole de Dieu, nous croyons *qu'au commencement Dieu créa*, ou en d'autres tems, qu'il appela du néant à l'existence, *les cieux et la terre.*

Sil a été une époque où ce globe, et tout ce qu'il renferme n'avaient point encore reçu l'existence, gardons-nous d'en tirer cette conclusion que la puissance et la sagesse du Très-Haut restaient dans l'oisiveté, dans l'inaction. L'étendue de sa domination est sans bornes. D'autres globes, d'autres mondes éclairés par d'autres soleils peuvent avoir peuplé; ils paraissent peupler encore les vastes régions de l'espace. D'innombrables espèces d'êtres qui nous sont inconnus, occupent l'immense éten-

due de l'univers : ils offrent une variété sans fin d'objets aux soins vigilans du Père de toutes choses. Enfin , au milieu de l'exercice et des progrès de sa puissante administration , arriva l'heure où cette terre fut appelée à l'existence. Au signal prédestiné de toute éternité, Dieu se leva , environné de son souverain pouvoir, et d'un mot il créa le monde. — Quel grand, quel sublime moment que celui où, sortant de la nuit du néant, il parvient tout-à-coup à l'existence, ce globe majestueux sur lequel tant de millions de créatures se meuvent aujourd'hui ! — Aucun préparatif ne fut nécessaire. Aucune combinaison de moyens ne fut employée. *Dieu parle et la chose a son être. Il commande et elle comparait. La terre était d'abord sans forme, et vide; et les ténèbres couvraient le fond de l'abyme.* Le Tout-Puissant promène ses regards sur le ténébreux chaos ; il fixe des limites aux diverses parties de la nature. Il dit : que la *lumière soit, et la lumière est.* Alors la terre s'élève du milieu des eaux, et la mer reconnaît des bornes qu'elle ne franchira plus. Les montagnes portent dans les airs leurs cimes majestueuses, et les rivières arrosent la surface des plaines. Le soleil et la lune commencent à fournir leur course régulière au milieu

du firmament. Les herbes, les plantes couvrent la terre. L'air, la terre et les eaux reçoivent les habitans destinés à les peupler. Pour couronner son œuvre, Dieu fait l'homme à son image. Enrichi de toutes les bénédictions de son Créateur, il marche le front levé, et présente l'auguste contenance qui convient au Seigneur de ce monde nouveau. Après avoir terminé son ouvrage, l'Éternel le regarde et prononce qu'il est bon. Les glorieux habitans du ciel voient avec admiration ce nouvel accroissement à l'existence. *Les étoiles du matin se réjouissent ensemble, et les fils des hommes chantent en triomphe (a).*

Mais ne nous bornons point à envisager avec ravissement ce sublime ouvrage de la création. Considérons l'influence qu'il doit exercer sur notre conduite, en présentant les perfections que Dieu déploya sous un point de vue tout à la fois instructif et consolant. En effet, la création offre le Créateur comme doué d'un pouvoir suprême, d'une sagesse sans bornes, et d'une inépuisable bonté.

I. EN créant le monde, Dieu a développé toutes les merveilles de son suprême pou-

(a) Job. 38. 7.

voir. Lorsque nous considérons à combien de travaux l'homme doit se livrer, pour entreprendre le plus faible ouvrage ; combien de difficultés il doit vaincre ; combien de tems il doit mettre pour l'achever ; et quand il est terminé, qu'il faut peu de chose pour le détruire : l'idée d'une puissance créatrice suffit pour remplir nos ames d'une sainte terreur. Regardons autour de nous, et parcourons cet étonnant édifice destiné à notre habitation. Réfléchissons sur l'étendue des diverses régions de la terre, la variété de ses climats, la hauteur de ses montagnes et les vastes plaines de ses mers. Contemplons cet immense globe qui contient toutes ces choses, lancé tout-à-coup dans l'espace, par la main du Tout-Puissant, recevant la loi de tourner incessamment sur son axe, afin qu'il puisse produire la révolution du jour et de la nuit ; projeté d'un autre côté dans les cieux pour opérer, par la révolution annuelle que Dieu lui a prescrite, un changement continu et périodique dans les saisons. Après une si sublime méditation, que devient la grandeur de l'homme ? que devient son orgueil ? dans quel profond anéantissement ne doit pas le plonger une si haute puissance ? et quel est celui qui ne sera pas disposé à

s'écrier : « *Seigneur, qu'est-ce que l'homme*
» *pour que tu te souviennes de lui, et le Fils de*
» *l'Homme pour que tu le visites ? Comparés à*
» *toi, tous les hommes ne sont que vanité et*
» *leurs œuvres ne sont que néant.* »

La vénération, le besoin d'adorer sont les conséquences nécessaires de cette magnifique contemplation. Celui qui n'éprouve aucun penchant à offrir à l'Éternel l'hommage de son culte et de ses adorations, est dépourvu de tous les sentimens qu'inspirent la grandeur, la majesté ; il a étouffé la plus naturelle, la plus douce des émotions dont le cœur humain soit susceptible. *Sachant que le Seigneur est notre Dieu, que nous sommes son peuple et l'ouvrage de ses mains, prosternons-nous et offrons-lui notre culte. Mettons-nous à genoux devant celui qui nous a faits.*

Quels titres plus sacrés à l'empire suprême, quels droits plus légitimes à nous prescrire des lois que la qualité de Créateur ! Hé quoi ! pourrions-nous refuser de convenir que celui qui nous a donné l'être a le privilège exclusif de régler notre conduite ? Voilà une sanction aux préceptes de Dieu, que les sceptiques les plus audacieux n'oseraient contester ? Quand un Créateur, un Père parle, qui hésiterait à écouter et à obéir ?

Les lois de la justice et de la charité émanent immédiatement de lui; et nous, nous qu'il ne tira de la poussière que le jour d'hier; nous qu'il peut faire rentrer dans la poussière dès le jour de demain, pourrions-nous mépriser ses lois au point de nous montrer injustes et sans charité? Connaîtrions-nous quelques petits intérêts personnels que nous oserions mettre en opposition avec le bon plaisir de celui qui nous a formés? *Ne me craignez-vous pas?* a dit le Seigneur; *ne tremblerez-vous pas devant moi, moi qui ai mis le sable pour servir de digue à la mer, en lui ordonnant de ne point la franchir; moi dont le bras s'étend sur la terre, sans que personne puisse s'y opposer?*

Si l'immense pouvoir de notre Créateur nous inspire une juste crainte, il nous offre en même tems les plus doux encouragemens. Tout en nous fortifiant dans le devoir, il nous inspire une douce confiance dans l'affliction. Il se présente à nous sous des rapports qui réveillent dans nos ames toutes les émotions de la tendresse et de la consolation; car il nous offre toutes les compassions d'un père. Dans les momens de trouble, une impulsion naturelle nous fait voler vers celui qui connaît d'autant mieux la faiblesse de

notre constitution, que c'est lui qui nous a faits, qu'il se souvient que nous ne sommes que poudre, et qu'il voit mieux que nous-mêmes tous les dangers qui nous environnent. « Je t'appartiens, car c'est toi qui m'as fait. N'oublie donc point l'ouvrage de tes mains : » voilà la prière la plus naturelle; voilà la plus douce effusion d'un cœur affligé. — Qu'il est heureux, le juste, puisqu'il est protégé, soutenu par le bras qui a créé la terre et les cieux ! Cette toute-puissance qui rend Dieu si terrible au pécheur, est pour lui la source des joies les plus pures. Dans la vaste étendue de la nature, rien ne lui paraît formidable, puisqu'il assied sa confiance sur son suprême Créateur. Les puissances les plus malfaisantes cessent de lui inspirer des alarmes ; il n'y a pas jusqu'aux maux qu'il ne saurait éviter qui ne puissent être transformés en bien. Dans l'Auteur de la nature il reconnaît non-seulement l'auteur de sa propre existence, mais son protecteur, son défenseur, celui qui soutient sa tête. *O que bienheureux est celui à qui le Dieu fort de Jacob est en aide, et dont l'attente est en l'Éternel son Dieu qui a fait les cieux, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et qui garde la vérité à toujours.* (a)

(a) Ps. CXLVI. 5. 6.

II. L'OUVRAGE de la création est le développement de la Suprême sagesse de son Auteur. C'est l'attribut que Dieu fait briller avec le plus d'éclat. Si la construction et le mécanisme des ouvrages les plus compliqués de l'industrie humaine nous inspirent une vive admiration pour la sagesse de l'artiste qui les produit, de quel étonnement nos esprits ne doivent-ils pas être frappés, lorsque nous contemplons la structure de l'univers ? Ce n'est pas l'édifice seul, quelque majestueux qu'il soit en lui-même, qui excite notre admiration ; mais l'exquise habileté avec laquelle l'immense variété de ses parties est adaptée à leur but respectif. Cela est si vrai, que l'étude de la nature, à laquelle depuis tant de siècles des savans du premier ordre ont consacré leur vie entière, et qui est fort loin d'être épuisée, n'est autre chose que l'étude de la sagesse que la Divinité a déployée dans les œuvres de la création. Plus nous étendons nos recherches, plus les preuves se multiplient autour de nous. Les lois qui établissent une si parfaite régularité dans cet univers ; ces lois qui offrent tant d'harmonie dans les révolutions des corps célestes ; ces lois qui sont tellement constantes, que depuis plusieurs milliers

d'années la nature présente toujours le même but, la même variété, la même bienfaisance dans le retour successif de la lumière et des ténèbres, des étés et des hivers; ces lois qui n'ont jamais manqué de fournir à toutes les créatures qui peuplent ce monde un domicile et des alimens, ces lois doivent être, pour tout esprit éclairé, un sujet inépuisable de surprise et d'admiration.

Mais ce ne sont pas seulement *les cieux qui racontent la gloire de Dieu, et l'étendue qui donne à connaître l'ouvrage de ses mains.* On aperçoit un art aussi merveilleux et un dessein aussi magnifique dans les plus petits ouvrages du Créateur; que dans les plus brillantes productions de sa sagesse. Il n'existe pas une créature qui se meuve; pas une plante qui végète; qui, si on les examine avec un soin particulier, n'excitent dans nos ames la plus vive admiration. Cette sagesse qui plaça le soleil au centre de son système, et rangea les différentes planètes qui circulent autour de lui dans l'ordre qu'elle leur a assigné, ne s'est pas manifestée avec moins d'éclat dans la provision qu'elle a faite pour la nourriture et la retraite de chaque oiseau qui plane dans les airs, et de chaque quadrupède qui erre dans le désert. Elle

est également grande et dans les ouvrages les plus délicats et dans les plus sublimes objets, dans l'étoile et l'insecte, dans l'éléphant et la mouche, dans le rayon qui nous éclaire du ciel et le brin d'herbe qui tapisse la surface de la terre. Rien n'est négligé, rien n'est abandonné au hasard ; tout ce qui existe est adapté avec la plus parfaite régularité au but qui lui a été désigné. Cette variété de combinaisons portées à l'infini, avait été présente à l'esprit du Créateur depuis le commencement ; il avait tout fixé, tout arrangé, dans son grand et vaste dessein, lorsqu'il forma les cieux et la terre. Nous pouvons donc nous écrier à juste titre avec le Psalmiste : *Que ton nom est excellent sur toute la terre, ô Éternel ! que tes œuvres sont en grand nombre ! Tu les as toutes faites avec sagesse. Nul homme ne peut voir ce que Dieu a fait depuis le commencement jusqu'à la fin. Une telle science est trop profonde pour nous ; elle est trop élevée pour que nous puissions y atteindre.*

La contemplation de la sagesse déployée par le Tout-Puissant dans la création du monde, n'a pas pour unique objet de satisfaire la curiosité et d'exciter l'admiration ; elle doit encore inspirer une profonde soumission à sa sainte volonté et une pieuse confiance en

ses dispensations. Il n'est que trop ordinaire de voir les mêmes hommes parler avec ravissement de la sagesse créatrice, et s'abandonner en même tems au murmure contre la conduite de la Providence. Ils confessent que tout, dans la structure de cet univers, est sublime, divin. Mais dans l'administration des affaires humaines ils ne savent voir que désordre, confusion. — Ont-ils donc oublié que ces deux opérations procèdent du même auteur? Ont-ils oublié que celui qui balança toutes les sphères célestes, qui combina les proportions et fixa les limites de la nature, est le même qui leur assigna une place dans le monde, qui détermina le degré de bonheur dont ils doivent jouir, et prépara les maux auxquels ils sont soumis? Qu'ils se souviennent que lui seul *a réglé les bornes de leur habitation*. Si leur partage leur paraît au-dessous de ce qu'ils méritent; s'ils trouvent leur condition dure et fâcheuse, qu'ils se demandent seulement dans l'intérieur de leur conscience: est-il plus probable que le Créateur, plein de pouvoir et de sagesse, s'est trompé dans la distribution des choses humaines, qu'il ne l'est qu'ils s'égarerent dans le jugement qu'ils portent sur le partage qui leur est assigné? Comment ose-

raient-ils croire que le suprême Artiste, après avoir conçu le plan de l'habitation des hommes, et l'avoir exécuté avec la sagesse la plus admirable, puisse consentir après cela à le rejeter loin de lui comme un ouvrage indigne de son attention; qu'il puisse permettre que les affaires de ses créatures soient réglées par le seul hasard, et qu'il puisse les voir sans répugnance plongées dans le trouble et le désordre? Que deviendrait alors cette sublime harmonie que nous admirons dans tous les ouvrages de la nature, et que nous ne pouvons attribuer qu'à un Être parfait? — Mon frère! quand tes projets sont renversés et que ton cœur est prêt à s'abandonner au désespoir; quand tu vois la vertu opprimée, et le méchant prospérer autour de toi, dans ces momens de confusion élève ton ame vers celui qui a créé les cieux et la terre, et persuade-toi que s'il a fait la lumière pour succéder aux ténèbres qui couvraient toute la surface de la terre, il a également fixé un jour où il permettra enfin à l'ordre de remplacer l'apparente confusion qui semble régner parmi les habitans de ce globe.

Ah! si vous aviez pu contempler la terre lorsque le chaos la couvrait des plus épaisses obscurités, qu'elle était vide et sans forme,

que les élémens étaient confondus et bouleversés, et que les ténèbres couvraient la face de l'abyme, auriez-vous soupçonné qu'elle présenterait incessamment un globe si magnifique et si bien ordonné, éclairé par la splendeur du soleil, et brillant de toute la gloire de la nature vivifiée ? Eh quoi ! n'est-il pas naturel de croire que la même main dont l'infini pouvoir se déploya dans l'ouvrage de la création, saura, quand il en sera tems, dissiper la mystérieuse obscurité dont les plans de la Providence sont enveloppés ? Nous pouvons nous faire une idée sublime de la sagesse du Créateur, en pensant que la création ne fut que l'ouvrage d'un moment. Elle fut parfaite dès qu'elle fut accomplie. Mais la marche de la Providence est progressive. Il faut du tems pour que la sagesse de ses opérations se développe ; et nous ne pourrions porter qu'un jugement très-imparfait sur toutes ses dispensations, jusqu'à ce que ses vastes desseins soient accomplis. Attendons par conséquent que la grande ère arrive, où les secrets de l'univers seront placés dans le plus grand jour ; où les plans de la sagesse divine seront consommés ; où la Providence aura complété son oeuvre, comme elle a dès la première semaine terminé celle de la créa-

tion. Alors, et déjà nous en avons la délicieuse certitude, notre Créateur paraîtra dans toute sa gloire; et nous reconnâtrons que son gouvernement fut tout à la fois et sage et juste. Jusqu'à ce que cette période arrive, soyons contents et disposés à la patience; soumettons-nous et adorons. *Quoique tu dises que tu ne le vois point, cependant le jugement est devant lui; attends-le donc* (a). Cette exhortation acquiert une nouvelle force si nous considérons,

III. LA création comme une démonstration de la bonté suprême de Dieu, aussi bien que de sa sagesse et de son pouvoir. Non-seulement il a donné l'existence à tous les êtres qui respirent, mais il les a comblés de ses inépuisables bienfaits. Aussi est-ce avec une grande vérité que le Psalmiste s'écrie : *O Éternel ! la terre est pleine de tes richesses.* Si nous pouvions embrasser le système du monde dans tout son ensemble, nous y découvririons une tendance manifeste à contribuer à la félicité de la portion de la création qui est douée de raison, aussi bien que de celle qui ne jouit que des facultés qui caractérisent tous les animaux. Cette tendance

(a) Job. 35. 14.

peut être moins frappante dans quelques parties de la nature que dans d'autres. Nous pouvons rencontrer des objets inutiles en apparence et même dangereux ; il serait même bien étrange que dans un système si compliqué, des difficultés de cette nature ne frappassent pas accidentellement notre vue si incertaine, si limitée. En effet, il est parfaitement démontré que plus la connaissance de la nature fait de progrès parmi les hommes, plus ces difficultés s'affaiblissent. Une multitude de phénomènes, dont l'apparence était si propre à nous jeter dans la perplexité, s'offrent maintenant à nous sous un aspect satisfaisant. Des objets qui, à la première vue, nous paraissaient inutiles ou nuisibles, nous présentent maintenant un but et des usages que nous étions loin de leur soupçonner.

— Il faut qu'il ait un cœur bien pervers, il faut qu'il ait contemplé la création sous un aspect bien faux, cet homme qui ose affirmer qu'elle n'est pas l'ouvrage d'une bonté sans bornes. Tout ce qui nous environne porte l'empreinte des plus bienveillantes intentions. Avec quelle profusion le luxe et les ornemens ne sont-ils pas répandus sur la face de la nature? Quel magnifique spectacle elle étale aux regards de l'observateur? Comme elle

proportionne ses ressources à nos vrais besoins ? Comme elle varie les objets destinés à récréer nos sens, à occuper notre intelligence, à réjouir notre imagination, à verser dans notre cœur la joie et la paix ? Oui, l'existence de l'univers est un monument éclatant de la bonté du Créateur ; car la bonté et la bonté seule a pu en former le plan. Existant par lui seul et se suffisant à lui-même, l'Être suprême n'avait aucun besoin qu'il cherchât à satisfaire. Les créatures qu'il a formées ne pouvaient augmenter en rien et sa gloire et sa félicité. C'est sa bonté, répandant le bonheur dans ses vastes domaines ; sa bonté, trouvant ses plus douces jouissances à se reproduire sous toutes les dimensions ; oui, c'est sa bonté qui créa au commencement les cieux et la terre. De là, ces classes innombrables de créatures vivantes dont le globe est peuplé, depuis l'ordre le plus abject des êtres sensitifs, jusqu'au plus haut période de la raison et de l'intelligence. Dans tout ce qui est vie, il existe quelque degré de bonheur ; il est des jouissances accordées aux différentes facultés de sentir ; et c'est la plus magnifique libéralité qui a rempli de fécondité et la terre et les airs et les eaux.

Ces preuves frappantes de la bonté créatrice de Dieu, sont bien propres à nous pénétrer de vénération, de reconnaissance et d'amour. Que nos cœurs entonnent donc une hymne continuelle de louanges en l'honneur de ce Père bienfaisant, auquel l'univers entier doit son existence, qui nous éclaire de la douce lumière du jour, et nous fait participer à tous les agrémens que présente la nature. Célébrons, le soir et le matin, celui qui a fait le matin et le soir pour réjouir nos cœurs, *qui a ouvert sa main, et a satisfait les desirs de tous les êtres vivans.* Bénissons-le de nous avoir placés dans un monde qui est l'ouvrage de son infinie bonté, auquel sa suprême intelligence préside, et où rien n'arrive qu'il n'ait prévu et ordonné dans ses suprêmes décrets. Convaincus qu'il ne saurait haïr les ouvrages qu'il a faits, et qu'il n'a pas appelé ses créatures à la vie dans le dessein de les exposer à d'inutiles douleurs, recevons, au milieu même de nos peines les plus amères, avec une filiale soumission, toutes les épreuves auxquelles il jugera à propos de nous soumettre, pleins de reconnaissance pour les biens qu'il nous a accordés, et bien convaincus qu'il n'ordonne rien sans les meilleurs motifs.

Tels sont les effets généraux que la méditation de la création du monde doit produire dans nos âmes. Elle présente une si étonnante union de pouvoir, de sagesse, de bonté, que nous ne pouvons la contempler sans nous pénétrer de la plus religieuse vénération. Toutes les nations de la terre y ont puisé un juste sujet de foi et d'adoration. Les hordes même les plus sauvages et les plus ignorantes, remplies d'admiration à la vue du ciel et de la terre, n'ont pu se refuser à en attribuer l'origine à quelque cause invisible, et à éprouver un irrésistible penchant à l'adorer. Ce sont sans doute les redoutables manifestations du pouvoir du Créateur qui ont gravé dans le cœur des premiers peuples ces impressions primitives, et ont introduit dans leur culte tant de rites qui n'appartiennent qu'à la plus ténébreuse superstition. Lorsque le cours ordinaire de la nature paraît interrompu, que l'épouvantable tonnerre retentit dans la nue, que la terre tremble jusque dans ses fondemens, la multitude tombe à genoux; et pénétrée d'une profonde horreur, elle conduit à l'autel une victime sanglante pour apaiser la Divinité irritée. Mais ce n'est point dans les effrayantes apparences de son pouvoir suprême que l'homme

instruit et religieux admire le Créateur de l'univers. Il se plaît plutôt à l'adorer, à le bénir dans ses ouvrages les plus constans et les plus réguliers, dans les silencieuses opérations de sa sagesse, dans l'inépuisable fécondité de la nature, enfin dans les miracles de sa bonté.

C'est à la révélation chrétienne que nous devons de connaître plus parfaitement notre Créateur; et voilà le premier de ses bienfaits. C'est en imprimant dans nos ames un juste sentiment de ses attributs; c'est en l'offrant sans cesse à nous, non - seulement comme un être grand et sage, mais comme un Dieu bon et miséricordieux, que l'Évangile nous conduit à contempler tous les objets qui appartiennent à une nature calme et paisible, et à les rapporter continuellement à son Auteur. Nous devons alors considérer toutes les scènes que le ciel et la terre déploient à nos yeux avec un sentiment plus exquis, avec de plus sublimes émotions que ceux qui ne les regardent que comme de purs objets de curiosité ou d'amusement. La nature nous paraît éclairée, vivifiée par la présence de son Créateur. Quand le soleil se lève dans le ciel, ou qu'il termine sa course majestueuse; quand le printemps couvre la terre

de ses brillantes fleurs , ou que l'été resplendit dans tout son éclat ; quand l'automne enrichit la terre de ses fruits , ou que l'hiver reprend ses formes âpres et stériles , c'est l'Eternel lui-même qui se manifeste dans ses ouvrages. Nous rencontrons sa présence dans la fertilité des campagnes. Nous éprouvons son influence dans le rayon qui nous chauffe et nous réjouit. Nous entendons sa voix dans le vent qui souffle. Nous nous voyons nous-mêmes environnés de la gloire de cet esprit universel qui remplit , pénètre et conserve tout ce qui existe. Nous vivons enfin dans le monde comme dans un temple vaste et auguste , où la présence de la Divinité embrase ceux qui viennent l'adorer de tous les feux de la plus sainte dévotion.

Quelque magnifique que soit l'ouvrage du monde , il n'est pas destiné , néanmoins , à subsister éternellement. Il a été édifié dans le but de servir passagèrement de demeure à la race humaine. Elle l'habite pendant les jours de son épreuve ; après quoi Dieu l'appelle à une existence plus sublime , et plus excellente. Et comme il fut une heure fixée de toute éternité pour la création du monde , ainsi il en existe une désignée pour sa dissolution. Alors les cieux et la terre pas-

seront, et l'on ne connaîtra plus la place qu'ils
avaient occupée. La considération de ce grand
événement, la contre-partie de la création,
fera le sujet du discours suivant.

SERMON XIII.

SUR LA DISSOLUTION DU MONDE.

2. PIERRE 3. 10.

Au reste, le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit. Alors les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête, et les élémens seront dissous par le même feu qui embrasera entièrement la terre, avec tout ce qu'elle contient.

CES paroles de l'Apôtre nous présentent l'effrayant tableau de la dernière catastrophe qui bouleversera le monde. Après avoir considéré dans le discours précédent l'origine de tout ce qui existe ici-bas, contemplons-en maintenant la consommation. La dissolution

du système matériel est un article de notre foi , auquel les auteurs de l'Ancien Testament font souvent allusion , et que ceux du Nouveau ont clairement prédit. Loin que ce dogme soit incroyable , la nature , dans une multitude de ses phénomènes , nous en offre une irrésistible démonstration. Nous voyons toutes les substances terrestres changer de forme. Rien de ce qui est composé de matière n'est destiné à une durée éternelle. Tous les objets qui nous entourent s'altèrent par degrés ; ils vieillissent , ils se décomposent ; tout en eux tend même à accélérer leur destruction : considération bien propre à nous persuader qu'un édifice aussi compliqué que le monde sera soumis à la même loi , et qu'il éprouvera le même sort à l'époque déterminée pour cette solennelle révolution. Notre globe a déjà subi de très-grands changemens ; il a reçu de très-fortes secousses ; il en éprouvera de fréquentes encore. Une grande portion des contrées qui composent maintenant la terre ferme conserve une multitude de vestiges qui annoncent qu'elle fut autrefois couverte par les eaux. Les continens offrent des débris qui indiquent que de violens déchiremens les ont séparés l'un de l'autre. De nouvelles îles,

sorties des abymes de l'océan, se sont élevées jusqu'à sa surface par l'impulsion des feux souterrains. D'épouvantables tremblemens ont ébranlé le globe sous diverses latitudes. A cette heure même, ils portent dans plusieurs contrées la terreur et la désolation. Des montagnes, brûlant depuis un grand nombre de siècles, lancent tout autour d'elles des torrens de laves enflammées, et renouvellent leurs destructives explosions. Toutes ces circonstances démontrent que les instrumens qui opéreront la destruction du globe sont renfermés dans son propre sein. Ne pouvant pénétrer au-dessous de sa surface, nous présumons qu'il est solide et inébranlable; mais sa destruction se prépare en secret. Le terrain sur lequel nous marchons est miné. Les matières combustibles y sont concentrées. L'amorce est déjà placée. Quand l'explosion aura-t-elle lieu? C'est ce que nul d'entre nous ne saurait prévoir.

Accoutumés à contempler la nature persévérant dans un ordre régulier, nous nous livrons à nos projets, à nos plaisirs avec une pleine sécurité; tandis que des scènes aussi terribles que la convulsion des élémens et la dissolution du monde sont loin d'occuper nos pensées. Cependant comme il est incon-

testable qu'une génération humaine sera le témoin de cette grande catastrophe, il est bon, il est utile que nous nous occupions fréquemment. Un sujet de cette nature présente sans doute fort peu d'intérêt à la multitude. Mais il est environné d'une grandeur, d'une solennité qui offrent un parfait rapport avec les sentimens les plus exaltés de notre ame; il tend même à donner à nos pensées le plus haut degré de l'élévation. Au milieu de ce cercle de frivolités et de folies, de petits plaisirs et de petites inquiétudes qui composent le cours ordinaire de la vie, il est très-important que nous soyons appelés de tems en tems à méditer sur des sujets grands et sérieux. Des événemens de la nature de ceux qui font aujourd'hui l'objet de nos réflexions, sont bien propres à réveiller notre ame de son assoupissement, et à la rappeler au souvenir de ce qui nous intéresse le plus comme hommes, comme Chrétiens.

De quel ravissement nos ames n'auraient-elles pas été remplies, de quelles religieuses émotions n'auraient-elles pas été pénétrées, si nous avions pu assister au magnifique spectacle de la création du monde; si nous avions d'abord considéré la terre *vide et sans forme*; si nous avions contemplé toutes ses par-

ties s'arrangeant dans un ordre parfait à la seule parole du Créateur ; si nous avions entendu la voix du Tout-Puissant ordonner à la lumière de jaillir du sein *des ténèbres qui couvraient la face de l'abyme* ; si nous avions admiré le soleil déployant pour la première fois dans l'orient toute la majesté de sa gloire, et la nature commençant aussitôt à recevoir la vie, la fécondité ? Ce merveilleux spectacle, aucun œil humain ne pouvait le considérer. Il était réservé aux anges seuls et aux esprits supérieurs d'en jouir. Mais un spectacle non moins étonnant, celui de la dissolution du monde, aura, nous le savons, un grand nombre de témoins parmi les hommes. Les générations qui vivront dans le dernier des siècles, verront les prodiges avant-coureurs de cette fatale journée. *Il y aura des signes dans le soleil*, nous dit notre divin Sauveur auquel son Père confia et l'œuvre de la création, et l'emploi de juger tous les hommes avec justice ; *il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles et sur la terre ; les peuples seront dans la consternation et dans la perplexité, parce que la mer et les flots feront un grand bruit* (a). Ils verront d'une manière distincte la nature

(a) Luc 21. 25.

entière tendre à une ruine prochaine ; ils verront le globe s'ébranler ; ils verront les cités tomber en poussière ; ils verront enfin une conflagration générale étinceler autour d'eux. Réalisant donc cette épouvantable scène ; imaginant même que nous en sommes déjà les infortunés spectateurs , contemplons,

I. L'ÊTRE suprême présidant à la dissolution du monde comme il en dirigea la création. C'est lui qui sera le grand agent de cette étonnante catastrophe. Il en avait formé le projet, il l'avait préparée, elle entra même dans son plan à l'instant où il créa le monde. Il l'avait destiné, dès le commencement, à fournir une période déterminée, à la suite de laquelle il devait prendre fin. Non que le souverain Maître du monde puisse goûter le plus léger plaisir à déployer son infini pouvoir en détruisant les œuvres qu'il a faites ; mais ainsi que la terre fut formée dans un but sage et bon , ainsi elle sera détruite pour la consommation des desseins les plus sages , les plus généreux , lorsque l'époque la plus convenable à sa dissolution sera arrivée. Celui qui , dans les conseils de sa providence , opère tant de révolutions dans le genre humain ; celui qui *change les tems*

et les saisons , qui élève successivement les empires , et met , selon son bon plaisir , un terme à leur gloire , Dieu , dis-je , a également fixé des limites à la durée de la terre , le siège de toute la grandeur temporelle. Il a pensé qu'à la suite de l'épreuve que les générations humaines doivent subir , il était dans l'ordre que leur habitation actuelle fût anéantie à son tour. Quelle est l'époque la plus convenable pour l'exécution de cet important changement ? Il n'appartient qu'au Monarque de l'univers de résoudre ce problème. Ce sont des conseils qu'il ne nous a nullement donné de pénétrer. Mais au milieu de cette grande révolution de la nature , il nous reste une consolation : c'est qu'elle a été ordonnée , c'est qu'elle sera exécutée par celui qui a appuyé sur sa bonté toutes les lois de son administration.

Cette catastrophe est appelée dans notre texte *le Jour du Seigneur* ; jour qui lui appartiendra spécialement ; jour où il paraîtra avec une majesté aussi solennelle qu'effrayante. Mais quoique ce soit en général le jour des terreurs du Seigneur , cependant il n'en inspirera aucune à ses fidèles et vertueux disciples. Ils pourront contempler avec un esprit tranquille et plein de sécurité

cette scène d'ailleurs si menaçante ; car elle ne sera point accompagnée d'une aveugle confusion et d'une ruine universelle ; elle n'offrira point le résultat d'un hasard sans dessein et d'un but sans direction. La Sagesse éternelle présidera au choc des élémens et au naufrage de la nature primitive. Ce n'est que quand elle le voudra que l'incendie s'avancera pour consumer la terre. Dans toutes ces convulsions, Dieu continuera à être ce qu'il fut toujours à l'égard de son peuple chéri : *la retraite de ses serviteurs d'âge en âge (a)*. Le monde sera perdu pour eux ; mais le Gouverneur du monde demeurera constamment le même. Immuable dans sa bonté comme dans sa justice, il sera toujours la *haute tour* où ils pourront se retrancher. *L'Éternel est juste, il aime la justice* ; et dans les époques successives de sa paternelle administration, *ses yeux font sans cesse attention à l'homme droit (b)*.

II. CONTEMPLONS la dissolution du monde comme le terme final de toute la gloire humaine. Cette terre a été le théâtre de plusieurs événemens du premier ordre et d'un grand nombre d'actions sublimes. Là, le sage

(a) Ps. 90. 1. (b) Ps. XI. 7.

a gouverné, le puissant a combattu, le conquérant a triomphé. Là, ont brillé mille cités fières de leur magnificence. Les temples, les palais ont élevé jusqu'aux nues leurs dômes superbes. Les monarques, les potentats, glorieux de leur pouvoir souverain, ont érigé des pyramides; ils ont construit des forteresses; ils ont fondé des monumens, et se sont flattés qu'ils résisteraient à tous les assauts du tems. *Leur intention était que leurs maisons durassent à toujours, et que leurs habitations subsistassent d'âge en âge*(a). Les philosophes ont étudié les secrets de la nature, persuadés que leurs découvertes transmettraient leurs noms jusqu'aux âges les plus reculés. Hélas! toutes ces espérances s'évanouiront comme une ombre passagère. Non-seulement la *figure du monde passera*, mais le monde lui-même. Le jour s'avance à grands pas où l'on ne se souviendra de toute sa gloire que comme d'un *songe quand on s'est réveillé*(b). Encore quelques instans, et il ne présentera plus aucune de ces scènes que nous contemplons maintenant avec tant de délices. Toute cette belle structure sera renversée pour ne se relever jamais. Aussitôt que l'ange de destruction aura sonné la

(a) Ps. 49. 12. (b) Ps. 73. 20.

dernière trompette, les montagnes que nous pensions devoir subsister à perpétuité s'écrouleront ; le monde sera ébranlé jusque dans ses fondemens ; les merveilles de la nature, les prodiges des arts, les richesses de l'industrie seront enveloppés dans le même embrasement. Le globe lui-même rentrera dans son chaos primitif, *sans forme et vide* ; ou bien, semblable à l'étoile qui tombe du ciel, il sera effacé de l'Univers, *et l'on ne saura plus trouver la place où il existait.*

CE jour du Seigneur viendra, selon la prédiction de l'Apôtre, *comme un larron dans la nuit*, c'est-à-dire soudainement et sans être attendu. Le genre humain, peu troublé des présages qui en seront les avant-coureurs, persévérera jusqu'à cette époque dans son habituelle sécurité. Notre Sauveur nous dit que, *comme dans les tems qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfans jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et comme ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il survint et les emporta tous, il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme (a).* — Combien de projets, de desseins, d'espérances

(a) Matth. 24. 38. 39.

seront confondus dans ce jour fatal et définitif! Combien de parties de plaisir, formées depuis long-tems, seront arrêtées au moment même de leur exécution? Combien de plans de fortune et d'élévation seront renversés sans pouvoir jamais être réalisés? Qu'ils seront infortunés ceux que ce jour atteindra au milieu de leurs ténébreuses conspirations, de leurs actions criminelles, de leurs plaisirs impurs, de leurs profanes déréglemens! Quelles sont fortes et sombres les couleurs qu'emploie l'Apocalypse pour peindre leur affreuse situation, quand ils diront aux montagnes et aux rochers: *tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône* (a). — On pourrait supposer que ces descriptions ne sont pas sans exagération. L'impression de ces grands événemens est d'ailleurs affaiblie par le long intervalle de tems auquel notre imagination place leur exécution. Mais quoi! n'avons-nous pas en ce moment un exemple frappant des terreurs que produira le jour du Seigneur, dans ces ruines partielles du monde que la visitation de Dieu a fait éprouver à une contrée qui n'est pas fort éloignée, et à une capitale superbe, située à l'embouchure d'un

(a) Apoc. 6. 16.

grand fleuve? Quand , au milieu de la paix , de l'opulence et de la sécurité, la terre dans ses convulsions si soudaines, mais si fréquentes , plongea toutes les ames dans la terreur de la mort ; quand les habitans de ces infortunées régions les sentirent trembler et s'agiter jusque dans le fond de leurs entrailles ; quand les maisons commencèrent à craquer et à s'ébranler ; quand elles ensevelirent des milliers d'hommes sous leurs ruines amoncelées ; quand le fleuve lui-même , sortant de son lit , couvrit toute la contrée de ses flots courroucés ; quand , enveloppés dans cette désolation générale, l'ami ne pouvait soulager son ami, et que l'espoir d'échapper à un si imminent danger n'était laissé à aucun homme ; quand nul asile assuré ne se présentait où l'on pût se réfugier ; ah ! quelle épouvantable ressemblance entre cette scène de destruction et celle du dernier jour ! Quels rapports entre les sensations de terreur , de remords et d'un trop tardif repentir , elle dut élever dans l'ame de l'homme profane et criminel !

Grâces en soient rendues à Dieu , notre excellente patrie n'est point exposée à ces formidables convulsions de la nature ; et puisse-t-elle continuer pendant un grand

nombre de siècles à leur être étrangère ! Mais en vain échapperons-nous aux ruines partielles du globe , nous serons nécessairement enveloppés dans sa ruine générale et définitive. Il viendra aussi pour nous ce jour terrible où le soleil se levera pour la dernière fois , et fournira la dernière de ses révolutions autour de notre globe. Heureux , mille fois heureux ceux que ce jour trouvera employés à des actes religieux , à des œuvres de justice et de charité , à l'accomplissement fidèle et consciencieux de tous les devoirs qui leur sont prescrits , faisant des sages préparatifs pour leur départ de ce monde , disposés à abandonner tout ce qui appartient à cette terre , et prêts à paraître avec confiance devant le souverain Juge de l'univers !

III. CONTEMPLONS maintenant l'ame de l'homme demeurant indestructible et à l'abri de la tempête , au milieu de cette désolation universelle où toute la création matérielle périt et où la nature entière tombe en ruine. Quelle idée sublime la conservation de notre substance spirituelle ne nous donne-t-elle pas de sa dignité primitive ? Le monde peut retomber dans le chaos ; mais supérieure à la matière , et indépendante

de toutes les révolutions auxquelles la matière est condamnée, l'ame persévère dans le même état, parce qu'elle est spirituelle, impérissable. *En vain les cieux passeront-ils avec le bruit d'une effroyable tempête, en vain les élémens embrasés seront--ils dissous*, notre ame, empreinte de l'auguste sceau de l'immortalité, continuera à exister sans altération; elle fleurira dans une jeunesse, une vigueur que rien ne saurait flétrir. Les ames humaines seront, il est vrai, placées dans une condition très-différente, selon que leurs qualités les auront rendues propres à habiter telle ou telle demeure. Mais elles sont toutes destinées à un état à venir. L'existence ne cesse point d'être leur privilége spécial. Elles possèdent toutes les qualités à une félicité permanente; et si elles n'en jouissent pas dans l'éternité, elles ne devront s'en prendre qu'à elles seules.

Arrêtons-nous un instant pour considérer en quoi consiste la véritable excellence de l'homme. Ne la cherchons point dans son corps, car malgré la beauté, la vigueur qu'il étale à nos yeux, il n'est qu'un édifice de poudre destiné à retomber incessamment en poudre. Ne pensons point qu'elle résulte d'aucune liaison formée avec des objets

terrestres puisque, comme nous l'avons vu, ils sont tous condamnés à prendre fin. L'excellence de l'homme consiste dans cette puissance de la raison, susceptible d'un perfectionnement intellectuel et d'une vertu morale. L'homme a été formé à l'image de Dieu; il est capable de progrès continuels; il s'approche de plus en plus de la nature divine, il partagera même avec elle l'éternité quand *le tems et le monde* n'existeront plus. Voilà les seules qualités qui rendent l'homme respectable. C'est par ce moyen seul qu'il s'élève au-dessus des substances périssables, et qu'il s'associe à tout ce qui est céleste et immortel. Cultivons donc avec la plus extrême diligence cette partie de notre nature, et fondons sur son perfectionnement tout le mérite que nous nous attribuons. Si, au contraire, nous nous plongeons tout-à-fait dans la matière; si nous nous enfonçons dans toutes les ordures de la sensualité; si nous regardons notre ame comme servilement subordonnée à notre corps et à ses plaisirs animaux: alors que notre condition deviendra abjecte et dégénérée! Destinés à survivre à tout le système matériel, appelés à entrer dans la carrière de la gloire et de l'immortalité, gardons-nous donc d'abuser à ce point de la bonté de notre Créa-

teur, de rabaisser notre dignité originelle à cet état de dégradation, et de nous précipiter dans la misère la plus justement méritée? — Il nous reste

IV. A contempler la dissolution du monde comme l'introduction à un système plus noble et plus sublime du gouvernement de Dieu. *Nous attendons*, dit notre Apôtre, *selon la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera.* (a) Les choses qui ne devaient durer qu'un tems, vont être remplacées par des objets éternels. A cette habitation périssable va succéder la cité du Dieu vivant. La terre a rempli le but pour lequel elle avait été créée; elle était comme un théâtre sur lequel les générations humaines devaient paraître successivement pour accomplir le tems, et remplir les conditions de l'épreuve. Pendant toute cette période, une grande obscurité devait couvrir les desseins de la Providence. Il avait été arrêté qu'un même accident arriverait à tous les hommes; que les gens de bien sembleraient souvent abandonnés par le ciel, et qu'il serait permis aux méchans de jouir d'une apparente prospérité,

(a) 1. Pierre 3, 13.

afin que la vertu et la piété fussent épurées au creuset de l'affliction, et qu'une différence bien tranchante distinguât ceux qui obéissent sincèrement aux ordres de Dieu et de leur conscience, d'avec ceux qui sacrifient tout au désir d'augmenter leur fortune ou leur gloire. Le jour qui terminera l'existence du monde, terminera aussi tous ces désordres apparens. Le tems de l'épreuve s'est écoulé. La dictinction des caractères est faite. Quand les justes seront appelés à un bonheur éternel, et que les méchans seront précipités dans le gouffre des souffrances, alors tout le mystère des événemens humains sera dévoilé; alors la conduite de la Providence sera pleinement justifiée aux yeux des hommes.

Le monde que nous habitons avait reçu une forme, une durée parfaitement adaptées à l'état d'épreuve auquel il avait été destiné. Ce n'était point lui qui avait été désigné pour servir de demeure aux esprits innocens et béatifiés; il devait être l'habitation des hommes déchus de leur dignité primitive par la chute de leurs premiers parens; et leurs caractères devaient offrir une multitude de traits fortement prononcés. De là vient ce mélange de plaisirs et de peines,

de désordres et de beautés que nous découvrons à chaque pas. De là vient encore que quelques régions présentent ici-bas des tableaux gais et réjouissans, tandis que d'autres n'offrent qu'un aspect sauvage et lugubre. De là vient enfin que la face de la nature est tantôt éclairée par un ciel serein et un soleil éclatant, tantôt ébranlée par le combat des élémens, tantôt troublée par les plus violens orages. Mais quelles seront plus brillantes, plus majestueuses les demeures célestes où le juste sera introduit pour y résider pendant toute l'éternité? Quelle est leur forme, ou quels objets contiennent-elles? Voilà ce qu'il ne nous est point donné de concevoir. Il est même très-probable que nos facultés actuelles ne sont point assez parfaites pour nous élever jusqu'à cette conception. Mais les descriptions emblématiques que nos saints Livres renferment, sont bien propres à nous donner les idées les plus sublimes de leur magnificence et de leur gloire. Il est une circonstance dont nous avons acquis la certitude : c'est que là *doit habiter la justice*, c'est-à-dire, la vertu parfaite et l'ordre éternel; et par-tout où ils exercent leur empire, on trouve des sources intarissables de joies, de bénédictions. Cette terre

n'a été destinée qu'à servir de parvis au temple que le juste doit traverser avant d'être introduit dans le sanctuaire du Seigneur. *Quand la perfection sera venue, alors ce qui est imparfait sera aboli* (a).

LA conséquence que nous pouvons tirer de toutes les vérités que nous venons d'établir, ne saurait être mieux exprimée qu'en empruntant le langage de l'Apôtre dans le verset qui suit immédiatement notre texte : *Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous point être par la sainteté de votre conduite et par vos œuvres de piété?* Quoi! nous serions appelés à de si importantes découvertes sur les desseins du Tout-Puissant, sur la destinée de l'homme; et elles n'exalteraient pas nos sentimens, elles ne purifieraient pas nos cœurs, elles ne sauraient nous détacher de tout ce qui est vicieux ou plein de vanité? Il nous est permis sans doute de nous occuper des soins que nous impose notre situation actuelle, et de participer aux innocens plaisirs que le monde nous offre; mais en même tems, nous devons conserver cette noblesse de caractère qui convient seule à des êtres

(a) 1. Cor. 13. 20.

immortels. Nous devons agir avec cette circonspection qui sied si bien à des Chrétiens qui savent qu'ils seront incessamment appelés à comparaître devant le tribunal du Fils de Dieu ; nous devons en un mot nous étudier à nous placer dans la situation où nous désirerons d'être trouvés quand le jour du Seigneur viendra pour nous.

IL est fort à craindre que la pensée de ce jour décisif ne fasse pas une grande impression sur les hommes du présent siècle. Les événemens que nous avons décrits, disent-ils, ne se réaliseront que dans les générations futures. Plusieurs prédictions n'ont point reçu leur accomplissement. Plusieurs catastrophes préparatoires n'ont point encore ébranlé notre globe ; d'ailleurs, des signes précurseurs ne doivent-ils pas annoncer le moment où le monde sera appelé à un jugement dernier ? — Cela doit-il être ainsi ? C'est ce que nul d'entre nous ne saurait affirmer. — Mais il est de notre devoir de vous rappeler qu'il est un événement qui s'approche à grands pas de chacun de nous ; il n'est même point éloigné, et il produira le même effet que la venue de l'heure du Seigneur. Le jour de la mort est pour chaque individu un terme

aussi fatal que le jour de la dissolution du monde. Alors le soleil pourra continuer à éclairer l'un et l'autre hémisphère; mais il sera entièrement éteint pour celui qui reposera dans le sépulcre. Le monde pourra conserver la plus active fécondité; il pourra continuer à être un théâtre d'occupations, de désordres, d'inconstances. Mais pour celui qui est mort, tout est mort, tout est silencieux. La voix qui prononce cet arrêt: *Rentrez dans la poussière*, est la même qui fera entendre le son de la dernière trompette. La mort rend le sort de chacun des hommes définitif et irrévocable. C'est un événement dont aucun de nous ne peut éloigner la méditation jusqu'à un âge reculé. Demain, aujourd'hui, la fatale sentence peut être promulguée. *Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour, ni l'heure que le Fils de l'Homme viendra* (a)

TELLE fut la création du monde; telles seront les circonstances de sa dissolution. Terminerons-nous cet imposant examen sans élever nos pensées vers les idées sublimes que ces événemens nous donnent du royaume du Tout-Puissant et de sa suprême domina-

(a) Matth. 24. 42. 25. 13.

tion? Avec quel profond respect ne devons-nous pas suivre les dispensations de sa providence envers les hommes; décidant du sort des batailles; élevant les empires ou les renversant; humiliant l'orgueilleux et retirant de la poussière celui qui est humble de cœur? Mais que sont ces événemens comparés à la puissance, à la sagesse que l'Éternel déploie dans les grandes révolutions de l'univers; n'ayant besoin que de sa seule parole pour former ou dissoudre les mondes; transportant, quand il le veut, ses créatures d'un globe à un autre, pour exécuter de nouveaux plans de sagesse et de bonté; remplissant enfin tout l'espace des merveilles de la création? De nombreuses générations ont été appelées successivement à posséder la terre. Elles ont passé; elles sont allées habiter des régions inconnues. Dieu nous a tirés du néant pour occuper leur place. Nous aussi, nous disparaîtrons dans peu d'instans. Mais l'existence humaine ne périra jamais. La vie seule changera de forme; elle se renouvellera, et ce sera pour l'éternité. La création produira sans cesse, sans avoir jamais tout produit. Quand les générations humaines auront entièrement parcouru leur sphère d'activité, alors, semblable au berger qui

conduit son troupeau chéri d'un pâturage à un autre, le Créateur suprême distribuera les ames qu'il a faites dans les nouvelles demeures qu'il a préparées pour leur future existence. Elles ne quitteront cette terre que pour aller peupler une nouvelle terre et de nouveaux cieus ; et malgré tous ces mouvemens, elles ne feront que changer de province, sans sortir des vastes domaines du Très-Haut. Au milieu de tous ces changemens de la nature, Dieu seul est immuable et permanent. Le suprême Gouverneur de l'univers *demeure sans variation et sans aucune ombre de changement.* Pour lui, les révolutions successives des êtres ne sont que comme le *jour d'hier quand il est passé.* De son trône éternel, il contemple les mondes jaillir du néant et rentrer dans ses abymes ; il proportionne les forces et les facultés des créatures qui les habitent, à leur état physique et moral ; il leur distribue enfin les récompenses et les punitions en raison de la solidité de leur foi et de la sainteté de leurs mœurs. — Quelles idées vastes et sublimes ces profondes méditations ne présentent-elles pas du royaume de Dieu, infini dans son étendue, éternel dans sa durée, offrant, dans chaque période, le développement de la plus parfaite justi-

ce, de la plus profonde sagesse et de la plus féconde gratuité? Qui peut trouver le fond de Dieu en le sondant? Qui peut connaître parfaitement le Tout-Puissant? Que tes œuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu Tout-Puissant! Que toutes tes voies sont justes et véritables, Roi des saints!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.



TABLE
DES SERMONS

Contenus dans ce quatrième Volume.

SERMON I.

Sur la Mort.

ECCLÉSIASTE, XII, 7. *L'homme s'en va dans
la maison où il demeurera toujours, et ceux
qui mènent le deuil font le tour des rues.*

Page 1.

SERMON II.

Sur l'Influence des mauvaises Compagnies.

I. COR. XV, 33. *Ne vous laissez point séduire :
les mauvaises compagnies corrompent les
bonnes mœurs.*

24.

SERMON III.

Sur le Sentiment de la Présence Divine.

PS. LXXIII, 23. *Je suis continuellement avec
toi.*

47.

SERMON IV.

Sur la Sensibilité.

ROM. XII, 15. *Soyez dans la joie avec ceux*

T A B L E. 311

*qui sont dans la joie , et pleurez avec ceux
qui pleurent.* 71.

SERMON V.

Sur la Fermeté d'âme.

PS. XXVII, 3. *Quand toute une armée campe-
rait devant moi , mon cœur ne serait point
effrayé.* 95.

SERMON VI.

Sur la Patience.

LUC, XXI, 19. *Possédez vos ames par votre
patience* 118.

SERMON VII.

Sur la Modération.

PHILIP. IV, 6. *Faites connaître votre modéra-
tion à tous les hommes.* 144.

SERMON VIII.

Sur la Joie et l'Amertume du Cœur.

PROV. XIV, 10. *Le cœur de chacun connaît
sa propre amertume , et nul autre n'a part
à sa joie.* 167.

SERMON IX.

Sur l'Usage et l'Abus du Monde.

2. COR. VII, 31. *Ceux qui usent de ce monde
comme n'en abusant point.* 192.

SERMON X.

Sur les Extrêmes dans la conduite Religieuse
et Morale.

PROV. IV, 27. *Ne te détourne ni à droite ni à
gauche.* 216.

SERMON XI.

Sur la sainte Cène, considérée comme une
Préparation à la Mort.

MATTH. XXVI, 29. *Mais je vous le dis, je ne
boirai point de ce fruit de la vigne, jusqu'au
jour auquel je le boirai de nouveau avec
vous dans le royaume de mon Père.* 238.

SERMON XII.

Sur la Création du Monde.

GENÈSE, I, 1. *Au commencement, Dieu créa
les cieux et la terre.* 263.

SERMON XIII.

Sur la Dissolution du Monde.

2. PIERRE, III, 10. *Au reste, le jour du Seigneur
viendra comme un voleur dans la nuit.
Alors les cieux passeront avec le bruit d'une
effrayante tempête, et les élémens seront
dissous par le même feu qui embrasera en-
tièrement la terre avec tout ce qu'elle con-
tient.* 286.

FIN DE LA TABLE.

*To
South*